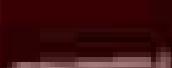




L. JULLIEN



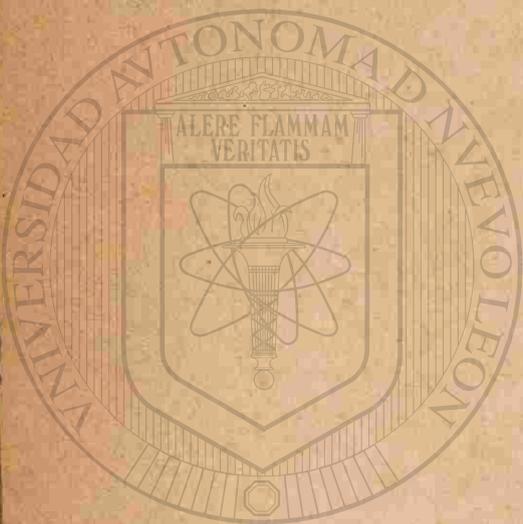
ELENNORRACH
ET MARIAGE



RC202

J8





440
BIBLIOTHÈQUE MÉDICALE VARIEE

440
Blennorrhagie

et

Mariage

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



DU MÊME AUTEUR

Traité pratique des maladies vénériennes, 2^e édition. 1886, 1 vol. in-8 de 1271 p., avec 246 fig.. 20 fr.

Recherches statistiques sur l'étiologie de la syphilis tertiaire. Paris, Masson, 1874.

De la transfusion du sang, thèse d'agrégation. 1875, Paris, J.-B. Baillière.

De la dilatation de l'estomac dans ses rapports avec la syphilis et son traitement. *Congrès de dermatologie de Paris*, 1889.

Du traitement mercuriel intense et précoce au début de la syphilis. *Congrès médical de Rome*, 1894.

Des injections de calomel dans le traitement de la syphilis. *Bulletin de la Société de dermatologie*, 1896. *Archives générales de médecine*, Paris, 1896.

La Blennorrhagie, maladie générale, en collaboration avec M. Sibut. *Association française d'Urologie*, 1897.

525-98. — CORBEIL. Imprimerie Éd. CRÉTÉ

D^r Louis JULLIEN
CHIRURGIEN DE SAINT-LAZARE
LAURÉAT DE L'INSTITUT
DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
ET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Blennorrhagie

et

Mariage



PARIS

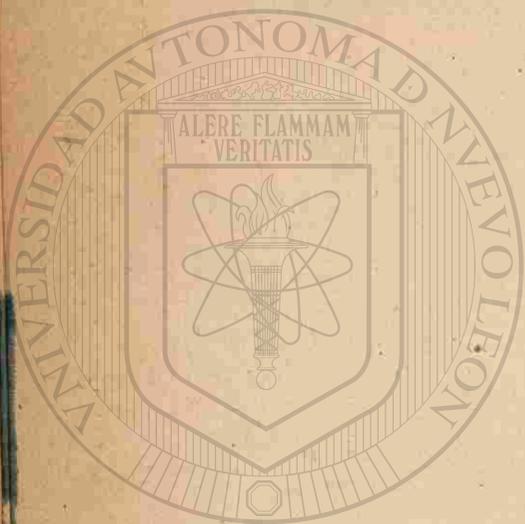
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, rue Hautefeuille, 19

1898

Tous droits réservés.

RC 2002
J8



BLENNORRAGIE

ET

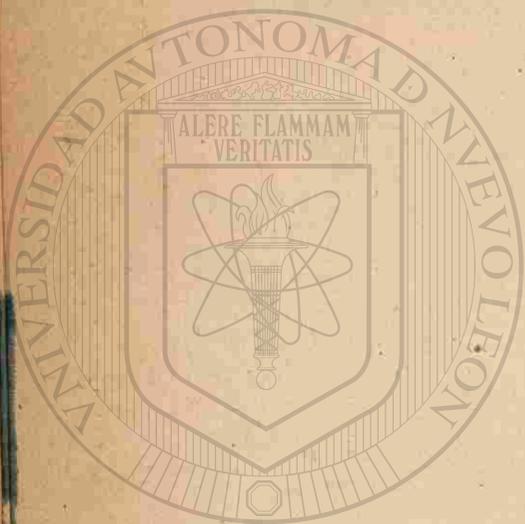
MARIAGE

INTRODUCTION

DE LA DISCRÉTION PROFESSIONNELLE

La maladie dont il est question dans ce petit ouvrage est, en général, peu grave, tout au moins au début, quelquefois même insignifiante ; mais les circonstances au milieu desquelles nous l'envisageons et les suites qu'elle est susceptible d'entraîner, nous mettent aux prises avec des problèmes très délicats et nous imposent une conduite d'une prudence résolue.

I. Envers nos malades, la franchise est plus



BLENNORRAGIE

ET

MARIAGE

INTRODUCTION

DE LA DISCRÉTION PROFESSIONNELLE

La maladie dont il est question dans ce petit ouvrage est, en général, peu grave, tout au moins au début, quelquefois même insignifiante ; mais les circonstances au milieu desquelles nous l'envisageons et les suites qu'elle est susceptible d'entraîner, nous mettent aux prises avec des problèmes très délicats et nous imposent une conduite d'une prudence résolue.

I. Envers nos malades, la franchise est plus

souvent de mise que la réserve. Éclairons-les pour préserver autrui de leurs atteintes, en leur montrant la prolongation, souvent invraisemblable et presque toujours ignorée, de la période contagieuse, sous les apparences les plus bénignes. Il ne faut pas qu'ils puissent jamais arguer de leur ignorance; tout médecin est répréhensible qui néglige de les édifier sur le mal qu'ils peuvent engendrer et de leur dire, de leur répéter dans quelles conditions, et comment, et pendant combien de temps ils restent dangereux.

Dans quelques cas seulement, nous nous garderons d'aller jusqu'aux limites de la vérité.

Est-ce que, par exemple, nous pouvons révéler à certaines victimes d'anciennes orchites la stérilité fatale? Non, et pour plus d'une raison. D'abord parce qu'il est rare que nous puissions acquérir, à cet égard, une certitude absolue, puis pour ne pas causer un inutile chagrin, dont nous ne pouvons mesurer ni la profondeur, ni la conséquence; enfin, pour

prévoir et éviter d'avance tout conflit, au cas où cette stérilité serait plus réelle qu'apparente, l'observation nous apprenant que ceux qui sont sans spermatozoïdes ne restent pas toujours sans enfants, devant le monde et la loi bien entendu. L'incurabilité de certains états chroniques ne devra pas nous inspirer moins de réticence. Enfin, puisqu'il s'agit de mariage, posons en principe qu'il n'est peut-être pas un cas où nous nous sentions libres de dire clairement à l'un des deux l'origine du mal communiqué par l'autre conjoint. Cette proposition trouvera son développement dans chaque page de ce livre.

II. Arrivons maintenant au problème le plus ordinairement discuté: quelle doit être notre conduite en face d'une demande de renseignements formulée par un tiers sur la santé d'une personne soumise à nos soins, un jeune homme, cela va sans dire? Ce n'est pas que nous considérons comme indifférente la santé de la femme, ni que nous

méconnaissions la part qu'il faut faire aux vices de conformation, aux retards fonctionnels, au manque d'hygiène, à la corruption par les compagnes, les amies, les domestiques, enfin aux pertes et aux catarrhes qui préparent le terrain pour toutes graines morbides. Néanmoins les risques ne sont vraiment pas égaux de part et d'autre. Aussi bien s'agit-il ici de la tare vénérienne, et, dans le monde dont nous nous occupons, c'est l'homme qui s'y expose, c'est l'homme qu'elle dégrade, c'est sur le compte de l'homme que l'on nous interroge. Voyons donc ce que nous devons répondre.

Une telle question peut sembler oiseuse et résolue d'avance par le vulgaire bon sens, disons mieux, la simple honnêteté. A quel titre sommes-nous mis au courant des détails les plus précis sur la santé de nos malades : la pratique de chaque va nous l'apprendre.

Quelques-uns se cachent pour venir chez un spécialiste, cherchent, une fois entrés, à se dissimuler dans quelque coin obscur, s'in-

quiètent même s'ils voient prendre des notes. Ils comparent le médecin qui les écoute à un confesseur et en profitent pour lui conter, d'eux-mêmes, des traits intimes ridicules, honteux, quelquefois odieux et criminels. A qui n'arrive-t-il pas d'être écœuré de ces bassesses ! Ils le font parce qu'ils pensent qu'il y va de leur intérêt, et aussi parce qu'ils comptent sur notre silence. C'est donc essentiellement à titre confidentiel que nous sommes éclairés. S'ils pensaient qu'en une circonstance quelconque nous pussions jamais nous souvenir, et les trahir, ils se garderaient bien de nous dévoiler tant de petites ou grandes misères, parmi lesquelles pas mal d'infamies. Il n'en faut pas plus, je pense, pour constituer le privilège de secret à tout ce qui va se passer entre malade et médecin. C'est une sorte de contrat qui, dans la plupart des cas, n'est même pas tacite, en vertu duquel le moins scrupuleux d'entre nous se sent rivé au silence. Ainsi en ont pensé des générations de médecins depuis que la médecine existe, ainsi

le voulait le serment jadis prêté devant le buste d'Hippocrate par le jeune docteur, avant sa consécration définitive. Il me plaît de le rappeler ici. Si le texte est un peu vieillot, les pensées qu'il exprime sont et restent les nôtres.

En présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

Pour conclure, nous resterons attachés à ces traditions; nous penserons avec nos anciens qu'un principe supérieur couvre celui qui, étant venu à nous et nous donnant sa con-

fiance, est devenu le client dans le sens latin, le protégé, celui qui peut compter sur nous; et il faut qu'il en soit ainsi pour le bien du plus grand nombre, fût-ce au détriment de quelques intérêts particuliers. A qui vient nous questionner nous ferons la réponse classique, réponse qui n'a pas varié depuis des siècles, qui n'aura pas lieu de varier jamais, qu'ont si excellemment formulée jadis Diday et Langlebert, recommandée et propagée encore de nos jours par les plus autorisés des maîtres, M. le professeur Fournier et M. le doyen Brouardel (1). Nous déclarerons dès les premiers mots que notre devoir est de ne pas parler, et nous insisterons sur l'erreur que l'on commettrait en interprétant ce mutisme, sorte de formule officielle et banale, dans un sens favorable ou défavorable. Reconnaissons d'ailleurs que les gens du monde, de sens généralement affiné, sont aujourd'hui trop au courant de notre code professionnel, pour nous mettre à cette épreuve. Tout au

(1) Brouardel, *Le secret médical*.

moins le cas est-il relativement rare, mais si le problème est latent, il n'en existe pas moins, il n'en vaut pas moins d'être discuté et résolu en toute franchise suivant notre *consensus* traditionnel.

III. Aussi ne puis-je comprendre l'insurrection de quelques bons esprits contre une loi indiscutable de notre déontologie. Un médecin enlevé très jeune à notre affection, le regretté Juhel-Rénoy (1), a eu l'orgueil de s'élever au-dessus d'une règle aussi assurée, et la témérité de soutenir qu'il était non seulement licite, mais d'obligation pour un médecin, homme d'honneur et de courage, de s'opposer, fût-ce par la délation, aux projets criminels tramés par ses clients en matière de mariage. Et, à l'appui de cette opinion, il cite deux faits dans lesquels, prenant en main la cause de jeunes filles qu'il savait sur le point de tomber dans un piège de ce genre,

(1) Juhel-Rénoy, *Vie professionnelle et devoirs du médecin*, Paris 1892, p. 106 et suiv.

et comme ses clients, gens sans conscience, refusaient de se rendre aux impérieuses raisons tirées de la morale, il leur déclara qu'il ne se sentait pas lié vis-à-vis d'eux par le secret, et qu'il irait de lui-même, ou ferait prévenir les parents. Sous l'empire seul de cette menace, de ce chantage pour le bon motif, l'un de ces mariages fut brisé; l'autre rupture exigea une intervention plus directe. Juhel-Rénoy manda le père par l'intermédiaire d'un confrère, et à ses questions répondit sans hésiter : « Non, monsieur, ne mariez pas votre fille à M. X. — Et ce non, ajoute-t-il, fut sans doute empreint d'assez de force pour que le mariage fût rompu. Épilogue : mon ex-client ne m'a pas poursuivi, car il a craint vraisemblablement un scandale, pour lui plus que pour moi. » Si le résultat fut heureux, je n'hésite pas à dire que le moyen est détestable. Il faut avoir du courage pour en venir à l'employer, et aussi pour l'oser dire. En le publiant, Juhel-Rénoy fit preuve de loyauté plus qu'en le pratiquant. C'est une

trahison perpétrée dans les meilleures intentions, mais c'est une trahison, car on a beau dire que les malades furent avertis, ils ne le furent qu'après avoir parlé, alors qu'ils n'étaient plus maîtres de leur secret, et sans doute ne l'auraient pas dévoilé s'ils avaient pu deviner quel usage en serait fait. Le strict devoir eût voulu qu'avant de recevoir la confiance, notre confrère prévint les intéressés qu'il la publierait s'il le jugeait bon. Et si quelque médecin était assez téméraire pour s'autoriser d'un tel exemple, je voudrais qu'il le proclamât très haut, qu'il l'affichât sur les murs de son cabinet de consultation. C'est alors en parfaite connaissance de cause que l'on irait à lui, mais je présume que l'on n'irait pas en foule.

Sans doute il est plus qu'improbable, et sur ce point je partage l'avis de Juhel-Rénoy, que la victime d'une telle révélation traîne jamais son dénonciateur devant les tribunaux, précisément parce que son intérêt est de garder secrète sa tare plus ou moins momen-

tanée, mais une telle spéculation est assez basse pour que nous la considérons comme indigne d'un médecin. Et puis, c'est alors la porte laissée ouverte à tous les modes de vengeance personnelle, et je rappellerai que l'histoire a conservé le nom d'un grand chirurgien qui paya de sa vie une indiscretion de ce genre. Je rappellerai aussi, à notre honneur, en regard de ces défaillances, comment un vieux praticien, le D^r Piogey, qui fut un héros ce jour-là, sut ne demander qu'à son courage la solution du plus douloureux problème, et rester fidèle gardien de nos principes vénérés. J'ai trouvé ce récit touchant sous la plume de M. Henri Fouquier (*Écho de Paris*, 22 nov. 1894) :

« Une jeune fille, que le docteur a mise au monde, dans une maison où il est l'ami, belle, charmante, va se marier. Or le médecin connaît le fiancé. Il l'a soigné, il le soigne encore pour un mal affreux, incurable, contagieux, héréditaire. Se marier, pour l'homme atteint, n'est pas seulement une mauvaise action,

c'est un crime, un véritable assassinat moral et physique. Le docteur va trouver le jeune homme. Il lui montre l'infamie de sa conduite. Mais il a affaire à un bon *strugglefor-lifer*, qui répond froidement que la demoiselle lui est fort indifférente, mais que la dot est belle, le sauve de la débâcle et que tout ce qu'il peut promettre, c'est de se contenter de la dot. Que faire? La règle professionnelle est absolue. Même en un cas pareil, un médecin ne peut pas la braver. Le scélérat le savait et le dit au docteur. Soit, lui répond celui-ci. « Mais puisque vous ne voulez pas lâcher votre proie, je vous l'arracherai. Si vous n'avez pas repris votre parole demain, je vous soufflette à l'Opéra. » Et le monsieur reprit sa parole, lâche devant le courage d'un honnête homme. »

Nous faisons toutes réserves sur le procédé un peu bien romanesque et mal à la portée du médecin, moins expert au fleuret qu'à la lancette, mais quelle noble conduite eut cet homme de bien !

IV. Voilà donc qui est entendu, le silence est nécessaire, nous nous taisons, mais cela ne veut pas dire que nous, médecins, nous considérons le problème d'un autre œil que le commun des pères de famille, et que nous ne soyons pas pénétrés de tristesse en y songeant. Ah ! sans doute, il est fort commode de se dire : « Je me suis tû, j'ai fait mon devoir » ; mais a-t-on fait tout son devoir ! La réponse n'est pas douteuse pour qui a quelque pitié au cœur, et sent le poids des responsabilités intimes. Voilà pourquoi j'estime que nous avons plus à faire, et qu'il n'est pas juste que nous désarmions complètement en face des cyniques et des pervers, sans oublier les simples et les ignorants.

D'abord nous devons les instruire, et leur déclarer nettement quand le mariage leur est permis, quand il leur reste interdit. Pour beaucoup, et, je le dis avec joie, pour le plus grand nombre, notre veto est suffisante barrière; l'autorité morale qui s'attache à notre caractère si nous savons la conquérir, leur

impose et les retient. Et, qu'on le sache bien, cette autorité aura d'autant plus de poids, qu'on pourra compter sur notre inviolable discrétion. Nous n'usons pas assez de cette arme parce que bon nombre d'entre nous sont peu renseignés et d'une conviction mal assise sur ces questions primordiales. J'ai toujours pensé que les mariages dangereux tenaient beaucoup plus au laisser faire des médecins qu'à l'opiniâtreté coupable des jeunes gens destinés à en devenir les premières victimes. Efforçons-nous donc d'obtenir le maximum de bons effets par la netteté de notre attitude, je veux dire une attitude éclairée, équitable et justifiée telle.

Plus haut encore est notre devoir, car il ne s'agit pas seulement de se montrer clairvoyant et énergique dans un cas donné, il faut être bien convaincu que le plus grand obstacle que nous ayons à combattre est l'ignorance, et il faut la combattre, non pas occasionnellement, mais préventivement. C'est une tâche méritante que de répandre les

notions nouvelles sur le danger de la blennorragie à l'une quelconque de ses périodes. Menons cette campagne sans relâche, jusqu'à ce que dans toutes les classes de la société chacun en soit bien pénétré. Quand nous aurons atteint ce but, le problème sera bien près d'être résolu, car d'une part les jeunes gens chercheront par tous les moyens la guérison, d'autre part les parents auront l'esprit en éveil du côté d'un danger considéré jadis comme inexistant ou illusoire, en tout cas tout à fait négligeable, et ils n'omettront pas de faire porter leur enquête sur ce point. Ils seront alors nos meilleurs auxiliaires.

V. Mais après avoir suscité cette trop juste curiosité, que pouvons-nous pour la satisfaire? Quel est le moyen qui, sauvegardant toute délicatesse, apporte le plus de lumière, et met le plus à l'aise père, médecin et prétendant loyal, tout en permettant de confondre les perfides?

Au beau-père futur on ne peut dénier le

droit de questionner un prétendant, et celui-ci doit répondre avec une entière franchise. J'ai toujours la préoccupation d'inspirer cette louable attitude, et mes efforts sont le plus souvent fructueux. A la faveur des propos familiers qui s'échangent journallement entre nous, et parmi les conseils que nous sommes amenés à prodiguer, nous serions bien mal avisés ou bien négligents, si nous ne trouvions à bien styler ces inexpérimentés, plus ignorants que mal intentionnés. Plusieurs fois, pour obtenir des délais jugés nécessaires, des jeunes gens ont eu l'idée de s'en ouvrir franchement au père de leur fiancée, auquel ils savaient, ou supposaient, l'esprit large, bienveillant, avec la dose de générosité suffisante pour devenir leur confident discret. J'ai toujours hautement loué cette manière de faire qui établit en si bonne place les responsabilités de chacun. S'il en doit résulter un désaccord, mieux vaut qu'il se produise à ce moment que plus tard. Que celui qui va disposer de l'avenir de sa fille ait

en mains les éléments caractéristiques de l'appréciation : voilà qui est conforme à l'essentielle justice, et cela satisfait en nous le besoin de logique et de clarté que les circonstances soumettent parfois à de si cruelles épreuves. Car, en vérité, il n'est pas de plus heureuse solution de l'éternel problème du secret médical que de le faire trahir par l'intéressé lui-même. Alors beau-père et futur viennent ensemble nous interroger, nous mettant en demeure de ne rien céder, et nous n'avons garde de nous faire prier. Je ne nie pas qu'il n'y ait parfois un peu d'astuce (on dirait aujourd'hui rosserie) dans les encouragements que nous donnons à cette honnête démarche, mais la vérité et le bon droit y trouvent leur compte, c'en est assez pour que nous lui donnions notre très empressé concours.

On a parfois proposé de provoquer une entrevue entre les médecins des deux familles respectivement dégagés de tout secret. Tels deux notaires s'interrogent et se mettent d'ac-

cord sur les apports des deux partis. A un point de vue général l'idée peut se défendre, et ce colloque peut servir dans une certaine mesure les intérêts de la vérité. Mais le médecin de famille, si tant est que de chaque côté il s'en puisse présenter un, ce qui n'est pas certain, me semble bien le moins fait pour agiter le problème qui nous intéresse. Ce n'est pas lui qui traite les maladies des jeunes gens, on se cache de lui, on l'évite. Son témoignage serait donc la plupart du temps sans aucune valeur. En revanche il en sait beaucoup trop long sur leur plus lointain passé, bien plus même que les intéressés ne le supposent, et ceux-ci n'ont pas le droit de le dégager de toute réserve, parce qu'ils ne savent eux-mêmes que ce qu'on a jugé bon de leur dire, et ils ne se doutent pas de ce qu'il pourrait révéler sur leur compte s'il les prenait au mot. Heureusement le secret médical est une tunique de Nessus qui colle à notre peau, dont on ne nous débarrasse pas comme on veut. Tout au plus admettrais-je en pareil

cas, qu'en nous confiant le mandat de parler pour eux et sur eux, nos clients nous donnassent une sorte de procuration partielle, limitant notre bavardage, à certains points particuliers. Quoi qu'il en soit, il peut se faire qu'un praticien conscient de ses devoirs se trouve fort gêné en la circonstance, et montre peu de goût pour une pareille mission. Celui qui l'accepterait trop aisément, je craindrais qu'il n'en comprît pas toute la gravité, ou qu'il se déterminât à soutenir quand même la cause de son client. Nous verrions alors la consultation aboutir à des compromis inacceptables, à une réciproque duperie, pour continuer la comparaison, rappeler le conseil des hommes d'affaires sur la rouerie desquels si souvent s'étaient le mirage des dots et le mensonge des fortunes.

VI. A toutes ces manœuvres compliquées dépassant le but sans l'atteindre, nous chercherons toujours, épris de franchise et de clarté, à substituer quelque moyen simple

et droit. Supposons par exemple qu'un homme se présente avec une attestation de santé signée d'un nom connu et indiscuté ; est-ce que ce bout de papier ne suffirait pas à faire cesser tout soupçon ? Il va de soi que nous avons seulement en vue une partie de la santé, la santé spéciale, celle des organes génitaux, vis-à-vis du virus et des maux spéciaux que nous envisageons. Le temps des réticences et des fausses pudeurs est passé, et tout le monde comprendra qu'un père de famille se trouverait soulagé d'une incertitude pleine d'angoisses, si, dès les préliminaires, il lui était donné de lire une prose ainsi conçue : « Je déclare M. X. exempt de lésions du côté des organes génitaux, un examen local attentif ne m'a fait reconnaître aucune trace de maladie, ni tare contagieuse ou transmissible. Signé : Fracastor », quelque chose comme le fameux : « *Testiculos habet et benè valentes* », l'exemple nous vient de haut, ou, si l'on préfère, et plus exactement, comme le billet de confession.

Ce billet de santé, qui pourrait être conçu de façon à réserver absolument le passé, et sous telle forme que l'on jugerait bonne, à la condition qu'elle fût claire, un médecin expert dans son art, c'est-à-dire sûr de ses moyens d'investigation, ne pourrait avoir aucune raison pour s'y dérober. En revanche il le refusera à un sujet soit malade, soit incomplètement guéri, ou bien les termes en seront restrictifs à tel point qu'il équivaudra à un certificat de maladie ; c'est tout ce que nous désirons. La révélation sera remise entre les mains de l'intéressé lui-même, pour en faire tel usage qu'il voudra, la tenir secrète ou s'en prévaloir. Et les sacrés mystères resteront inviolés, aucune loi, aucune convenance ne pouvant empêcher un médecin de rendre témoignage, sur leur demande, et suivant sa conscience, de la bonne santé des gens qui se portent bien. Ainsi sera faite la distinction entre l'ivraie et le bon grain. Il y aura des abus, me dira-t-on, je n'en doute pas, car tout concept humain y con-

duit fatalement ; des victimes, je l'accorde également, quiconque n'a pas pris l'habitude, suivant l'énergique locution populaire, d'« ouvrir l'œil », étant destiné à être dupé. On verra se fonder des officines à certificat, mais, soyons sans crainte, leur crédit ne fera pas longtemps illusion. Surtout qu'on ne me reproche pas de m'attarder à une vue de l'esprit, et d'exposer un idéal irréalisable alors qu'en vérité j'écris sous la dictée de l'expérience. Quoi qu'il en soit, je donne le moyen pour ce qu'il vaut, et, sans me faire d'illusion sur les difficultés qui lui seront opposées dans sa généralisation plus ou moins rapide, je le recommande, tout imparfait qu'il soit, parce qu'il ne vient à l'encontre d'aucune de nos traditions, et que j'y vois une sauvegarde de plus en des cas vraiment très difficiles et qui mettent en déroute la défiance quand elle n'est pas très bien armée.

Je concevrais qu'un homme parfaitement correct se mît en règle tout d'abord sur cette

question, et allât franchement au-devant des soupçons ou des sous-entendus gênants en communiquant, de lui-même ou par intermédiaire, cette pièce indispensable. Cette formalité omise, qu'il fût invité à s'aller faire examiner par un médecin connu pour sa compétence et l'inflexibilité de son caractère, de préférence, quelqu'un qui, ne lui ayant pas donné de soins, pût se prononcer en toute indépendance, je trouverais cette exigence bien naturelle et tout à fait logique. L'idée n'est pas de moi, elle s'est présentée à l'esprit de parents soucieux dans la juste mesure, et aimant à recourir aux pratiques les moins détournées.

J'ai parfois été chargé de cette tâche : « Monsieur, disais-je au candidat, il est bien entendu que je dois compte de mes constatations à qui vous envoie ; ne me faites donc aucune confiance ; l'examen auquel vous voulez bien vous prêter suffit amplement pour m'éclairer. » Qu'on se rassure, et qu'on ne croie pas que la conversation se passât

les dents serrées. D'abord ceux dont la conscience n'est pas tranquille ne viennent pas et vont porter ailleurs leurs mauvais desseins ; avec les autres, les honnêtes, qui peuvent être des ignorants ou des déçus, la confiance ne tarde pas à s'établir, et si l'on est forcé de formuler des réserves, on s'arrange à le faire de façon à sauvegarder toutes les susceptibilités. Au demeurant l'inspection qu'on nous demande est brève, facile et décisive, beaucoup plus que s'il s'agissait de la syphilis dont les éclipses prêtent à toutes les dissimulations.

Un tel procédé ne peut être choquant que pour les timorés ou les fourbes. Pourquoi donc est-il si peu usité ? Qu'on n'invoque pas des motifs de délicatesse, lorsque l'on voit discuter avec une crudité révoltante la question des intérêts pécuniaires, et les marchandages les plus cyniques se prolonger parfois pendant des semaines !

Plus j'examine cette question, et plus je me convaincs que, si elle est passée sous

silence, ce n'est pas par prudence, mais parce qu'on ne la connaît pas, parce qu'on n'en comprend pas toute l'importance. Nous devons donc tout mettre en œuvre pour faire cesser cette ignorance, et, tant par la plume que par la parole, affirmer la vraie doctrine scientifique. Oui, c'est en répandant à flots la lumière que nous préviendrons le plus sûrement, le plus intelligemment, méfaits et catastrophes. L'universelle diffusion de nos données spéciales dans la masse du public est la contre-partie nécessaire du secret que nous nous imposons dans chaque cas particulier. Quand les dangers de la blennorrhagie seront devenus notion courante, et que dans l'enquête préliminaire d'un mariage on s'en préoccupera comme de l'état mental des ascendants, de l'épilepsie, de la syphilis ou de toute autre maladie transmissible, les prétendus inconvénients de notre discrétion professionnelle n'existeront plus.

En leur apprenant ce qu'ils ignoraient, nous

aurons nous-même armé les profanes contre nos réticences obligatoires. A nous donc de créer autour de cette question l'agitation bienfaisante d'où surgira l'esprit d'investigation légitime, père de la sécurité de chacun et de la bonne santé publique.

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION DE LA BLENNORRAGIE

- I. — BLENNORRAGIE ET GONOCOQUE
- II. — BLENNORRAGIE ET EXAMEN DE L'URÈTRE
- III. — BLENNORRAGIE ET GYNÉCOLOGIE

Dans quelles conditions un sujet qui a souffert de la blennorragie est-il apte au mariage ?

On ne peut aborder ce problème sans faire un retour plein de mélancolie sur le revirement des doctrines par lesquelles se sont laissé guider nos devanciers, et le rôle néfaste ou vain que la médecine a trop longtemps joué. Comme il n'est pas de maladie plus fréquente que la chaudepisse, que les neuf dixièmes des hommes d'aujourd'hui l'ont, l'ont eue ou l'auront, pas une question ne se pose plus fréquemment que celle-ci :

« Docteur, je désire me marier; dans l'état

aurons nous-même armé les profanes contre nos réticences obligatoires. A nous donc de créer autour de cette question l'agitation bienfaisante d'où surgira l'esprit d'investigation légitime, père de la sécurité de chacun et de la bonne santé publique.

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION DE LA BLENNORRAGIE

- I. — BLENNORRAGIE ET GONOCOQUE
- II. — BLENNORRAGIE ET EXAMEN DE L'URÈTRE
- III. — BLENNORRAGIE ET GYNÉCOLOGIE

Dans quelles conditions un sujet qui a souffert de la blennorragie est-il apte au mariage ?

On ne peut aborder ce problème sans faire un retour plein de mélancolie sur le revirement des doctrines par lesquelles se sont laissé guider nos devanciers, et le rôle néfaste ou vain que la médecine a trop longtemps joué. Comme il n'est pas de maladie plus fréquente que la chaudepisse, que les neuf dixièmes des hommes d'aujourd'hui l'ont, l'ont eue ou l'auront, pas une question ne se pose plus fréquemment que celle-ci :

« Docteur, je désire me marier; dans l'état

où je suis, ai-je quelque chose à craindre ? quels dangers puis-je courir, ou faire courir ? » Et la réponse, écho des théories du jour, si souvent celles d'un jour, tranche depuis des siècles à l'aveugle le plus grave des problèmes, celui qui tient sous sa dépendance, non seulement la santé et la vie des individus, mais les conditions mêmes de la reproduction de l'espèce, et du développement social.

En pouvait-il être autrement, puisque l'essence de la maladie restant inconnue, les raisons de sa propagation échappaient à tout contrôle — alors que les procédés d'examen pour l'urètre atteint ou soupçonné ne consistaient qu'en la constatation de signes grossiers tout au plus bons à déceler des lésions évidentes — et qu'enfin nos notions sur les maladies des organes génitaux de la femme reposaient sur une exploration rudimentaire et une interprétation hasardeuse.

Peu d'années, peu d'hommes ont suffi pour changer la face de la science sur tous ces points. Neisser fait connaître le gonocoque,

élément spécifique de la blennorragie, — l'École de Vienne remet en honneur et rend à la pratique l'endoscope de Désormeaux, en même temps que la spécialité urinaire s'enrichit de procédés d'investigation qui ne laissent, pour ainsi dire, rien à désirer, — enfin la gynécologie est née qui, nous apprenant à mieux examiner les malades, à contrôler nos jugements cliniques par l'examen *de visu* sur la table opératoire, a complété l'œuvre commençaute de la vénéréologie.

Jetons un coup d'œil sur les progrès ainsi réalisés et les ressources nouvelles offertes au diagnostic.

I. — LA BLENNORRAGIE ET LE GONOCOQUE.

Ce qui jadis était une question d'appréciation personnelle, je dirai presque, de sentiment, est devenu question de fait. On était viruliste comme Diday, Rollet, Martin, par une sorte de flair nosologique, une conviction non démontrable. Mais la plupart des méde-

cins pensaient sur ce point comme Broussais, croyaient à la maladie inflammatoire, toute locale. Ils étaient anti-virulistes phlogogénistes, parce que cette hypothèse complaisante d'un catarrhe naissant au contact de deux organismes également purs, engendré par l'ardeur des embrassements, flattait les illusions des intéressés, mais surtout parce que Ricord s'en était fait l'apôtre, et que ce charmeur, auquel nous devons néanmoins le triomphe de plus d'une erreur, avait publié, aux applaudissements de toute l'école, sa fameuse « recette pour attraper la chaudepisse », recette infructueuse, s'il en fût, pour qui l'eût prise au pied de la lettre, et si sûre cependant dans la pratique.

Il faut bien le dire aussi, chacun avait présente à l'esprit la décevante expérience de Hunter, l'ammoniaque injectée dans le canal du chirurgien et l'écoulement si intense, si blennorragique en apparence, mais en apparence seulement, qui s'en était suivi.

Aujourd'hui nous devons oublier tout cela,

et nous incliner devant une notion nouvelle : *la blennorragie est une maladie spécifique liée à la présence d'un microbe, le gonocoque, et qui ne peut avoir d'autre origine que le gonocoque, agent de la contagion.*

Quelques mots suffiront à établir la solidité de cette définition aphoristique.

La conviction se fait vite quand on prend l'habitude de rechercher systématiquement ce microbe toutes les fois que l'on se trouve en face d'un écoulement urétral. Avec un peu d'expérience, un bon microscope et quelques réactifs colorants, cette recherche ne demande guère que deux ou trois minutes : le temps de recueillir la goutte purulente affleurant au méat, ou ramenée de plus loin par la curette, de l'étendre sur une lame, de sécher rapidement à la flamme d'une lampe à alcool, d'y répandre ensuite quelques gouttes d'un colorant (fuchsine, bleu de méthyle, violet de gentiane en solution aqueuse ou alcoolique), de laver, de sécher de nouveau, puis de porter sur la platine du microscope.

Il est superflu de se servir de lamelles couvre-objets, l'huile ou l'eau de l'immersion peut être appliquée directement sur la plaque ainsi préparée. Ce procédé, que réprouvent les bactériologistes de laboratoire, est excellent pour la clinique, expéditif et très sûr. Il est à recommander aussi bien dans un service d'hôpital, où l'on a de nombreux examens à faire, que dans la clientèle de cabinet.

Il est bien rare que, du premier coup d'œil, un observateur un peu exercé ne soit pas suffisamment renseigné, car on peut dire qu'une seule cellule purulente ou muqueuse, garnie du parasite en colonies, entraîne la conviction. Pour être plus délicate, la détermination n'est pas moins sûre quand les éléments sont dispersés. L'œil qui sait les reconnaître réunis, apprend vite à les distinguer quand ils sont épars dans le champ des préparations.

En cas de doute on se rappellera que le gonocoque est très facile à décolorer et que,

traité par la méthode de Gram (1), il disparaît complètement. Cette particularité, indiquée par Roux, est de la plus haute importance et suffit au diagnostic parfois difficile entre des organismes identiques d'apparence.

Le diagnostic peut encore s'affirmer par la culture. Les milieux recommandés sont le liquide ascitique pur, le sérum ascite et la gélose ascite, l'urine aseptisée et alcalinisée; vingt heures suffisent au développement du microbe dans l'étuve à 37°. De Christmas a indiqué plus récemment le sérum coagulé de lapin, sur lequel le gonocoque pousserait en dix heures et pousserait seul; cette épreuve suffirait pour le diagnostic différentiel bactériologique.

Que l'écoulement à gonocoque soit particulièrement virulent, particulièrement conta-

(1) La méthode de Gram comporte : 1° la *coloration* par le liquide : violet de gentiane 1 gramme; alcool 10 grammes; eau d'aniline 100 grammes (que l'on obtient en dissolvant dans l'eau de l'huile d'aniline à saturation); 2° la *fixation* au moyen de la liqueur iodo-iodurée de Lugol : iode 1 gramme; iodure de potassium 2 grammes, eau 300 grammes; 3° enfin la *décoloration* par l'alcool absolu.

gieux, qu'il soit l'écoulement vénérien proprement dit, c'est là une vérité, non point théorique, mais empirique; des confrontations sans nombre l'ont mise et la mettent tous les jours hors de doute.

Le clinicien qui s'attache à en vérifier l'exactitude se fait bien vite, à cet égard, une conviction inébranlable, et vis-à-vis de laquelle les très rares cas contradictoires mis en avant pèsent bien peu. Par cette donnée le diagnostic se précise sans discussion, et le médecin, doué d'une clairvoyance de plus, échappe aux pièges que lui tend, sciemment ou non, le public toujours heureux de nous duper.

Voici quelques exemples caractéristiques.

Un de mes amis, étudiant en médecine, souffrit pendant plusieurs semaines d'un flux urétral lié à des accidents rhumatismaux. Les examens renouvelés à maintes reprises restèrent constamment négatifs, et il ne guérit qu'avec beaucoup de peine. A quatre ans de là, il revient avec un nouvel écoulement qu'il

me donne comme survenu spontanément et identique au premier. Une goutte est placée sous l'objectif et j'y reconnais le gonocoque en grande abondance, sur quoi j'affirme une origine vénérienne. Or j'étais dans le vrai, car le malade ne fit pas difficulté de m'avouer qu'il avait eu commerce avec une inconnue rencontrée de nuit, et, bien que le mal fût survenu dans les délais de rigueur, il n'avait pas hésité à incriminer son tempérament plutôt que de se croire victime de la plus vulgaire mésaventure.

Un avocat m'aborde par cette doléance : « Docteur, il m'arrive une chose bien désagréable. Nous étions habitués dans mon ménage à boire un petit vin léger, et ma femme a eu la mauvaise idée de faire venir du Midi un fût de vin très alcoolique, excessivement chargé. Qu'est-ce qu'il est arrivé? C'est qu'après en avoir bu, nous sommes tombés tous deux malades, et que nous coulons comme deux fontaines. » La comparaison n'avait rien

d'exagéré, et je plaignais ce bon époux d'avoir accepté, pour plaire à sa femme, un changement de régime si pernicieux. Mais ayant recueilli du pus, je l'examinai et j'y reconnus des colonies innombrables de gonocoques qui me firent immédiatement poser la question : « Mais n'auriez-vous pas eu des rapports avec une femme malade ? » Un premier « Je ne sais pas trop » fut bientôt suivi de détails précis avec indication de la date du crime. L'épouse ne prenait place dans la disgrâce qu'en qualité de victime.

Une dame, richement entretenue et de conduite réservée, vint se plaindre un jour que son protecteur l'accusait de lui avoir « donné quelque chose », alors qu'elle était parfaitement sûre de se bien porter. Je fis comme dans les cas précédents, et me retournant vers celle dont l'urètre recelait le gonocoque : « Madame, veuillez me dire quand vous avez fait une infidélité à votre amant ? — Docteur, ce ne peut être que

samedi », répondit-elle tout de suite, sans même esquisser une dénégation.

Si tous ces habitués menteurs se rendent immédiatement à merci, c'est qu'ils ont compris que nous voyons clair, que nous pouvons nous passer de leurs aveux, que nous ne tablons pas, comme autrefois, sur de beaux arguments de sentiment ou de probabilité, mais que nous nous appuyons sur des principes sûrs, parfaitement établis. C'est au gonocoque, c'est à Neisser, qui nous l'a fait connaître, que nous devons ce surcroît d'autorité. Il n'y a pas d'expérience, pas de puissance d'observation qui puisse équivaloir à cette notion du gonocoque, et le plus renommé praticien, s'il veut s'en passer, est inférieur sur ce point au plus jeune de nos internes.

On a dit que le gonocoque n'était pas l'exclusif apanage de la blennorrhagie. C'est une erreur, absolument démentie par mon expérience, je pourrais dire l'expérience du monde entier. Deux ou trois faits contradictoires dus

à De Amicis, Straus, Vibert et Bordas, intéressent peut-être la théorie, mais ne sauraient prévaloir contre le consensus universel.

C'est donc là un fait bien établi : le pus de la chaudepisse ordinaire est un pus à gonocoques. Mais le parasite ne se rencontre pas pendant toute la durée de l'écoulement; après quelques jours d'injections ou de lavages, après l'action efficace d'un traitement quelconque, l'agent spécifique est mis en déroute, et, à moins de rechute, il ne reparaitra plus jusqu'à guérison. A ce moment, le diagnostic étiologique n'est pas possible par le microscope, mais il est généralement rendu facile pour les circonstances mêmes qui entourent l'examen et par les commémoratifs.

Le gonocoque se rencontre-t-il seul dans le pus blennorragique ? Il est d'observation qu'au début, pendant le stade inflammatoire aigu, on le voit généralement isolé; j'ai remarqué ce fait dans la sécrétion non seulement de l'urètre, où les microbes sont nombreux, mais du rectum, où ils sont innombrables.

Cette période dure peu de temps : à peine la phlogose initiale est-elle apaisée que l'on voit reparaitre les hôtes habituels des muqueuses, et d'autres encore. Giovannini a compté et cultivé cinq espèces de micro-organismes. Il est bien au-dessous de la vérité, puisque Legrain a pu rencontrer seize espèces, les cultiver et en donner une minutieuse description. J'ajoute que, dans les urètres féminins de Saint-Lazare, j'en ai reconnu dix espèces morphologiquement distinctes.

Il en résulte que les écoulements perdent vers leur déclin leur allure spécifique, pour revêtir l'apparence et les caractères des infections mixtes, à la faveur desquelles les suites de la maladie se prolongent parfois fort longtemps. Car nous ne sommes guère mieux armés contre le microbisme banal que contre le spécifique, lorsque les mille lacunes et les glandes de la muqueuse sont envahies. ®

L'histoire actuelle du gonocoque ne serait pas complète si j'omettais de signaler ses effets reconnus par l'inoculation; sur les tissus, il

fait naître le pus à la façon des staphylocoques et streptocoques (Wertheim); introduit dans l'urètre de l'homme en culture pure, il reproduit la blennorrhagie, ainsi que Bokai, Bockhart, Wertheim et Ahman l'ont prouvé à maintes reprises. Enfin il a été retrouvé dans toutes les complications par propagation ou par contagion de la blennorrhagie, dans les glandes vulvo-vaginales et péri-urétrales, sur les muqueuses utérine, rectale et même buccale, et jusque dans les ovaires et les trompes. Inutile d'ajouter qu'il se développe avec une redoutable promptitude sur la conjonctive de l'adulte ou du nouveau-né en provoquant l'inflammation suppurative spécifique qui lui est propre, cette terrible ophthalmie purulente, que l'on peut considérer à bon droit comme la plus grave des complications de la blennorrhagie. Il y a plus; on ne saurait douter que le gonocoque ne pénètre dans le sang. Dès 1886, j'affirmai le fait, que j'avais pu constater à plusieurs reprises, et, malgré d'opiniâtres dénégations,

il est aujourd'hui définitivement acquis. A la blennorrhagie se lie un état connu sous le nom très significatif, quoique assez impropre, de rhumatisme blennorragique, susceptible de produire presque toutes les lésions du rhumatisme ordinaire : synovite tendineuse, arthro-synovite, endocardite, pleurésie, méningite, etc. Je signale le fait, et me borne à déclarer que chacune de ces complications accuse une localisation particulière, et bien souvent vérifiée, des produits blennorragiques : gonocoques, microbes associés, ou toxines sécrétées par ces micro-organismes.

Une des plus précieuses conséquences de la découverte de Neisser fut de nous permettre d'établir la dualité, ou mieux la pluralité des urétrites; et de distinguer, à côté de la blennorrhagie, les *blennorroïdes* ou *écoulements sans gonocoques*, dont nous devons dès à présent tenir compte, bien que leur histoire reste encore en grande partie à faire.

Jusqu'ici on a qualifié de rhumatismales ou goutteuses les urétrites manifestement non

vénériennes: c'est ne voir qu'un petit côté de la question. Il serait plus juste, à mon sens, d'en admettre plusieurs classes, que, d'accord ou à peu près, avec Faitout, Eraud et Guiard, je distinguerai, suivant leur origine, comme suit :

Urétrite de cause interne. — *Diathésique* (rhumatisme, goutte, arthritisme, herpétisme) — *infectieuse* (oreillons, fièvre typhoïde, paludisme, diabète, syphilis, tuberculose, etc.) — *toxique ab ingestis* (cantharides, asperges, iodure de potassium, bière, cresson, etc.).

Urétrite de cause externe. — *Traumatique* (excoriation, corps étranger, plaie, brûlure, injection irritante ou abus des injections) — *vénérienne* (érection, masturbation, coït, avec ou sans transmission de microbes non gonococciques; écoulements muqueux ou purulents succédant à la blennorragie ou post-gonococciques avec microbes (bactéries ou saprophytes) ou tenant à la présence de la toxine blennorragique (Christmas).

L'histoire de la gonorrhée nous offre des cas assez typiques de chacune de ces variétés de suppuration, et trop connus pour que je les reproduise ici. On en peut faire ample moisson, pour ce qui est de l'urétrite rhumatismale, dans la thèse de Jean Guiland (d'Aix-les-Bains), qui, bien qu'antérieure aux révélations de Neisser, porte la conviction même chez le lecteur d'aujourd'hui; et les exemples que nous en offre la clinique ne sont pas rares. Sans insister sur les urétrites infectieuses toxiques et traumatiques, j'appellerai l'attention sur les vénériennes post-coïtales, qui constituent le plus grand nombre de celles que nous observons.

Les anciens auteurs les connaissaient bien, et Diday avait créé pour elles le nom de *blennorroides*, qu'il y a lieu de conserver. Aubert et Bockhart furent les premiers à en faire l'examen bactériologique, suivis bientôt par Rauzier, Legrain et Legay, Van der Pluym, Guiard. Ces écoulements proviennent du contact d'une muqueuse saine avec des

fluides génitaux irritants. Il est assez fréquent de voir des hommes parfaitement sains venir nous consulter pour des écoulements consécutifs à un rapport avec une femme exempte de blennorragie ; flux gris opalin, d'allure torpide, occasionnant peu de douleurs, à sécrétion généralement peu abondante. Le processus pyogénique progresse lentement, mais sans rémission, gagne même les parties profondes, s'il n'est enrayé. J'ajoute que le traitement exige beaucoup de persévérance de la part du malade et du médecin.

Sur la foi des auteurs auxquels ce genre d'échauffements n'avait pas échappé, je tentai jadis de m'en rendre maître par le traitement antiphlogistique, en ordonnant les émoullients en faveur ; mais je ne fus pas long à m'apercevoir de leur complète inefficacité, et à leur substituer des agents locaux plus actifs. C'est que, en effet, ces catarrhes sont dus à des infections locales, les muqueuses ont reçu la bactérie pathogène qui y a prospéré et qu'il faut détruire. Ces bactéries, quelles sont-elles ?

C'est ce que nous ne pouvons dire aujourd'hui ; il y a là tout un ordre de recherches qui doivent être poursuivies, et dont nous ne viendrons à bout que par les confrontations, les observations répétées et les cultures. J'ai soumis nombre de ces cas à ce dernier mode d'investigation, et je me suis assuré de la variété de ces microbes, bâtonnets, points, diplocoques : dans quelques-unes de mes cultures, deux organismes bien différents se sont révélés, mais ce sont les moins nombreuses. Pareilles recherches ont été faites par Legrain, Janet, Tuffier. Le coli-bacille a été trouvé dans quelques cas ; d'autres révèlent la présence de diplocoques pseudo-gonocoques, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer des vrais. Mais nous ne savons pas encore s'il s'agit là de ces microbes inoffensifs qui habitent à l'état sain la muqueuse génitale, ou de véritables pathogènes, voire de gonocoques à virulence atténuée.

C'est quand nous aurons fait quelques milliers de ces préparations que nous serons

seulement autorisés à tirer des conclusions générales.

Enfin il existe des écoulements primitivement sans microbes, *aseptiques* d'emblée, et comme ces cas dérivent aussi du coït, il faut admettre que la muqueuse urétrale a subi l'influence d'un irritant chimique particulier, peut-être une toxine. Chose remarquable, le même irritant qui a enflammé une muqueuse peut rester inoffensif pour d'autres. Jamin a raconté l'histoire d'un jeune homme qui, recherchant les faveurs d'une femme galante parce que plusieurs de ses amis la fréquentaient impunément, fut à deux reprises, atteint d'échauffement, conjura tout danger par l'emploi du condom, et fut atteint de nouveau un jour qu'il avait épuisé sa provision de préservatifs. Il y a donc des prédispositions particulières, indépendantes d'un état morbide quelconque, et leur rôle n'est pas à négliger dans le mariage. J'ai vu plus d'un jeune homme exempt de tare vénérienne payer d'un écoulement les premiers rapports avec sa femme, atteinte ou

non de pertes blanches, et de même les femmes rencontrent des fluides irritants chez leurs maris, quelquefois chez des amants, parfaitement inoffensifs pour d'autres.

II. — LA BLENNORRAGIE ET L'EXAMEN DE L'URÈTRE.

Dans toute inflammation de l'urètre, l'élément essentiel du diagnostic est fourni par la matière de l'écoulement. Quand la maladie touche à son terme ou s'invétère à l'état chronique, il n'y a plus d'écoulement à proprement parler, c'est une gouttelette, un suintement, une humidité, constatable au lever, et vite balayée par l'urine. Pour recueillir ce produit isolément il faut le rechercher le matin, avant la première miction; vient-il du canal antérieur, il affleure au méat. Si son origine est en amont de la région membraneuse, on a recours à la bougie à boule, qui, pénétrant jusqu'au sphincter, décèle la présence du pus par le collier blanchâtre dont elle revient entourée. Mais le diagnostic

seulement autorisés à tirer des conclusions générales.

Enfin il existe des écoulements primitivement sans microbes, *aseptiques* d'emblée, et comme ces cas dérivent aussi du coït, il faut admettre que la muqueuse urétrale a subi l'influence d'un irritant chimique particulier, peut-être une toxine. Chose remarquable, le même irritant qui a enflammé une muqueuse peut rester inoffensif pour d'autres. Jamin a raconté l'histoire d'un jeune homme qui, recherchant les faveurs d'une femme galante parce que plusieurs de ses amis la fréquentaient impunément, fut à deux reprises, atteint d'échauffement, conjura tout danger par l'emploi du condom, et fut atteint de nouveau un jour qu'il avait épuisé sa provision de préservatifs. Il y a donc des prédispositions particulières, indépendantes d'un état morbide quelconque, et leur rôle n'est pas à négliger dans le mariage. J'ai vu plus d'un jeune homme exempt de tare vénérienne payer d'un écoulement les premiers rapports avec sa femme, atteinte ou

non de pertes blanches, et de même les femmes rencontrent des fluides irritants chez leurs maris, quelquefois chez des amants, parfaitement inoffensifs pour d'autres.

II. — LA BLENNORRAGIE ET L'EXAMEN DE L'URÈTRE.

Dans toute inflammation de l'urètre, l'élément essentiel du diagnostic est fourni par la matière de l'écoulement. Quand la maladie touche à son terme ou s'invétère à l'état chronique, il n'y a plus d'écoulement à proprement parler, c'est une gouttelette, un suintement, une humidité, constatable au lever, et vite balayée par l'urine. Pour recueillir ce produit isolément il faut le rechercher le matin, avant la première miction; vient-il du canal antérieur, il affleure au méat. Si son origine est en amont de la région membraneuse, on a recours à la bougie à boule, qui, pénétrant jusqu'au sphincter, décèle la présence du pus par le collier blanchâtre dont elle revient entourée. Mais le diagnostic

trouve plus de ressources encore dans l'examen même de l'urine.

Toute blennorrhée s'accuse par la présence dans l'urine de produits anormaux facilement reconnaissables sous la forme de filaments, virgules, grumeaux, flocons, pointillé, concrétions diverses, qui ne se rencontrent pas à l'état sain.

Il suffit de faire uriner le malade dans un verre à pied pour s'assurer de ce signe précieux. Si pour plus de précision on fait l'épreuve dite des trois verres, le premier destiné au jet de début entraînant les balayures du canal, le second à la masse du liquide qui distend la vessie, le troisième au contenu du bas-fond et au reflux membrano-prostatique qu'entraîne le coup de piston final, on aura sous les yeux un parfait moyen de contrôle pour l'état des voies vésico-urétrales.

Une rapide inspection montre dans les gouttes récentes, d'allure encore subaiguë, un liquide trouble; un peu plus tard viennent les filaments en forme de serpenteaux épais,

franchement opaques, d'apparence velue et comme hirsute qui se précipitent vers le fond du verre. Quand l'urine est limpide et les filaments, grêles et courts, presque transparents, légers, flottants près de la surface, c'est que toute inflammation aiguë a disparu et que le mal décroît.

Rien n'est plus facile que de pêcher ces filaments au moyen d'une pipette, ou plus simplement d'un compte-goutte ordinaire et de les étudier. Ils sont composés de déchets épithéliaux englobant des leucocytes et souvent des gonocoques. On comprend tout ce que le microscope peut ajouter de précision à cet examen.

Son emploi est d'autant plus indispensable que les filaments ne dépendent pas toujours de l'urétrite. Dans les urines de malades arthritiques ou goutteux j'en ai rencontré dont l'aspect était le même que celui des précédents et la composition toute différente. C'étaient des amas de cristaux urinaires (uriques, uratiques ou phosphatiques) englués de mucus et

de cellules épithéliales roulés ensemble le long des voies d'excrétion. Or je ne crois pas qu'il y ait possibilité de les distinguer à l'œil nu.

J'insiste sur la nécessité de faire uriner le malade dans le cabinet même du médecin, et de procéder séance tenante aux constatations, car les filaments s'altèrent très vite dans l'urine, ils se ramollissent, se désagrègent, et finissent pour disparaître en une sorte de bouillie nuageuse. Ce phénomène est plus frappant encore si le récipient n'est point maintenu immobile, aussi s'expose-t-on à l'erreur lorsque, pour établir son jugement, on se fait apporter dans de petits flacons les urines rendues le matin.

A s'en tenir au procédé que je viens d'exposer, il est parfois difficile de préciser le siège du mal, parce que certaines sécrétions, retenues dans les replis de la muqueuse, ne peuvent gagner le méat même par la pression. On pourrait croire que l'urètre antérieur est sain, alors qu'il n'en est rien. On évite l'erreur en net

toyant cette partie du canal par des lavages prolongés. La sonde ordinaire à bout rond, ou mieux encore une longue canule souple à jet rétrograde, adaptée à un appareil d'irrigation continue, est introduite dans le canal jusqu'à ce qu'elle vienne buter contre la portion membraneuse. Il ne reste plus qu'à recueillir le liquide, qui s'écoule d'abord chargé de filaments et de concrétions, puis plus clair, finalement limpide. Si le malade urine ensuite, on est sûr que les impuretés entraînées sont bien originaires des parties profondes. Ainsi se fait le départ exact des lésions qui correspondent à chaque segment du conduit. Cette petite opération exige beaucoup de patience, on ne se doute pas de la quantité de liquide nécessaire pour arriver à un nettoyage parfait.

Plus élégante est la manœuvre qui consiste à injecter dans l'urètre antérieur une solution aqueuse de bleu de méthyle. La poussée de l'urine entraîne ensuite des détritits dont le siège précis est dénoncé par la couleur ;

ceux qui ne sont pas teints en bleu viennent des parties postérieures, que l'injection n'a pas atteintes.

Un dernier et très précieux moyen de diagnostic est offert par l'inspection de la muqueuse au moyen de l'*urétroscope*, qui n'est d'ailleurs qu'une heureuse modification de l'endoscope de Désormeaux. Cet appareil est muni d'une petite lampe Edison; pénétrant par un large tube métallique qui sert de canule, le rayon électrique illumine la muqueuse, décèle ses rougeurs, ses dépallilations, ses plaques scléreuses, et par la même voie sont introduits les instruments pour la médication directe et l'attouchement médicamenteux. Aucun auteur n'a plus contribué au perfectionnement et à la diffusion de cet ingénieux appareil que le professeur Grünfeld (de Vienne), auquel nous devons le parfait manuel de l'urétroscopie moderne.

Nous avons appris également depuis quelques années le moyen de reconnaître quand un écoulement est véritablement guéri. On

sait en effet que bien souvent la disparition du flux morbide n'est que passagère; sous l'influence d'un écart d'alimentation ou d'une congestion vénérienne, ou même sans cause apparente, la sécrétion se montre à nouveau. Il est facile de comprendre les erreurs d'appréciation auxquelles on peut être entraîné, et leur importance, au point de vue du mariage. Nous les éviterons aujourd'hui en soumettant nos prétendus guéris à diverses épreuves.

a) La bière, les vins généreux, les liqueurs alcooliques, les mets excitants, tels que les écrevisses, les langoustes et certaines sauces épicées, constituent une première série d'épreuves toutes bien acceptées du malade, et auxquelles il est habituel qu'il se soumette sans qu'il soit besoin de nos ordonnances.

b) On obtient plus sûrement le même résultat en instillant dans l'urètre suspect une solution irritante, nitrate d'argent ou sulfate de cuivre à 1 pour 50, sublimé à 2 pour 1000. Dans un urètre sain ou réellement guéri, l'inflammation inévitable qui suit cette petite

opération se calme d'elle-même ; dans le cas contraire elle persiste et s'exaspère par la repullulation des germes gonococciques. On a la certitude alors que la guérison n'était bien qu'apparente.

Les Allemands recommandent d'employer simultanément les deux moyens, estimant qu'un canal sain doit rester indifférent à l'agent chimique, même après l'ingestion d'un à deux litres de bière ; il nous semble que la preuve est dans ce cas surabondante.

c) Nous en dirons autant du coït, sorte de démonstration fort en honneur auprès de notre clientèle ordinaire ; l'autoriser et à plus forte raison le conseiller comme moyen diagnostique est non seulement peu moral, mais absolument inutile.

III. — LA BLENNORRAGIE ET LA GYNÉCOLOGIE.

Cette science, née d'hier, grâce aux progrès de l'antisepsie, nous permet de suivre les effets de la contagion, depuis la vulve jusqu'à

l'abdomen, et, dans chaque segment de cet appareil si compliqué, de reconnaître le microbe spécifique et d'en constater les ravages.

Dans le canal de l'urètre, son réceptacle premier ou le plus habituel, la trace du mal blennorragique échappait bien souvent, à l'époque où, pour la rechercher, on ne pouvait compter que sur la vue de la goutte caractéristique.

Pour la femme qui voulait nous tromper, il suffisait d'uriner quelques minutes avant de se laisser examiner, et le médecin en était souvent réduit à user de surprise pour n'être pas battu dans cette chasse à la goutte. On se rappelle le cas de Gosselin se faisant conduire, à six heures du matin, chez une femme qu'il n'avait pu jusqu'alors prendre en défaut de précaution, et la convainquant de chaudepisse aux yeux de l'amant victime.

Les filles publiques qui, soit au Dispensaire, soit dans les maisons de tolérance, où elles peuvent compter sur toutes les compli-

opération se calme d'elle-même ; dans le cas contraire elle persiste et s'exaspère par la repullulation des germes gonococciques. On a la certitude alors que la guérison n'était bien qu'apparente.

Les Allemands recommandent d'employer simultanément les deux moyens, estimant qu'un canal sain doit rester indifférent à l'agent chimique, même après l'ingestion d'un à deux litres de bière ; il nous semble que la preuve est dans ce cas surabondante.

c) Nous en dirons autant du coït, sorte de démonstration fort en honneur auprès de notre clientèle ordinaire ; l'autoriser et à plus forte raison le conseiller comme moyen diagnostique est non seulement peu moral, mais absolument inutile.

III. — LA BLENNORRAGIE ET LA GYNÉCOLOGIE.

Cette science, née d'hier, grâce aux progrès de l'antisepsie, nous permet de suivre les effets de la contagion, depuis la vulve jusqu'à

l'abdomen, et, dans chaque segment de cet appareil si compliqué, de reconnaître le microbe spécifique et d'en constater les ravages.

Dans le canal de l'urètre, son réceptacle premier ou le plus habituel, la trace du mal blennorragique échappait bien souvent, à l'époque où, pour la rechercher, on ne pouvait compter que sur la vue de la goutte caractéristique.

Pour la femme qui voulait nous tromper, il suffisait d'uriner quelques minutes avant de se laisser examiner, et le médecin en était souvent réduit à user de surprise pour n'être pas battu dans cette chasse à la goutte. On se rappelle le cas de Gosselin se faisant conduire, à six heures du matin, chez une femme qu'il n'avait pu jusqu'alors prendre en défaut de précaution, et la convainquant de chaudepisse aux yeux de l'amant victime.

Les filles publiques qui, soit au Dispensaire, soit dans les maisons de tolérance, où elles peuvent compter sur toutes les compli-

cités, doivent se soumettre à des visites corporelles (1), savent très bien s'arranger de façon à faire disparaître la fameuse goutte, même si on les fait séjourner en lieu clos pendant l'heure qui précède l'examen. Enfin, il faut ajouter qu'il y a gouttes et gouttes et que c'était un procédé bien grossier que de se fier à l'œil nu pour apprécier les caractères de cette sécrétion. J'ai dit plus haut à quelles erreurs étaient exposés nos devanciers, qui bien souvent, j'en suis convaincu, ont dû faire peser sur des innocents les plus injustes soupçons.

On sera sûr d'éviter toutes ces embûches en employant la petite curette mousse dont je me sers journellement à Saint-Lazare, et qui, proménée avec douceur dans le canal, ramène aisément et forcément, pour être placé sous l'objectif du microscope, l'élément essentiel du diagnostic.

Pour l'examen du vagin, le même procédé

(1) Voy. Corlieu, *La prostitution à Paris*, 1888.

est utilisable, bien que rendu plus difficile par la myriade des microbes qui en tapissent les parois. Mais il est fort peu pratique pour les viscosités filantes de la matrice, et j'ai pour habitude de les recueillir avec une longue pince dont les extrémités un peu concaves en emprisonnent juste ce qu'il faut pour l'examen.

Toutes ces constatations répétées un nombre infini de fois sont fort instructives, elles ne laissent aucun doute sur la prise de possession par le principe virulent de toutes les parties de l'appareil féminin, qui s'ouvrent pour ainsi dire béantes devant lui. L'ancienne médecine savait à peu près tout cela, sans en avoir les preuves palpables. Mais il n'en est pas de même pour ce qui va suivre.

Nous voyons clair aujourd'hui dans les inflammations du bas-ventre, phlegmons, abcès para ou périmétritiques, pelvi-péritonites.

Ce point spécial de la pathologie, si complexe et si obscur s'est soudainement illuminé, quand les chirurgiens interventionnistes l'ont

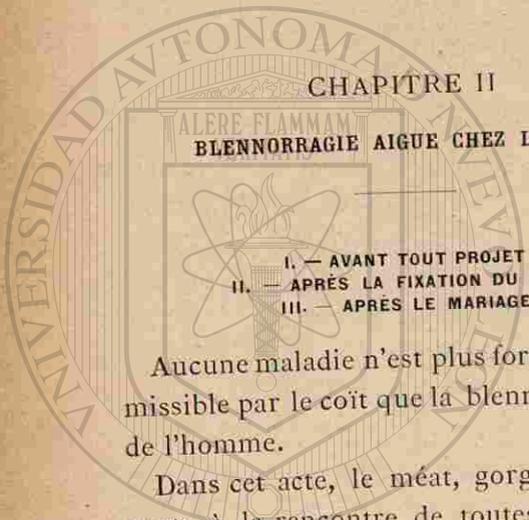
abordé de front, et ont osé substituer l'observation directe aux interminables discussions de jadis. La claire notion des salpingites constatées *de visu* a dissipé toute équivoque, et c'est sur des milliers de pièces que l'anatomie pathologique a pu établir la relation entre la gonorrhée du début et ses plus lointaines conséquences. Dans le revêtement des trompes enflammées, dans le pus des collections sous-péritonéales, nous avons reconnu l'élément caractéristique facile à distinguer au début, moins évident par la suite, parce qu'il subit au sein du pus qu'il a engendré des transformations qui aboutissent à sa complète destruction.

Rapprochant cette donnée de ce fait prouvé par le laboratoire que le gonocoque détermine chez les animaux, l'inflammation du péritoine lorsqu'il est mis au contact de cette séreuse, on arrive à concevoir la gravité des désordres dont le cheminement du parasite peut devenir la cause. Il fait office d'agent de purulence aiguë ou chronique dans toute l'étendue des

voies génitales, jusque dans les profondeurs de l'abdomen, et cela sans qu'il soit besoin de violence, de fatigues, d'excès de coït, par le seul fait de sa migration progressive. Il provoque le gonflement des muqueuses, la distension et le déplacement des organes, l'oblitération de leur lumière et la perte de leurs fonctions, avec, pour dénouement en perspective, l'accident rapide, parfois foudroyant, qui tue, si la chirurgie n'intervient pas, ou l'état chronique sans issue qui gâte une existence et l'immobilise.

CHAPITRE II

BLENNORRAGIE AIGÜE CHEZ L'HOMME

- 
- I. — AVANT TOUT PROJET
 - II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
 - III. — APRÈS LE MARIAGE

Aucune maladie n'est forcément transmissible par le coït que la blennorragie aigüe de l'homme.

Dans cet acte, le méat, gorgé de virus, se porte à la rencontre de toutes les bouches absorbantes, le dépose sur toutes les membranes, y passant et y repassant dans son va-et-vient, comme pour y étaler et mieux y faire pénétrer les germes maladifs.

Un seul moyen peut prévenir le danger, c'est l'isolement de l'organe viril sous une membrane imperméable, baudruche ou caoutchouc, qui empêche tout contact direct entre

la muqueuse impure et la muqueuse saine.

Une femme qui a commerce avec un homme atteint de ce catarrhe virulent, ne peut donc que très exceptionnellement échapper à la contagion, quelles que soient les ablutions effectuées de part et d'autre, avant et après. C'est là un fait dont la pratique nous rend journellement témoins.

Il n'est pas nécessaire que les rapports aient été complets. Nous avons vu nombre de femmes souffrir d'écoulements après de simples badinages, de rapides contacts, bien à tort crus innocents ; et combien d'autres, vierges ou incomplètement déflorées, être contaminées, après avoir subi des assauts timides ou violents plus ou moins prolongés. Tel est le cas des petites filles chez lesquelles l'introduction ne put avoir lieu, et que nous voyons victimes de l'infâme préjugé qui pousse tant de misérables à acheter leur guérison par la communication de leur mal à un organisme vierge.

En de pareilles aventures l'homme n'est

pas quitte de tout risque. Le plus banal est le coup de fouet donné à l'urétrite préexistante, le surcroît d'acuité imprimé à son cours et à ses manifestations. Le pus devient sanguinolent, la muqueuse se gonfle et gêne l'émission des urines au point de déterminer des rétentions, la verge reste turgide et œdémateuse. Si le processus s'était maintenu limité, il envahit les parties profondes du canal (cystite) pour de là se propager aux voies spermatiques, prostate, vésicules séminales, canaux déférents, épидидymes et testicules. Il est admis que les érections prolongées et les efforts du coït sont parmi les causes habituelles de l'orchite.

J'ai observé un grave phlegmon du périnée consécutif à la suppuration des glandes bulbo-urétrales, ou de Cowper, chez un jeune blennorrhagien qu'une très violente douleur n'avait point arrêté dans ses tentatives coupables.

Il faut citer aussi l'inflammation aiguë des corps caverneux et de tous les tissus de la

verge, ou penitis, avec les abcès, les pertes de substances, les graves délabrements et les cicatrices qui en sont les conséquences.

I. — AVANT TOUT PROJET.

Heureux qui, voyant se développer un catarrhe urétral, se sait libre de tout engagement et maître d'employer le temps nécessaire à se bien traiter. L'absence de préoccupation aide singulièrement à l'activité des moyens curateurs.

D'autre part le médecin choisit à son gré parmi les systèmes éprouvés, le plus efficace pour le présent, le plus sûr pour l'avenir. Aussi peut-on dire avec raison que c'est généralement chez les malades qui en ont le moins urgent besoin que la guérison se fait le plus hâtive; tandis que nulle complication n'est évitée à qui, voulant être guéri pour une date fixe, accumule dans une précipitation anxieuse, pratiques et médecines de toutes sortes.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, tout

en se soignant le plus régulièrement du monde, quelques malades vont se livrer à d'amères réflexions.

La mélancolie blennorragique, qui porte à maudire les débauches passées, inspire la vertu, fait estimer les joies sans péril du foyer, et ces renoncements, qu'emportent si souvent les dernières lames de rasoir, ne sont pas toujours éphémères. Tel se rallie à l'idée du mariage sous l'empire des plus cuisants souvenirs et par la crainte de recommencer un nouveau cycle de ce tourment.

Intervient la mère, qui épiait l'heure favorable pour prêcher l'union dont elle a conçu le projet. Son fils reste à la maison, ne découche plus; « il se range, se dit-elle, c'est le cas de le marier ». Elle se répand en discours et multiplie les plus gênantes instances, si bien que, déjà prédisposé, vaincu d'avance, incapable d'avouer le pourquoi de ses hésitations, le convalescent finit par subir l'aveugle domination; de concession en concession, se

laisse entraîner, et finalement présenter. Ce premier pas fait, sa liberté est perdue; pour lui va commencer l'ère des angoisses et des dangers.

Un moment, l'aveu pourrait mettre fin à tout; mais, cet aveu, faut-il le faire? En thèse générale, je n'hésite pas à répondre: non; c'est même le premier conseil que je donne préventivement à mes malades. « Ce n'est pas sans raison que la sagesse populaire imposa le nom de secrètes à certaines maladies; vous avez tout intérêt à céler un accident qui ne peut que vous nuire dans l'estime des incompetents, et vous desservira plus encore auprès des esprits renseignés. Si vous renoncez au bénéfice du mystère, et que vous preniez un confident, fût-ce dans votre famille, il faut compter avec les indiscretions qui feront votre malchance publique. C'est une chose terrible que d'affronter les alarmes démesurées d'une mère, incapable de voir juste en cette matière, et dont la tendresse effarée vous accablera de soins aussi inutiles que

compromettants. J'ai vu plus d'une fois la vie d'une famille suspendue par l'inquiétude à propos du plus bénin des écoulements : père, mère, sœurs s'entretenant ouvertement des fluctuations de la maladie, aux risées de la valetaille, pour la plus grande joie des concierges, et autres bonnes langues d'alentour. J'ai souvenir d'un cas dans lequel la publicité donnée à la chaudepisse d'un jeune millionnaire, avait atteint un tel degré que l'on vit accourir des empiriques, offrant de vendre à bon prix des baumes infailibles pour la guérison. Un garçon épicier livra ainsi pour un louis une petite boîte contenant quelques grammes de cubèbe éventé. Je plaignais sincèrement mon malade de s'être mis par une aveugle confiance dans une position aussi ridicule.

Toutefois, si celui-ci avait joué de malheur, d'autres n'ont qu'à se féliciter d'un sincère abandon auprès de parents supérieurement doués du côté du cœur et de l'intelligence, et je conviens volontiers que mon conseil fut

parfois avantageusement transgressé. Les pères, qui se souviennent de leur jeunesse, ne sont pas à redouter à l'égal des mères sans reproche, et j'ai pu apprécier la tendre et délicate sollicitude des vieux officiers pour les défaillances de cet ordre.

Il faut donc s'abstenir de poser des règles trop générales : tel devra se taire, tel autre aura raison de parler, cela dépend des personnes et des circonstances, et je ne connais pas d'occasion qui invite plus aux révélations de ce genre que la nécessité de se soustraire aux entraînements de la gent marieuse. « Docteur, me disait un de mes jeunes clients, je ne ferais jamais à ma mère l'aveu cynique de ma maladie, mais je bénirais la lettre anonyme qui la mettrait au courant de mon état, et j'ai été vingt fois tenté de la lui écrire. »

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Qu'il y ait des hommes assez basement immoraux pour affronter le mariage, ou assez

compromettants. J'ai vu plus d'une fois la vie d'une famille suspendue par l'inquiétude à propos du plus bénin des écoulements : père, mère, sœurs s'entretenant ouvertement des fluctuations de la maladie, aux risées de la valetaille, pour la plus grande joie des concierges, et autres bonnes langues d'alentour. J'ai souvenir d'un cas dans lequel la publicité donnée à la chaudepisse d'un jeune millionnaire, avait atteint un tel degré que l'on vit accourir des empiriques, offrant de vendre à bon prix des baumes infailibles pour la guérison. Un garçon épicier livra ainsi pour un louis une petite boîte contenant quelques grammes de cubèbe éventé. Je plaignais sincèrement mon malade de s'être mis par une aveugle confiance dans une position aussi ridicule.

Toutefois, si celui-ci avait joué de malheur, d'autres n'ont qu'à se féliciter d'un sincère abandon auprès de parents supérieurement doués du côté du cœur et de l'intelligence, et je conviens volontiers que mon conseil fut

parfois avantageusement transgressé. Les pères, qui se souviennent de leur jeunesse, ne sont pas à redouter à l'égal des mères sans reproche, et j'ai pu apprécier la tendre et délicate sollicitude des vieux officiers pour les défaillances de cet ordre.

Il faut donc s'abstenir de poser des règles trop générales : tel devra se taire, tel autre aura raison de parler, cela dépend des personnes et des circonstances, et je ne connais pas d'occasion qui invite plus aux révélations de ce genre que la nécessité de se soustraire aux entraînements de la gent marieuse. « Docteur, me disait un de mes jeunes clients, je ne ferais jamais à ma mère l'aveu cynique de ma maladie, mais je bénirais la lettre anonyme qui la mettrait au courant de mon état, et j'ai été vingt fois tenté de la lui écrire. »

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Qu'il y ait des hommes assez basement immoraux pour affronter le mariage, ou assez

lâches pour n'oser s'y soustraire, au cours d'une blennorragie qu'ils savent en pleine évolution, cela ne peut faire doute.

L'ordinaire, c'est qu'une chaudepisse survenue ou se réveille pendant les jours qui précèdent l'union projetée. Les adieux à la vie de garçon comportent généralement, outre les libations de rigueur, des expansions dangereuses propres à favoriser le péril blennorragique. A la veille de rompre avec les belles que la voix publique, souvent moins bien inspirée, appelle aussi des impures, on les recherche, on les visite, on les convie à de grisantes agapes, et trop souvent on s'endort dans leurs bras. Deux jours se passent, la solennité approche et le mal paraît. La sensation de la mouche qui se pose, est perçue dans les parages du méat, on veut douter, on s'acharne à douter, on attribue le malaise, soupçonné plutôt que ressenti, aux fatigues occasionnées par les courses, les démarches, les fêtes, les bals, les dîners, toutes ces vaines parades de l'orgueil, qui

font de ces jours ravis à l'amour un temps d'épreuves redoutable même aux plus intrépides. Mais enfin la vérité se fait jour, le canal est rempli de pus, et il va falloir marcher à l'autel, dans huit jours, dans une journée peut-être. C'est alors que le fiancé se précipite chez le spécialiste et lui demande de le guérir séance tenante. Tantôt il s'exprime d'un ton dégagé comme quelqu'un qui ne sait rien ou ne veut rien savoir de la gravité du mal, il feint de l'ignorer, tantôt il adjure sur le mode pathétique et affirme qu'il se suicidera si vous ne le débarrassez pas dans les délais qui lui restent. Dites-vous que le mariage est impossible, que vous ne pouvez promettre, même faire espérer, un résultat en si peu de temps, qu'il faut obtenir un sursis : « Ce que vous demandez là, docteur, il vaut mieux n'en pas parler ; nos familles sont prêtes, nos parents sont venus ; pour que la cérémonie n'eût pas lieu, il faudrait un malheur, un cataclysme, que je disparusse. »

Vous pouvez vous rassurer immédiatement,

votre client n'a pas la moindre intention de disparaître, et ne disparaîtra pas. Mais en même temps qu'il vient chercher le soulagement, il réclame de vous une complicité morale, il veut vous faire goûter ses raisons : il est maître de lui et peut assez compter sur la candeur de la jeune fille pour retarder les premiers baisers, les graduer même au gré de l'hygiène, il prétend que vous l'approuviez, que vous l'encourageiez même à éviter le cataclysme. Avouons d'ailleurs que les opinions courantes sur la chaudepisse, les convictions faites eu égard au peu d'importance d'une maladie réputée toute locale, et dont entre jeunes gens il est de bon goût de rire, plutôt que de s'alarmer, sont de nature à atténuer singulièrement l'insolence du propos.

Dans ce monde, où l'on va à la chaudepisse comme à un sport, où les vaniteux tirent gloriole du nombre de ses atteintes, où plus d'un se vante de les traiter par le mépris et de s'en bien trouver, à qui oserait-on reprocher de parler avec légèreté d'un tel mal,

quand nous, médecins, il n'y a pas vingt ans que nous avons fini par nous convaincre de sa gravité.

Les préjugés populaires sont plus qu'on ne croit le reflet de nos doctrines ; un jour viendra qu'ils traduiront notre moderne et véridique pessimisme. Mais en vérité nous n'avons pas le droit de nous indigner aujourd'hui quand on nous répond, comme il m'a été dit à moi-même : « Mon Dieu, docteur, j'ai eu dix fois la chaudepisse et je n'en suis pas mort : quand ma femme coulerait un peu, je ne mets pas cet inconvénient en parallèle avec le scandale d'une rupture au point où nous en sommes. — Monsieur, dis-je en pareil cas, mon avis est formel : il est de votre devoir de faire retarder la cérémonie dont vous me parlez, il y va de votre santé et de la santé de votre future femme. » Sur ce point, j'entre dans tous les détails qui peuvent frapper l'esprit et bien faire comprendre ce qu'est cette maladie que tout le monde passe plus ou moins pour avoir eue et que si peu

connaissent bien ; je montre surtout l'attentat contre la santé d'une jeune femme exposée à devenir pour des années une infirme, à mener une vie de chaise longue, à n'avoir pas d'enfant, à mourir peut-être de quelque complication profonde impossible à prévenir. Ce sont tout autant de révélations pour la plupart de ceux que je tiens sur la sellette, et, par là, je prétends aussi bien éclairer les naïfs que confondre les aigrefins qui affectent de ne rien savoir, leur enlever à tous l'excuse d'une ignorance simulée ou réelle.

Mais ce devoir accompli, nous pouvons nous y attendre, cauteleux ou cynique, c'est un *non possumus* qu'en règle générale on oppose à notre conseil d'ajournement. Après cet échec péremptoire, notre rôle pourrait sembler terminé, et je sais plus d'un médecin qui se refuse à continuer l'entretien pour éviter même une apparence de complicité dans la mauvaise action qui va s'accomplir.

J'ai pour mon compte une plus haute idée de la générosité de notre intervention, et la

hauteur des responsabilités ne m'effraye pas trop, pourvu que les situations réciproques soient parfaitement définies. Il me semble que les devoirs grandissent avec les dangers qui menacent une innocente, et, sauf certains cas de machiavélisme révoltant et par trop évident, je ne pense pas qu'il soit licite de récuser la fonction protectrice dont nous sommes investis par le coupable lui-même.

Oui, après un refus catégorique, sciemment prononcé, et toutes réserves faites et bien formulées de notre part, nettement et sans équivoque, une tâche encore nous incombe : parer au mal inévitable dans la mesure du possible, ce qui veut dire : 1° traiter et guérir, tarir au plus vite la source du mal transmissible ; 2° garantir la victime désignée et prévenir la contagion en obtenant que celui qui vient nous consulter s'abstienne de tout contact dangereux avant complète guérison. ®

1° Faire disparaître un écoulement dans les conditions normales, quand le repos est possible, l'hygiène des organes génitaux prati-

cable et bien observée, n'est jamais chose commode, mais à la veille d'un mariage, cela devient presque irréalisable. Il faut essayer cependant.

Si le mal est à son début, c'est le cas ou jamais de tenter l'abortion. Je dis tenter, car c'est une entreprise hasardée que de juguler une blennorrhagie naissante; les méthodes ne manquent pas, mais le succès est toujours incertain.

L'injection de nitrate d'argent à la dose de 1 pour 20, jouit à cet égard d'une réputation ancienne et méritée, et j'ai eu souvent à m'en louer précisément en semblable circonstance. J'ai vu également de beaux résultats entre les mains de Diday, qui avait en cette méthode une confiance absolue; sa supériorité sur toutes les autres, c'est de faire place nette en trois ou quatre jours, deux, trois injections au plus suffisant pour que la question soit jugée. En cas d'échec, la maladie n'est pas aggravée, et l'on reste libre d'employer les thérapeutiques habituelles. Quels que

soient les progrès modernes, le nitrate d'argent, je le répète, n'a pas été détrôné; mais on se souviendra de n'y recourir qu'au début, à l'heure du suintement opalin, strictement localisé à la fosse naviculaire, si l'on veut éviter les inflammations suraiguës qui pourraient succéder à l'inopportune introduction du caustique.

Une fois le mal affirmé, les grands lavages avec les solutions de permanganate de potasse ou de sublimé sont surtout recommandables, et constituent la thérapeutique de choix. En instituant dès le début, suivant le conseil de Janet, des lavages intra-vésicaux, de façon à balayer complètement les voies d'excrétion, on réalise les plus grandes chances d'enrayer l'inflammation spécifique et d'empêcher qu'elle ne se propage. Les solutions à employer varieront, pour le permanganate de potasse, de 0 gr. 20 à 0 gr. 50 par litre, exceptionnellement de 0 gr. 50 à 1 et même 2 grammes en suivant une lente gradation; et pour le sublimé, de 0 gr. 05 à 0 gr. 20 au maximum. On

devra n'user que de liquides chauds, environ à la température du corps. La guérison est assez souvent obtenue en douze ou quinze jours, mais il s'en faut que ce soit une règle absolue, et que de fois n'ai-je pas vu l'inflammation suivre son cours, en dépit des irrigations les plus scrupuleusement instituées et multipliées, et malgré l'adjonction des breuvages délayants, des antiseptiques internes, et même des balsamiques !

D'autres moyens ont été préconisés, et réussirent parfois, quoique présentant moins de garantie que les précédents : je veux parler des injections astringentes prises coup sur coup, et surtout des balsamiques à haute dose. Pour *couper* un écoulement, à quelque période que ce soit, la potion de Chopart a fait ses preuves depuis plus d'un siècle, et l'on peut dire que la formule de cette méchante mixture a valu à ce chirurgien plus de popularité et de renom que ses plus belles opérations ; employée seule ou combinée avec les remèdes locaux, soit en nature, soit

en capsules, je n'hésite pas à la recommander. Mais sans recourir à ce remède, parfois mal toléré, le médecin doit savoir à l'occasion élever, suivant l'urgence des cas, les doses de cubèbe, de copahu ou de santal, en ayant égard toutefois aux congestions rénales qui pourraient s'ensuivre, et que décèlent à coup sûr les « maux de reins », et la présence d'une albuminurie passagère.

2° Pour réaliser la seconde des conditions, prévenir la propagation de la maladie, nous ferons tout d'abord remarquer au futur que la préservation de l'organisme qu'il s'expose à souiller est aussi commandée par son propre intérêt à lui, impudent partenaire ; et cette considération ne sera pas faite pour le moins émuvoir, les plus brûlantes ardeurs étant pour l'ordinaire tempérées par la perspective d'une orchite ou d'une urétrite phlegmoneuse. Nous lui montrerons d'autre part l'importance de la blennorragie chez les femmes, sa fréquente incurabilité, la stérilité probable, les complications souvent mortelles, le veuvage

possible, et le veuvage sans enfants, n'omettons pas cet argument de valable prise sur les coureurs de fortune. Enseignons ensuite que, auprès d'une vierge ignorante, il n'est pas de subterfuge dont ne puisse se prévaloir l'éducateur lui-même bien conseillé. Il est, ou peu s'en faut, maître de la situation, à lui de n'en point mésuser, de retarder jusqu'à la période de sécurité, des approches que généralement on redoute autant, sinon plus, qu'on ne les désire. Si la jeune fille est inquiète de l'inconnu, aucune occasion n'est meilleure pour en retarder la révélation; et si de premières tentatives l'ont effrayée ou endolorie, ce ne sera pas seulement faire preuve de délicatesse, mais de prudence intéressée, que d'en différer le renouvellement. Une certaine froideur, fruit naturel de la bonne éducation chez la femme, vient en aide au coupable. « Docteur, me disait un d'eux après deux mois d'une réserve prudente, j'ai pu m'assurer en simulant de passionnés embrassements que ma femme y avait peu de goût, et je n'ai point

tenté pour le moment de l'amener à d'autres sentiments. » Une telle conduite est à la portée de tous, et je la donnerai volontiers comme exemple. Pas n'est besoin d'être homme d'esprit pour se faire tenir compte d'une abstention, qu'on a tout intérêt à observer.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Un homme marié qui se voit atteint d'une chaudepisse aiguë, peut n'accuser que lui de son état, ou bien il peut être victime, de sa femme ou d'une maîtresse; et les circonstances dans lesquelles il devient malade sont assez diverses pour qu'il soit utile de les résumer ici; car la situation change beaucoup suivant que l'on a devant soi un époux fidèle, ou coureur, un récidiviste ou un conserit de la blennorrhagie.

Il est entendu que je laisse de côté tous les cas de contagion accidentelle; on sait en effet combien la *blennorrhagia insontium* est exceptionnelle chez les adultes, en dehors

possible, et le veuvage sans enfants, n'omettons pas cet argument de valable prise sur les coureurs de fortune. Enseignons ensuite que, auprès d'une vierge ignorante, il n'est pas de subterfuge dont ne puisse se prévaloir l'éducateur lui-même bien conseillé. Il est, ou peu s'en faut, maître de la situation, à lui de n'en point mésuser, de retarder jusqu'à la période de sécurité, des approches que généralement on redoute autant, sinon plus, qu'on ne les désire. Si la jeune fille est inquiète de l'inconnu, aucune occasion n'est meilleure pour en retarder la révélation; et si de premières tentatives l'ont effrayée ou endolorie, ce ne sera pas seulement faire preuve de délicatesse, mais de prudence intéressée, que d'en différer le renouvellement. Une certaine froideur, fruit naturel de la bonne éducation chez la femme, vient en aide au coupable. « Docteur, me disait un d'eux après deux mois d'une réserve prudente, j'ai pu m'assurer en simulant de passionnés embrassements que ma femme y avait peu de goût, et je n'ai point

tenté pour le moment de l'amener à d'autres sentiments. » Une telle conduite est à la portée de tous, et je la donnerai volontiers comme exemple. Pas n'est besoin d'être homme d'esprit pour se faire tenir compte d'une abstention, qu'on a tout intérêt à observer.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Un homme marié qui se voit atteint d'une chaudepisse aiguë, peut n'accuser que lui de son état, ou bien il peut être victime, de sa femme ou d'une maîtresse; et les circonstances dans lesquelles il devient malade sont assez diverses pour qu'il soit utile de les résumer ici; car la situation change beaucoup suivant que l'on a devant soi un époux fidèle, ou coureur, un récidiviste ou un conserit de la blennorrhagie.

Il est entendu que je laisse de côté tous les cas de contagion accidentelle; on sait en effet combien la *blennorrhagia insontium* est exceptionnelle chez les adultes, en dehors

des hôpitaux, des casernes, des agglomérations mal surveillées et surtout des milieux de misère et de malpropreté.

Mari fidèle.

NÉO-BLENNORRAGIEN ... Contagion par l'épouse coupable.
 Contagion par }
 l'épouse... } coupable.
 Ex-BLENNORRAGIEN ... } maritalement in-
 } fectée.
 Exacerbation par gonococcisme
 latent.

Mari coureur.

NÉO-BLENNORRAGIEN ... Contagion. } par la maîtresse.
 } par l'épouse coupable.
 } par la maîtresse.
 Contagion. } par l'épouse coupable.
 } par l'épouse maritale-
 } ment infectée.
 Ex-BLENNORRAGIEN ... }
 } Exacerbation par gonococcisme
 latent.

Avant tout faisons une remarque générale. Quand un homme se présente à nous, fier d'une conduite qu'il donne comme irréprochable dans le passé et à l'heure présente, il est essentiel que nous sachions exactement à quoi nous en tenir. Il va exiger des éclair-

cissements, il est de bonne politique de lui en demander nous le premier, et de procéder sans curiosité, mais avec pénétration, à une enquête préliminaire.

Cette bonne santé de jadis est-elle réelle ? La conversation nous révélera bien souvent un échauffement, vite oublié parce qu'il dura peu et s'accompagna de minces douleurs, renseignement bon à retenir parce qu'il peut tout éclairer, en nous révélant la véritable étiologie, ou nous fournir les moyens d'atténuer la gravité d'une situation compromise.

Et de même, pour la santé morale, sachons ce qu'elle vaut. Interrogeons notre homme de façon précise et gagnons sa confiance. Tâchons de le bien diriger sur ce que nous avons intérêt à connaître, ou mieux ce qu'il est de son intérêt que nous connaissions bien.

Et d'abord rappelons-nous que les plus astucieux ne nous tromperont jamais que dans la mesure de notre crédulité, je veux dire de notre inattention ou de notre igno-

rance. Tels qui nous abordaient le mensonge aux lèvres, changent vite de tactique, quand, après un examen complet, microscope aidant, ils reçoivent de nous un avis précis nettement formulé. La mémoire leur revient tout d'un coup : ils avaient oublié une rencontre, mais si passagère ! Ils avaient eu des rapports de hasard, mais avec une personne si sûre !

A côté de ces francs coureurs, gente incorrigible, et menteuse par nature non moins que par nécessité, se placent les prudents qui, redoutant le danger, ne se permettent que le flirt, et se proclament très corrects. A nous de savoir si la vertu dont ils se parent est de pur métal ou ne comporte pas quelque alliage. D'autres, des timorés, se font de la foi conjugale une idée très large, et pensent ne pas la transgresser au prix d'un amusement resté sans conclusion. Il nous appartient d'apprécier les conséquences de cette demi-fidélité, ou mieux de ces demi-infidélités. A nous de discerner, et de dire surtout, si les familiarités dont on nous fait l'aveu peu-

vent comporter les suites dont nous sommes témoin. Le public est persuadé que le coût complet est la condition indispensable de toute contagion. Détrompons-le, apprenons lui que le simple attouchement, le frôlement d'une muqueuse malade peut suffire à la transmission d'un principe morbide, et n'oublions pas que la blennorrhagie, dans plus d'un fait bien certifié, a pu succéder à des rapports *ab ore*.

Autre point très important : demanderons-nous à examiner l'auteur de la contagion ? Certainement il vaudrait mieux que ce supplément d'enquête nous fût accordé, et nous devons en exprimer le désir, mais avec discrétion. Car d'une part l'homme refusera le plus souvent d'y accéder, obéissant à un vieux reste de chevalerie, au secret dessein de conserver quelque doute, ou tout simplement à la jalousie. Il va sans dire que celui qui a menti a trop de raisons pour ne pas se prêter à une confrontation qui le démasquerait.

Un praticien exercé n'a pas de peine à reconnaître le véritable motif du refus, même lorsqu'on le dissimule sous une trop facile et naïve acceptation, et ne s'étonnera pas trop si plus tard il apprend qu'un de ses confrères a été appelé à trancher le litige.

D'autre part, notre client peut consentir sans être en mesure de nous donner satisfaction. C'est un procès, a dit Diday, où l'on voit toujours le plaignant et jamais la prévenue. La femme a l'art de résister, et soit par vice, soit par vertu, en y employant les mêmes façons. Coupable, elle se révolte avec de grands éclats, et bien peu savent être innocentes avec mesure. Rarement une femme est à la fois assez intelligente et assez sûre d'elle-même pour se soumettre simplement à notre examen. Ce sacrifice de pudeur et d'amour-propre, une femme mariée le fait volontiers à son amant, par attachement véritable, par orgueil, ou par vengeance, mais très difficilement au mari qui ne fit qu'exercer ses droits. Et puis celle qui se sait malade n'attend pas de

nous être amenée. Dès les premiers indices du mal elle a su se placer sous la tutelle d'un médecin qui la styla et lui apprit à dépister nos investigations. Si elle se rend à notre invite, ce ne sera donc pas sans préparation.

Injectée, lavée et séchée elle s'affirmera sans reproches, sans que bien souvent nous puissions ni nous éclairer ni la convaincre.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que théoriquement une femme peut recevoir un germe, le transmettre et s'en débarrasser ensuite sans en avoir souffert. La résistance du vagin est telle que la réalité de la vaginite blennorragique a été sérieusement contestée, à tort selon nous, mais non sans quelques arguments de valeur. Le plus significatif est le fait que du pus à gonocoques peut séjourner impunément pendant plusieurs heures dans ce canal, l'expérience en a été faite maintes fois. Eh bien! qu'un rapport ait lieu pendant ce temps-là, l'homme ne saurait se retirer indemne, et l'urètre, dont la muqueuse est très sensible, subira l'infection, tandis que la

femme se purifiera définitivement par une ablution ; toute trace de souillure aura dès lors complètement et pour toujours disparu. En de telles conditions quel praticien, quel savant pourrait percer le mystère d'une contagion ?

Abordons maintenant l'étude de chaque cas en particulier.

MARI FIDÈLE.

a. *Néo-blennorragien.*

Le cas le plus clair, mais non le moins embarrassant est assurément celui d'un homme réellement fidèle à sa femme et qui est atteint pour la première fois de blennorragie aiguë.

La goutte est recueillie, l'objectif y décele le gonocoque. Jadis on aurait pu hésiter, mais aujourd'hui le microscope ne laisse subsister aucune ambiguïté, et nous avons, autant qu'on peut l'avoir en sciences naturelles, la certitude que cet homme a reçu

l'infection dans le lit conjugal. Que devons-nous faire, que devons-nous dire ?

Bien souvent nous n'aurons qu'à donner une ordonnance, aucune interrogation ne nous étant posée. Que notre client soit un de ces doux résignés qui savent parfaitement à quoi s'en tenir et n'en demandent pas davantage, ou bien un de ceux qui ont peur de savoir, peut-être un ignorant, qui ne soupçonne pas l'énigme dont nous possédons la clef, gardons-nous de provoquer ses questions : il est venu nous demander un traitement, nous le lui donnons, et il s'en va ; félicitons-nous de son peu de curiosité.

Mais les choses ne se passent pas toujours aussi simplement.

Un homme, qui se sait et que nous avons des raisons de croire irréprochable, veut des éclaircissements, catégoriques, et sur l'heure.

Allons-nous lui donner satisfaction ? Non, pas toujours ! Il suffit de réfléchir à tout le mal que peut faire une parole imprudente pour se garder d'un verdict absolu. Pouvons-nous

savoir quel usage en sera fait, à quelles extrémités, tragiques ou ridicules, on se portera peut-être. C'est une grande sottise de prononcer le mot de gonocoque à la légère, c'est couper le pont derrière soi et rendre impossible toute retraite. En face d'un initié, mieux vaudrait, s'il était nécessaire, se priver de l'examen microscopique, pour conserver le droit à l'équivoque.

Je rejette une arme de précision quand elle peut blesser qui elle devrait protéger. Fléchisse le principe plutôt que de nuire.

Or, il est des cas où nos réticences, voire nos mensonges, répondent à un intérêt social, et deviennent un devoir. « Voilà un fait probant, docteur, me disait un de ces néo-blennorragiens, j'ai un écoulement pour m'être échauffé avec ma femme, et je suis sûr qu'elle n'a rien. » Pourquoi l'aurais-je détrompé puisque son intérêt est de le croire, et qu'au besoin même je me fusse efforcé de l'en persuader. Avec la vieille recette de Ricord (qui heureusement pour sa gloire en a laissé

d'autres), on y arrive toujours, et j'ajouterai, en toute modestie, que dans mon ancien bagage de phlogogéniste, je trouverai aussi, hélas! de quoi convaincre les plus récalcitrants. Un peu de diplomatie fait le reste; au besoin, je demanderais à voir Madame avant de me prononcer.

Mais il peut se présenter telles circonstances où toute cautèle soit déjouée. Un inconnu entre dans notre cabinet, nous prie de l'examiner sans omettre la recherche microscopique, et nous demande un certificat de son état. Évidemment nous nous trouvons en face d'un homme très renseigné, et qui a ses projets. Un médecin peut toujours refuser de donner un certificat, et je sais que tel est le précepte, ou tout au moins la pratique de quelques-uns, parmi les plus autorisés. Le procédé est facile et commode, il faut s'y conformer dans bien des occurrences, mais on ne saurait, à mon avis, en faire une règle générale. Annoncer à quelqu'un qu'il a une maladie évidente et se refuser à l'attester,

c'est, me semble-t-il, commettre un déni de justice, et j'ai pu constater au moins une fois les effets de cette rigueur. Une action intentée échoua faute de la preuve refusée, et l'infidèle triompha dans les conditions les plus révoltantes. En usant de notre droit, prenons garde de nous laisser guider par des considérations d'intérêt ou de convenance personnelles, telles que la crainte du dérangement, de l'appel en justice, des responsabilités. Notre rôle est de charité et non d'égoïsme, et la seule préoccupation recevable de notre part est celle de ne point accabler une malheureuse, ou tout au moins de ne pas la compromettre. Encore faut-il que cette femme soit digne de notre pitié, car, après tout, nous ne pouvons entreprendre de sauver que celles qui peuvent l'être. Tout cela, il faut le deviner pour y régler notre conduite, et, je le répète, c'est un des points les plus délicats de la pratique pour qui veut faire son devoir, rien que son devoir, et tout son devoir. Le deviner, dira-t-on, et comment? En faisant

sortir, s'il se peut, le visiteur, d'un mutisme qui ne peut qu'embarrasser, en demandant des explications qui l'amènent à faire des confidences, à se dégonfler, comme on dit si justement. J'interroge avec intérêt : « Est-ce que Madame est souffrante? » Et cette question d'apparence anodine va suffire à provoquer, ne fût-ce que par un soupir, la manifestation de la colère, de la tendresse, du dépit, de l'indignation. Il y a même des manières de ne pas répondre qui sont tout à fait révélatrices.

En définitive nous parlerons peu, et nous écrirons moins encore. Nous nous contenterons de traiter le mal présent et d'en prévenir les récidives en soignant aussi, s'il se peut, la malade, laquelle du reste est parfois une très honnête femme, car si blennorragie veut dire contagion, cela ne veut pas toujours dire adultère; il suffit de supposer le cas d'une veuve ou d'une divorcée infectée dans une première union, et restée depuis à l'état de gonococcisme latent.

Sur la visite de la dame il y aurait beaucoup à dire. Faut-il souhaiter qu'elle vienne seule ou accompagnée de son mari? Celui-ci doit-il assister à notre examen ou être relégué dans un salon? Faut-il accepter les confidences de la coupable, écouter sa confession, ou se borner au constat que nous avons accepté de faire? Autant de problèmes dont la solution est relativement simple. Sur les deux premiers nous n'avons pas à nous prononcer : que les intéressés s'arrangent à leur guise; si parfois ils nous demandaient notre avis ce serait pour ne pas le suivre, n'indiquons aucune préférence.

Quant aux confidences, destinées le plus souvent à nous donner le change, elles ne pourraient, à les supposer sincères, nous servir en rien. « Madame, devons-nous dire, vous venez librement vous soumettre à mon observation; mon devoir est de vous prévenir que je ferai connaître le résultat intégral de l'examen auquel vous allez vous prêter de plein consentement. » Ce froid langage a le

don de remettre les choses au point, et d'établir la vérité de la situation, mais sans opposer toujours une digue suffisante au flot des larmes et des récriminations... Courtois accueil, patiente attention, bienveillance, mais surtout pas d'attendrissement!

b. *Ex-blennorragien.*

Un mari fidèle, qui a souffert antérieurement de blennorragie, et qui est repris d'un écoulement aigu, n'a pu le contracter qu'après de sa femme. Mais celle-ci peut être : ou parfaitement saine, et il s'agit d'une simple récurrence chez un homme incomplètement guéri — ou bien malade par la faute de son mari, victime à son tour, d'un virus revivifié en terrain vierge — ou bien contagionnée par un amant.

Contagion par l'épouse infectée en dehors du lit conjugal. — Ce dernier cas donne lieu aux mêmes considérations que dans le paragraphe précédent, avec cette différence qu'il

est le plus souvent permis de douter s'il s'agit d'une recrudescence ou d'une infection nouvelle. De cette incertitude doit bénéficier l'épouse, contre laquelle les arguments perdent beaucoup de leur valeur. Il va sans dire cependant que si l'affection première date de plusieurs années, s'il est à peu près prouvé que la guérison était complète, il y a grande présomption pour que le mal soit d'origine récente. Mais de tous les signes qui autorisent un jugement à cet égard, il n'en est pas de meilleur que l'incubation, ou, pour mieux dire, celui-là seul est parfaitement significatif. Une exacerbation se produit en quelques heures, au lendemain du coït, tandis que les effets d'une contagion nouvelle ne se manifestent qu'au bout de deux ou trois jours après l'incubation. Les malades sont souvent incapables de nous donner ce renseignement, soit qu'ils n'y aient pas pris garde, soit à cause de la fréquence des rapports; cela est regrettable, car cette notion est assez précise pour nous conduire sûre-

ment au vrai, tellement précise, qu'il est presque toujours dangereux d'en instruire l'homme irrité qui nous interroge. Servons-nous-en pour le guérir, et laissons-lui, s'il se peut, la joie de se croire seul coupable.

Contagion par l'épouse maritalement infectée. — Cette réserve nous est d'autant plus commandée que, par une sorte de choc en retour, le mal transmis chronique par le mari, se revivifie au contact des tissus jeunes, et peut lui revenir avec l'intensité des premiers jours. Chose curieuse que cette contagion nouvelle témoignant en faveur de la femme, puisqu'elle suppose de sa part des tissus vierges, ou tout au moins novices en matière de gonocoques. Mais, il faut bien l'avouer, en cette espèce tout est obscurité, et nous n'avons aucun moyen de faire scientifiquement une distinction lumineuse.

Les deux conjoints sont en proie à une blennorragie aiguë, et il est constant que celle de la femme est la première en date, que celle du mari a bien débuté non comme une exacer-

bation, mais comme une infection nouvelle subissant les délais de l'incubation classique. Le raisonnement conduit à penser qu'un tel fait est surtout admissible dans les premiers temps du mariage et porterait à le récuser comme improbable après le sixième mois, ce qui restreint singulièrement sa portée, puisque les graves manquements féminins ne sont guère à redouter à cette époque, et que par conséquent, au moment où nous le constatons, la femme n'est pas en butte au soupçon. Plus tard, étant toujours donné que le mari reste fidèle, l'apparition des phénomènes aigus donnerait davantage à réfléchir, à moins qu'ils n'aient été provoqués accidentellement par la gestation et l'accouchement, causes certaines de répullulation microbienne. Encore pourrait-on, à défaut de cette circonstance, invoquer une contamination vaginale à la faveur d'un tardif réveil des gonocoques urétraux. Quoiqu'il en soit, notre rôle est tout tracé. Il faut d'abord établir nettement, soit par notre souvenir, soit par son

propre témoignage l'existence chez le mari d'accidents antérieurs au mariage : c'est là le pivot de toute interprétation. Nous aurons ensuite à faire connaître à qui de droit le mécanisme trop ignoré des successions morbides qui peuvent en dériver, et à mettre en relief, dans la mesure de la vérité, la responsabilité probable ou certaine de celui qui se croit victime.

Exacerbation par gonococcisme latent. —

Les exacerbations spontanées ou plutôt les réveils d'un catarrhe urétral plus ou moins longtemps assoupi, ne sont pas faits pour surprendre un clinicien; ce sont les incessantes récurrences contre lesquelles nous avons tant à lutter pendant le traitement de la maladie, et que les profanes considèrent habituellement comme autant de blennorragies nouvelles.

L'accident peut se produire : 1° sans cause apparente, consécutivement à des migrations et à des générations microbiennes au sein de la muqueuse; 2° sous l'influence d'ingestions excitantes, particulièrement de

libations exagérées, vin vieux, vin de Champagne, alcool et surtout bière; 3^o à la suite de pratiques érotiques, érections fatigantes, excès, ou tout simplement usage du coït. Dans tous ces cas la femme peut être restée parfaitement indemne.

Des anamnétiques certains, surtout en ce qui touche l'incubation, suffisent pour fixer notre appréciation, mais, s'ils manquent, l'examen de Madame est absolument nécessaire, je ne dis pas au traitement, mais au diagnostic étiologique demandé. Nous devons insister sur l'urgence de cette expertise parce que l'honneur d'une femme est en jeu. Que les débauchés se figurent à la moindre accalmie tenir la guérison, et attribuent chaque exacerbation à un contact impur, cela n'a guère d'importance et ne saurait porter grand tort au monde qu'ils fréquentent. Mais après le mariage il n'en va pas de même, et l'on ne méconnaît sa propre fragilité que pour charger une innocente des plus injustes soupçons. Notre rôle est de les dissiper par tous les

moyens en notre pouvoir, et de désigner péremptoirement le seul responsable.

MARI COUREUR.

De l'instantanée à l'invétérée, de la « passe » fortuite au « collage », quels genres divers de trahison, dont il nous faut connaître! Et de la « raccrocheuse » à la femme de l'ami quelle variété de complices pour l'infidèle! Négligeant ici des divisions et subdivisions qui nous entraîneraient beaucoup trop loin sans grande utilité, nous nous servirons des mots banals de maîtresse, ou d'amie suivant le vocable bienséant le plus usité aujourd'hui, pour désigner uniformément la provocatrice de l'adultère masculin.

Il est vraiment difficile d'imaginer le degré d'aberration auquel peut atteindre un homme intelligent pris entre une femme vertueuse et une gredine. En règle générale, quand un époux vient nous supplier de le mettre en état à jour fixe, affirmant qu'il y va de son honneur et de son bonheur, on peut être certain que

c'est pour satisfaire une maîtresse, et généralement celle qui l'a rendu malade, alors même qu'aucune circonstance ne plaide en sa faveur. Les femmes mariées ne passent pas pour inspirer de ces ardeurs, si ce n'est de la part de leurs amants, lorsqu'à leur tour elles jouent le rôle de maîtresses. J'ai vu de ces affolés, plus soucieux de payer à échéance que de se guérir, affronter les dangers prédits du coït en pleine suppuration, dès que je certifiais l'éclipse des gonocoques, car pour rien au monde ils n'eussent voulu s'exposer à contaminer la source où ils les avaient très abondamment puisés. Il en est ainsi qui se réinfectent incessamment et rapportent la souillure au lit conjugal. Le motif qu'ils allèguent pour innocenter la femme cause de leurs maux, c'est qu'elle-même et tel de ses amants, voire son mari, jouissent ou semblent jouir d'une parfaite santé. Il serait plus juste de dire que l'assuétude a émoussé les réactions de leurs tissus, et que, sur ce terrain épuisé, le gonocoque a perdu son caractère

virulent, sauf à le retrouver sur une muqueuse saine qui le réveille et l'exalte, au point d'en faire une menace, même pour celle qui l'a transmis. L'homme infecte qui l'a infecté, de même que nous avons vu la femme recevoir le microbe inoffensif, l'élaborer et le rendre à l'homme avec tous ses dangers. C'est toujours le choc en retour par un mécanisme inverse de celui que nous avons étudié plus haut. Il était réservé à la bactériologie de jeter son éclatante lumière sur ces cas complexes qui faisaient hésiter la clinique, et de concilier ces apparentes contradictions. Le médecin doit en être bien pénétré et s'appliquer à discerner ces ambiguïtés avec d'autant plus de patience et de dévouement que, sans la connaître, il a presque toujours à sauvegarder le renom et la santé d'une épouse digne de tous respects.

a. *Néo-blennorragien.* ®

Contagion par la maîtresse. — C'est le plus souvent un homme de passions peu exigeantes,

qui, pendant une absence de sa femme ou vers la fin d'une grossesse, poussé par l'habitude, aiguillonné par le besoin, tenté par l'occasion, s'est laissé entraîner et a contracté sa première gonorrhée. Le coureur, au contraire, est une sorte de professionnel, qui n'a pas attendu le mariage pour faire connaissance avec le gonocoque et n'en est plus pour l'ordinaire à compter ses chaudepisses; nous le retrouverons dans un des paragraphes suivants.

Occupons-nous seulement de l'infidèle qui vient confesser sa faute, honteux et repentant.

Madame est absente ou malade. Le cas est simple, l'étiologie on ne peut plus banale et ne comporte aucun problème. Le traitement n'offre des difficultés qu'en raison de la hâte qu'on nous demande, car l'armistice conjugal n'a qu'un temps limité, au bout duquel notre homme doit être rétabli. A vrai dire, avec un peu de supercherie, fruit de notre expérience, et nos bons conseils, il est presque toujours à même de gagner les délais

nécessaires au contrôle d'une bonne guérison. Le mal passe, l'harmonie n'a pas été troublée dans le ménage : tel est le cas le plus heureux. Mais combien rare ! La situation est autrement difficile quand la vie commune n'a pas été interrompue. Le traitement est alors fort épineux, étant donnée la situation du malade, et bien souvent rendu impossible par l'obligation où il se trouve de faire bonne contenance à contre-cœur. On comprend qu'il ne puisse être question de tracer ici une règle de conduite générale, pas plus que le médecin ne doit s'aviser d'imposer une direction à cet égard. Il faut connaître à fond les ressources intellectuelles et morales d'un couple pour savoir quelle habileté l'un peut mettre à cacher et l'autre à deviner un secret de ce genre.

Ne rien avouer, ne rien laisser voir, et se bien guérir, tel est l'idéal, le meilleur parti à prendre pour qui le peut; c'est mettre à couvert la délicatesse de l'homme et ménager les justes susceptibilités de la femme. Mais

que de diplomatie pour dépister les ruses ou simplement l'observation intéressée de cet argus ! Tout est matière à dissimulation, et le linge sali, et le régime amendé, le teint maladif et jusqu'aux odeurs que le blennorragien traîne avec lui, âcreté des ferments et relents balsamiques. Indiquons cependant les moyens de se garder. Montrons comment une lame de ouate, appliquée sur le méat peut être retenue et fixée par le prépuce et garantir la chemise, dont un mouchoir de poche complète au besoin la préservation. Tranchons le moins possible dans le régime ordinaire, et donnons les remèdes les moins accusateurs. Sous ce rapport il faut avouer que les grands lavages au permanganate de potasse faits à la demeure même du médecin réalisent au maximum cette indication. Et cela d'autant plus que cette méthode, rejetant l'emploi du copahu et de ses congénères, exempte les urines de tout contenu révélateur. Pour ce qui est des rapprochements, la disparition rapide des gonocoques donne assez tôt un

gage de sécurité qui n'est point à négliger à l'heure où les raisons dilatoires ordinaires (malaise passager, travail démesuré, palpitations) commencent à perdre de leur valeur.

Toutes les autres solutions supposent le mal avoué et diffèrent seulement par la signification qu'on lui attribue.

La pire de toutes est de confesser à la fois le mal et la faute. Quelle folie ! De tous les mauvais cas il n'en est pas de plus niabile que celui-là, et de mieux fait pour justifier la fameuse maxime : « N'avouez jamais ! » Infliger à une femme le plus cruel, le moins pardonnable des outrages, et se rendre à merci, réclamer même son concours pour se rétablir plus commodément, affronter l'alternative d'une grâce indifféremment accordée ou trop chèrement vendue ! Quel rôle périlleux et dégradant ! Je reconnais cependant qu'il est sincère, et suppose une certaine honnêteté, ou un profond cynisme, un amour véritable ou le plus absolu mépris, voire le plus féroce égoïsme. Beaucoup se sentent poussés

à cette défaillance quand vient l'heure décourageante qui dispose les plus endurcis à l'abandon et aux effusions du cœur. Ils ne comprennent pas, qu'en s'aliénant l'estime ils vont s'avilir, tuer l'amour, et en tous cas donner contre eux-mêmes des armes terribles pour le présent et, qui sait, pour l'avenir; si grande que soient la douleur physique et l'amertume morale, à quelque degré qu'en soit venu le découragement, ce n'est point là un parti qu'on prend mais qu'on subit quand il n'existe aucun moyen d'y échapper. Qu'ils aient été surpris à l'improviste en flagrant délit de soins intimes, que des ordonnances significatives, des instruments, des remèdes aient été capturés et leur présence dûment interprétée grâce à des conseils d'amie, de mère, de médecin, ou tout simplement grâce à la lecture d'une de ces innombrables et fatales encyclopédies, qu'en un mot toute dénégation fût devenue dérisoire, et seulement alors je comprendrais l'aveu.

Faire connaître ce mal, mais en céler la

cause et la nature, voilà, certes, une conduite moins franche mais plus sensée. Alléguer quelque malaise de bon renom est jeu facile grâce à la naïveté de bien des femmes. On n'a qu'à choisir entre les indispositions mystérieuses de la région : gravelle, hémorroïdes, herpès, échauffement, catarre, inflammation. C'est étonnant comme une étiquette honorable aplanit vite toute difficulté. Plus d'exigences, plus d'obstacles, plus de dérangements taquins ! L'épouse doublement trompée s'empressera de multiplier ses soins, et prodiguera son très utile concours. Les plus folles n'ont-elles pas en réserve des trésors de dévouement. Qui sait même si quelques-unes, qui ne sont pas dupes, ne se prêtent pas à ce manège avec une intelligente et généreuse abnégation, heureuses de pardonner la faute en feignant de l'ignorer, et de pouvoir sans faiblesse fermer les yeux sur l'offense restée secrète.

Indiquons maintenant un stratagème auquel s'arrêtent sans embarras les habiles que les

scrupules n'encombrent pas : dévoiler la maladie et accuser l'épouse innocente d'en être cause, incriminer des pertes blanches, une passagère négligence de toilette, un excès auquel on s'est laissé entraîner, un petit écart de régime, bref sauver la situation en prenant l'offensive ; au besoin ils en appellent à l'opinion d'un médecin qui veut bien être leur complice, examiner Madame et donner un simulacre de médication. Cette attitude manque assurément de noblesse, mais ne peut être déconseillée pour peu que Madame encoure réellement quelques reproches au point de vue de son hygiène intime, ou de la pureté de ses muqueuses ; elles s'imposent presque en cas de mal communiqué par le mari, puisqu'elle assure le rétablissement des deux conjoints dans les conditions les plus favorables. Il est vrai qu'une femme intelligente sait parer ce genre d'attaque, qui, pour réussir, suppose une réceptivité morale particulière telle qu'on l'a rencontrée chez ces créatures passives, qui, suivant le dire de Montesquieu,

« ont un esprit qui n'ose penser, un cœur qui n'ose sentir, des yeux qui n'osent voir, des oreilles qui n'osent entendre ».

Ces différents plans de campagne, tous plus ou moins critiquables par un ou plusieurs côtés, le médecin doit les connaître pour les suggérer à l'occasion ; au malade d'adopter, après réflexion, et en lui faisant subir toutes modifications opportunes, celui qui convient le mieux à ses aptitudes et à son tempérament, et nous devons ajouter le plus favorable à sa prompte guérison et à la préservation de sa femme. Sur ces deux points du programme si intimement connexes, souvenons-nous de veiller et de veiller sans cesse ; car la contagion est à l'état de perpétuelle menace, soit au début, soit pendant le cours de la maladie.

Au début, entre l'aventure et l'apparition de la goutte confirmée, il y a place pour plus d'une rencontre légitime. La sensation initiale paraît, on l'attribue à quelque malaise passager ; elle se change en cuisson, on

trouve encore à l'expliquer ; l'humidité perle, on veut douter toujours, et l'on doute jusqu'à ce que le pus inonde le canal. A ce moment il y a deux victimes au lieu d'une.

Malgré notre énergie à déconseiller toute prouesse prématurée, il arrive assez souvent qu'on nous demande une guérison d'urgence, ne fût-elle que momentanée. J'ai parlé plus haut des services que pouvaient rendre en pareil cas les injections de permanganate de potasse. C'était jadis le triomphe de la potion de Chopart, et je ne vois pour mon compte, aucun inconvénient à y recourir encore, en prévenant bien le malade que nous allons lui donner un état d'assèchement approximatif, mais pour un jour seulement ; il prendra donc de 3 à 6 cuillerées de cette mixture, pendant les trois jours qui précéderont l'action, en s'astreignant à boire le moins possible. Diday y ajoute une injection de nitrate d'argent à la dose 5 centigrammes sur 30 grammes prise vingt-quatre heures avant le moment. Le malade doit savoir qu'il faut uriner avant, se

hâter vers la conclusion, et se garder des répétitions. Encore une fois nous devons user de tout notre crédit pour détourner notre malade de cette entreprise, et nous ne nous y prêterons qu'à la dernière extrémité : qu'il y ait des situations qu'un homme cherche à sauvegarder à ses risques, nous pouvons bien l'admettre, mais non pas aux risques et périls d'autrui.

Contagion par l'épouse coupable. — Un néo-blennorragien ayant femme légitime et maîtresse, il est assez paradoxal que son écoulement lui vienne de la première. Cependant il y a plus de choses possibles qu'on ne croit. Les ménages où chacun fait la fête de son côté ne sont pas rares, et si Madame reçoit un mal de son ami, ce n'est pas une maîtresse de tout repos qui en préservera le mari. Laquelle des deux ? nous demande ce dernier, et, il faut bien l'avouer, la réponse est d'une difficulté extrême, souvent insurmontable, car au bout d'un certain temps, grâce au trait d'union qui les lie, toutes deux

étant malades au même degré, le vrai problème : « quelle est celle qui a commencé ? » n'est plus à notre portée. Supposons en effet un homme ayant de fréquents rapports avec l'une et l'autre; s'il prend contact avec le gonocoque le 1^{er} du mois, il en reconnaîtra les symptômes initiaux le 3 ou le 4; le 5, il sera en état de le transmettre, et le 8, sa victime commencera à s'en apercevoir; le 10, elle sera en pleine purulence. En admettant que les deux femmes viennent se soumettre à notre examen avant cette époque, nous pourrions donc formuler un avis. Nous le pourrions encore si, la maîtresse seule venant, nous constatons sa bonne santé; mais au delà de ce terme, il ne peut plus s'agir que de nuances sans signification.

Nous désintéresser de ce problème n'est guère permis, puisque la santé de trois personnes est en jeu. Attachons-nous donc à faire comprendre la nécessité des confrontations. A défaut de ce renseignement nous ne saurions nous prononcer sur l'étiologie qu'en

penchant vers la solution la plus ordinaire, la contagion par la maîtresse, et en faisant à l'épouse la faveur de l'incertitude où nous-mêmes sommes tenus,

Quant à soigner indirectement une femme malade ou supposée telle, que nous ne verrions pas, cet expédient ne peut être accepté que comme pis aller, mais il peut l'être, car en ces matières il ne saurait y avoir de règle absolue; le meilleur parti est celui que l'on peut prendre, et c'est le cas de répéter, à propos de cette thérapeutique équivoque: *melius anceps quam nullum.*

b. *Ex-blennorragien.*

Un coureur a eu généralement plus d'une d'une blennorragie. La question est de savoir à quel point il en était guéri et dans quelles conditions est revenu le catarrhe aigu, s'il s'agit d'une contagion ou d'une exacerbation.

J'ai exposé plus haut les grandes lignes de ce diagnostic, basé sur les phénomènes qui

ont marqué le début avec ou sans incubation.

Incubation veut dire *contagion nouvelle*, laquelle peut avoir pour auteur *l'amie* ou *l'épouse* soit *coupable* soit *maritalement infectée*.

Le début immédiat indique une *exacerbation par gonococcisme latent*.

Je me borne à énoncer ici ces éventualités, que j'ai longuement envisagées dans les pages qui précèdent, et auxquelles la présence d'une maîtresse n'apporte pas de complications dignes d'une nouvelle-étude.

CHAPITRE III

BLENNORRAGIE CHRONIQUE CHEZ L'HOMME

- I. — AVANT TOUT PROJET
- II. — APRÈS FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Rien n'est plus commun que la blennorrhée, et rien n'est moins connu. La plupart des jeunes gens ne s'en aperçoivent pas, et ceux qui s'en aperçoivent ont trop souvent tendance à en exagérer ou à en méconnaître l'importance.

L'esprit humain est ainsi fait qu'il subit la terreur des mots. Or, dans les conjonctures que nous étudions, il en est deux qui apportent une impression de désespoir. Parlez de blennorrhée, d'urétrorrhée, d'écoulement non guéri ou prolongé, tous l'acceptent; mais si vous prononcez « chronique », n'oubliez pas

ont marqué le début avec ou sans incubation.

Incubation veut dire *contagion nouvelle*, laquelle peut avoir pour auteur *l'amie* ou *l'épouse* soit *coupable* soit *maritalement infectée*.

Le début immédiat indique une *exacerbation par gonococcisme latent*.

Je me borne à énoncer ici ces éventualités, que j'ai longuement envisagées dans les pages qui précèdent, et auxquelles la présence d'une maîtresse n'apporte pas de complications dignes d'une nouvelle-étude.

CHAPITRE III

BLENNORRAGIE CHRONIQUE CHEZ L'HOMME

- I. — AVANT TOUT PROJET
- II. — APRÈS FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Rien n'est plus commun que la blennorrhée, et rien n'est moins connu. La plupart des jeunes gens ne s'en aperçoivent pas, et ceux qui s'en aperçoivent ont trop souvent tendance à en exagérer ou à en méconnaître l'importance.

L'esprit humain est ainsi fait qu'il subit la terreur des mots. Or, dans les conjonctures que nous étudions, il en est deux qui apportent une impression de désespoir. Parlez de blennorrhée, d'urétrorrhée, d'écoulement non guéri ou prolongé, tous l'acceptent; mais si vous prononcez « chronique », n'oubliez pas

que pour le médecin ce qui veut dire « non aigu » est pour les malades synonyme d'« incurable ». Et c'est en vain que vous cherchiez à vous expliquer; on ne croira qu'à un obligeant mensonge. Mille fois plus redouté encore est le mot « goutte militaire », qui frappe l'imagination par son sens mystérieux et que nul ne pénètre au juste. La suggestion exercée sur le commun des hommes par ce vocable, absurde s'il en fût, est vraiment attristante. Il en est que le nom seul de goutte militaire martyrise au point de leur rendre la vie insupportable. Ceux-là s'inquiètent, s'examinent à chaque instant, courent d'un cabinet à l'autre. Et comme beaucoup parmi nous ne peuvent les guérir, ou ne le veulent, ou ne le savent pas, leur plainte est souvent mal accueillie; on les ridiculise, on les traite de maniaques, on les reçoit avec de fades plaisanteries, comme au temps où Ricord proclamait, qu'un bon nosographe devait classer la goutte militaire parmi les maladies mentales. Le fait est que

l'obsession urétrale s'empare facilement d'un esprit faible, qui cherchant du secours, ne trouve que d'inutiles conseils, ou des railleries. L'homme qui cent fois par jour presse sur son canal pour en faire sortir une goutte trop rarement imaginaire, et qui se voit et se croit condamné à l'éternité de ce supplice, tombe vite dans l'humeur noire, et ce n'est pas lui que nous devons éloigner du mariage, il n'y songe pas, il le fuirait plutôt dans son désespoir. Il refuse même de croire à la solidité de sa guérison quand nous avons été assez heureux pour l'obtenir.

Un plus grand nombre, loin de s'émouvoir, affectent l'indifférence la plus complète à l'endroit de leur infirmité. Il faut qu'une complication survienne pour leur donner l'alarme, pour leur apprendre qu'un mal silencieux, qui peut ne se caractériser par presque rien, une sécrétion insaisissable qui n'endolorit pas la région, qui ne trouble pas les urines, ne souille pas le méat, ne tache pas le linge, est pourtant susceptible : a) de se réveil-

ler, *b*) de se compliquer, *c*) de se transmettre.

a. *Se réveiller.*

Une urétrite incomplètement guérie, laissant après elle un reliquat invisible, tient toujours une recrudescence prête. On guérit de toutes ces chaudepisses, sauf de la première, a-t-on pu dire avec cette exagération aphoristique qui est une façon de faire accepter certaines vérités. L'étincelle se conserve et rallume l'incendie; c'est ainsi que doivent s'expliquer les incessantes récidives chez les chevronnés de la blennorragie, qui, sans s'émouvoir, vous parlent de leur dixième, de leur quinzième campagne. Ils accusent inconsciemment la malchance des rencontres hasardeuses, alors qu'ils portent en eux la cause de leur disgrâce. Un excès de boisson, un écart de régime ou d'hygiène, le coït, l'éréthisme prolongé, un exercice violent, marche, danse, escrime, sport quelconque, suffisent à ramener l'écoulement

tantôt aigu, tantôt chronique. Je ne m'attarderai pas davantage à la démonstration d'une vérité banale aujourd'hui, et qui trouvera sa confirmation dans chaque page de ce livre. Mais j'insisterai sur le signe distinctif de ces fausses contagions, qui est le suivant. La suppuration paraît d'emblée au bout de quelques heures, sans qu'il y ait incubation à proprement parler, et sans être précédée de cette sérosité opaline par laquelle se manifeste, dans la chaudepisse ordinaire, la période qui précède l'invasion et que Diday avait si justement nommée répressible.

b. *Se compliquer.*

En deux mots, on peut affirmer qu'il n'est pas une des complications classiques de la blennorragie que l'état chronique ne soit susceptible de reproduire dans ses formes diverses, le plus généralement froides, mais parfois aiguës et même suraiguës. C'est un fait d'autant plus important à connaître, que

bien souvent les malades ont perdu jusqu'au souvenir de la chaudepisse originelle.

Très fréquente est la *cystite* en pareil cas. Je ne décrirai pas l'accident en lui-même, les mictions devenues insensiblement ou tout d'un coup plus fréquentes, le pus et enfin le sang émis au milieu de douleurs intolérables, l'urine boueuse et fétide. C'est là une complication grave, et qui bien souvent fait penser à la tuberculose locale; elle altère très rapidement la santé générale, entraîne l'émaciation et prépare la néphrite et l'albuminurie, en un mot toutes les affections ascendantes de l'appareil urinaire.

Dans le même ordre d'idées, en rapport avec le cheminement et la reviviscence du mal, il faut compter l'*orchite aiguë* ou *chronique*. C'est un fait banal en chirurgie que de rechercher la présence des écoulements anciens, supposés guéris, pour avoir l'explication de prétendues orchite-épididymites spontanées. On a dit qu'à écoulement chronique succédait toujours orchite chronique. C'est

une erreur. Que de fois n'ai-je pas vu l'orchite-épididymite suraiguë, la vraie « chaudepisse tombée dans les bourses », liée aux urétrorées les plus insignifiantes en apparence, et ce fait est trop bien d'accord avec ce que nous observons du côté de la vessie pour nous étonner.

A la *prostatite* est liée très souvent l'*impuissance*, qui n'est pas moins à redouter, surtout lorsqu'il s'agit de mariage. On n'est pas dans l'habitude de compter cet état parmi les suites de la blennorrhée. Rien pourtant n'est plus avéré. La présence d'éléments inflammatoires dans les parties profondes du canal accompagne et provoque le syndrome de la débilité génitale qui peut parfois s'amender aussitôt après leur disparition. Que l'on examine soigneusement les urines des hommes jeunes alanguis, et neuf fois sur dix on y trouvera des filaments habités, ou non par le gonocoque; assez régulièrement aussi on verra la puissance sexuelle se rétablir lorsque cette cause morbide aura disparu. ®

Je rendis ces fonctions à un malade, qui en guérit si bien qu'une nouvelle blennorrhagie fut le prix de ses prouesses. Un autre, frappé à vingt ans et que je guéris huit ans plus tard, accusait formellement, et non sans raison, les médecins, qui avaient méconnu son état, de lui avoir fait perdre les plus belles années de sa vie, alors qu'il m'avait suffi de quelques instillations pour le réhabiliter.

Enfin il ne faut pas oublier que le *rétrécissement* avec ses suites redoutables, est au bout de toute suppuration chronique prolongée.

Je me bornerai à mentionner les synovites tendineuses, l'arthro-synovite, et toutes les manifestations générales connues sous le nom de rhumatisme blennorrhagique.

c. *Se transmettre.*

Lorsque, dans bon nombre de cas, mais non dans tous, il est possible de déceler, parmi les sécrétions de l'urétrite chronique,

le microbe agent de la contagion, nous sommes conduits logiquement à admettre que ce mal est transmissible dans certains cas, et ne l'est pas dans d'autres. Or cette vue *à priori* qui nous rend compte d'irrégularités en apparence inexplicable se vérifie sans conteste par la clinique.

Parmi ceux des jeunes gens auxquels la goutte militaire n'enlève rien de leurs appétits vénériens, qui vivent avec leur infirmité sans souci de la guérir, qui l'entretiennent même parfois, pour jouir d'un surcroît d'orgasme, il en est qui, dans le monde spécial qu'ils fréquentent, ont la réputation de donner du mal à toutes les femmes. Plus d'un en fait l'aveu cynique, et se résigne à regret au traitement pour s'épargner les reproches de ses victimes. C'est là un premier ordre de témoignages, peu scientifiques mais pourtant fort probants.

Combien plus valables ceux qui nous sont fournis par les observations des gynécologistes!

Cette question est d'introduction relativement récente dans la science, mais les étapes qu'elle a traversées sont trop instructives pour que nous les passions sous silence.

I. — Il est entendu que beaucoup d'auteurs, parmi lesquels il convient de citer Hunter, Ricord, Gallard, Nonat, et surtout Bernutz, ont connu le cheminement de la blennorrhagie et décrit son empreinte sur les trompes, les ovaires ; mais celui qui le premier a dénoncé le péril de la blennorrhée est Nœggerath.

En 1872, il publiait un premier mémoire dans lequel il affirmait que la gonorrhée latente de l'homme était la cause de la stérilité des unions. « Peu après le mariage, disait-il, les femmes souffrent de règles douloureuses, de pertes blanches, de mictions fréquentes et pénibles, de pesanteurs lombaires, finalement d'inflammations péri-utérines et d'ovarites. C'est la gonorrhée latente du mari qui s'est transmise à la jeune femme, sous forme soit aiguë soit chronique. » Et il ajoutait, basant

son aphorisme sur 105 observations de sa pratique : « 90 pour 100 des femmes stériles ont pour maris des hommes qui, à une époque de leur vie ont eu la blennorrhagie. »

On a peine à croire aujourd'hui qu'un travail d'une observation nosologique aussi pénétrante et d'une portée sociale aussi incontestable n'ait rencontré qu'indifférence et incrédulité.

Mais Nœggerath parlait trop tôt. Les auteurs les plus graves le tournèrent en ridicule, lui reprochant de tomber dans le sophisme *post hoc, ergo propter hoc*. « Appliquez ce raisonnement à 1000 femmes qui ont joui de la meilleure santé après le mariage et qui ont couvert la terre de leur progéniture, constatez que sur leurs 1000 maris, d'après la statistique de Ricord, 800 ont eu autrefois la chaudepisse, en concluez-vous que la chaudepisse est un gage de fécondité ? » C'est par de tels arguments, auxquels se mêlaient les risées, que les maîtres d'alors exécutaient le tranquille révolutionnaire.

Cependant il y avait un fait indéniable : la fréquence des accidents utérins chez les jeunes mariées. Mais on en trouvait aisément l'explication dans le surmenage des premières semaines de la vie conjugale. On incriminait aussi, et non sans vraisemblance, le classique voyage de noces, au retour duquel tant de jeunes femmes se voient condamnées à la chaise longue, quelques-unes pour ne la plus quitter. On admettait aisément que des excès vénériens joints aux secousses, aux fatigues inséparables d'un déplacement souvent lointain et prolongé, pussent engendrer l'inflammation de la matrice et de ses annexes.

Même, dans ces conditions, constatait-on une purulence caractérisée de l'urètre et du vagin, on se plaisait à douter de son origine contagieuse, on considérait comme tout naturel qu'un catarre de ce genre, volontiers qualifié perte blanche, fût le prix des premières ardeurs, opinion défendable en somme, puisque la sécrétion blennorragique n'avait pas encore trouvé son réactif, et que rien, aux

yeux de nos devanciers, ne la distinguait d'un pus d'inflammation vulgaire.

Que si pourtant quelques cliniciens avisés savaient, en l'absence d'un critérium, dénoncer la contamination pour l'urètre et pour le vagin, leur clairvoyance ne dépassait guère le museau de tanche, et le voyage de noces restait toujours responsable des troubles profonds. Car, malgré l'opinion de Ricord, malgré les autopsies et les statistiques de Bernutz et de de Méric, on n'admettait qu'à titre purement exceptionnel qu'une blennorragie, même suraiguë, pût étendre ses ravages au delà des premières voies, envahir l'utérus, et, à plus forte raison, se propager jusqu'aux trompes et aux ovaires. La connexité entre ces diverses conséquences d'une même cause était méconnue. Le trait de génie de Nœggerath fut d'abord de saisir par une merveilleuse intuition, puis d'établir par des faits très nombreux, la corrélation entre le point de départ oublié, *blennorrhée inaperçue* ou *insoupçonnée*, et l'aboutissant ultime incom-

pris, *pelvi-péritonite*, *pyo-salpinx*, *stérilité*.

Cependant la conviction ne s'imposait pas, les autopsies étant rares en ces sortes de maladies, en tout cas ne se faisant qu'à une époque de désordres trop avancés pour une constatation d'origine ; l'obscurité aurait pu planer longtemps encore sur cette question, quand d'une part les bactériologistes nous donnèrent le signalement précis du pus spécifique, et d'autre part les chirurgiens, s'emparant de la gynécologie, allèrent chercher la preuve gonorrhéique au sein des organes abdominaux. On sait avec quel éclat ils l'y ont trouvée, et quels flots de lumière ils répandirent sur l'énigme séculaire.

II. — Ces préliminaires établis, voyons maintenant ce que nous apprend l'observation journalière. C'est chose fréquente que la blennorragie acquise par la femme pendant les premiers jours du mariage ; il n'est pas de praticien qui n'ait été maintes fois à même d'en faire la constatation.

Dans une première série de faits il s'agit de blennorrhéens conscients, connus, soignés antérieurement, qui se sont crus guéris, ou se sont lassés du traitement, d'autres auxquels le médecin, trompé par une amélioration éphémère, n'a pas craint de donner l'autorisation si désirée ; enfin quelques-uns, il faut bien le dire, que des adeptes de la vieille école, si justement inculpée par Joulin de blennorrhagiculture, ont poussés au mariage de propos délibéré.

Font partie d'une deuxième catégorie les cas dans lesquels une jeune femme vient vous consulter ou vous est amenée pour une suppuration d'origine mystérieuse. Très souvent le mari se dérobe, et la victime est conduite par une parente, une amie. Il est bien facile de remonter à la source du mal ; pour un œil exercé les maux de la femme dévoilent clairement l'état morbide du conjoint. ®

Ce qui frappe dans ce triste tableau c'est de voir la suppuration partout. Le gonocoque a tout envahi ; le col utérin baigne dans le

pus, l'urètre et la vulve en sont obstrués. Il n'est pas douteux que l'utérus, « cette cible de l'organe fécondant », ne puisse être infecté d'emblée, pour peu que les rapports soient complets. Inversement j'ai pu voir des jeunes femmes chez lesquelles, le viol légal n'ayant pas été consommé, l'urètre seul recérait la contagion. Je ne fais allusion là, bien entendu, qu'aux seuls cas dans lesquels le mari, connu ou examiné par moi, n'offrirait que les restes plus ou moins difficilement perceptibles d'une inflammation chronique de vieille date.

Les désordres peuvent progresser vite, et l'on est parfois surpris d'observer des invasions du côté de l'endomètre et des trompes, qui, moins d'un mois après le mariage, ont été vues transformées en poches purulentes, saillantes dans les culs-de-sac, et forçant à l'intervention sous menace de péritonite.

Mais ce n'est pas le cas ordinaire. Plus souvent les femmes se font languissantes, et prennent ce teint particulier qui révèle les

souffrances utéro-ovariennes. Elles se plaignent de maux de reins, de pesanteurs dans l'abdomen, le bas-ventre est sourdement douloureux, la digestion se fait lentement, la marche est pénible. L'entourage ne s'étonne guère d'un état que l'on a trop de tendance à expliquer par les transformations d'un organisme délicat, par les exigences d'un tempérament facilement qualifié d'excessif, peut-être un début de grossesse. On en plaisante plutôt qu'on ne s'en alarme.

Les médecins qui, par fausse délicatesse, ignorance, négligence coupable en tous cas, omettent l'inspection directe, le toucher, l'introduction du spéculum, la palpation, tombent dans les mêmes erreurs, et se retirent en indiquant les eupeptiques et les ferrugineux. L'examen des parties a-t-il été fait par quelque praticien mal informé, le mot de métrite est vite prononcé, mais dans le sens vague qu'on lui attribuait autrefois, métrite et périmétrite étant généralement considérées comme tenant à la répétition trop fréquente de l'acte phy-

siologique, ce que, entre étudiants, on appelle élégamment métrite balistique. Conclusion : on conseille la modération à des malheureuses qui n'ont qu'un but, se soustraire au coït, non qu'elles le sachent à ce point responsable, mais parce qu'elles le redoutent comme cause d'exaspération pour leurs malaises.

III. — *A priori* on peut être étonné que des organismes restés chez l'homme inoffensifs depuis des mois, souvent même des années, se révèlent aussi terribles dans leur transmission. Rien n'est plus logique cependant, ni mieux prouvé par ce que nous savons sur les fonctions des microbes pathogènes passant d'un milieu épuisé, où il ont fini par subir une atténuation, en un milieu vierge. Telles nos vieilles cultures sur le point de périr se ravivent en un bouillon jeune ou sur une gélose renouvelée. Ne négligeons pas l'influence des innombrables organismes, habitants inoffensifs à l'ordinaire des muqueuses

féminines et susceptibles de préparer le développement de leurs redoutables congénères, même d'y coopérer, par une sorte d'association malfaisante. Quoi qu'il en soit, dans les rapprochements conjugaux les germes inertes rencontrent leur terrain et s'y trouvent déposés dans des conditions de réceptivité merveilleusement propices : congestion due aux actes érectifs, frottements répétés, violences, écoulements de sang, fluxions menstruelles. Il serait inadmissible qu'ils y restassent inféconds. La vitalité est récupérée, la semence lève, et les générations se succédant portent bientôt la virulence à son maximum d'intensité. C'est l'heure des accidents aigus pour la jeune victime; et, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, à son tour, elle peut transmettre à son mari le principe renforcé dont elle a reçu le dépôt, et que lui-même tombera frappé du mal dont il est l'auteur. ®

Allons plus loin, et demandons-nous si, indépendamment du virus blennorragique, la goutte militaire, toujours plus ou moins

riche en microbes, ne peut pas, par l'apport des pyogènes vulgaires commençant l'infection de l'appareil utéro-ovarien, ouvrir la porte aux terribles complications de la puerpéralité. Les fièvres puerpérales se font rares, et nous n'en sommes que plus frappés quand nos clients nous tiennent des propos comme celui que j'entendis un jour : « Je me mariaï huit ans après ma première chaudepisse, je me croyais bien guéri, quand deux mois plus tard je me vis atteint d'un écoulement blanc qui tachait ma chemise. — Et Madame n'en a pas souffert? — Nullement, elle ne s'est jamais aperçue de rien Dieu merci. — Aujourd'hui encore? — Hélas! docteur, je l'ai perdue; elle est morte, après un accouchement, de fièvre puerpérale, dans l'année de notre mariage. »

Le plus souvent s'établissent des états morbides persistants, sans aucune tendance à la guérison. L'appareil génital se prend petit à petit en totalité, la santé générale se débilité, toutes les fonctions s'alanguissent, les femmes

se traînent, payant par de longues fatigues une minute d'entrain, un petit écart d'hygiène, une promenade prolongée. Le foyer est sans enfants, toute gaieté a disparu. Et cela peut durer pendant des années! Combien ces femmes-là sont plus à plaindre que celles dont la délivrance a été précipitée par des accidents à marche rapide!

Parfois la *lues gonorrhœa* ne se révèle que par des complications éloignées. A ce point de vue, le rhumatisme, si fréquent chez les jeunes mariés, et sous les formes les plus diverses, aiguë, subaiguë, mono ou polyarticulaire, celui que jadis on appelait génital, nous est plus que suspect. J'en pourrais produire de nombreux exemples, mais je me bornerai à en citer deux; le premier comme particulièrement insidieux: celui d'une jeune femme qui dut s'aliter au retour du voyage de noces, pour une coxalgie restée problématique jusqu'au jour où le professeur Lannelongue en reconnut l'origine urétrale et put la rattacher à une urétrorrhée du mari; le

second, que j'ai observé, il y a quelques années déjà. Une jeune femme m'est envoyée de l'étranger par des chirurgiens amis. Mariée depuis trois mois à peine, et partie pour un voyage de noces assez lointain, elle avait été arrêtée par une arthrite suraiguë du genou gauche. Quand mes amis l'avaient vue, elle avait 41° de température, et l'état local, surexcité par une traversée et les fatigues du chemin de fer, était très menaçant. Le repos et l'immobilité avaient amené un peu de soulagement, et on en avait profité pour appliquer un solide bandage inamovible qui avait permis le transport à Paris. Mon rôle devait se borner à surveiller l'établissement de l'ankylose en bonne position, car déjà les désordres étaient tels qu'il ne fallait plus songer à s'y opposer, mais bien au contraire la souhaiter et la diriger. Ajouterai-je que dès notre première rencontre avec le mari, j'avais fait la preuve du gonocoque persistant dans une petite sécrétion mal liée, et en apparence fort insignifiante.

Que d'erreurs se dissipent à ces clartés modernes ! Ces modifications que la vie microbienne nous fait voir si nettement, pouvait-on même les soupçonner jadis ? A quelles iniquités l'ignorance d'autrefois ne devait-elle pas conduire ? Une blennorragie aiguë survenant peu après le mariage chez un homme qui passait pour n'en être pas atteint antérieurement, qui donc n'en eût pas accusé la femme ? Il est vrai qu'à ces époques on croyait au développement spontané de la chaudepisse dans le lit conjugal ; cette erreur n'est pas à regretter, et la théorie phlogogénique a dû sauver bien des innocentes.

IV. — Résumons-nous.

Peu après le mariage, nombre de femmes souffrent et se plaignent de pertes blanches, de catarrhes, de douleurs internes ; elles ont des fausses couches ou restent stériles : blennorragie.

Il est commun d'entendre des femmes vouées aux tortures utérines nous tenir ce

langage : « Étant jeune fille, je me portais bien, c'est à *partir du mariage* que je suis devenue souffrante. » C'est tous les jours que cette révélation, ce refrain plaintif vient attrister le gynécologiste ; c'est constant, c'est fatal. Aux faces décolorées et souffreteuses, on devine tout un passé de langueurs. Et *l'origine est toujours le mariage!* Les maris ont la conscience tranquille, ils courent à leurs affaires, à leurs cercles, se créent plaisirs et relations nouvelles, et désertent la morne alcôve. Ils peuvent compter sur toutes les sympathies, car qui ne les plaindrait d'avoir épousé des femmes de si mauvaise santé !

Il faut que cette situation navrante prenne fin. Il faut que nous tous, médecins, nous fassions une croisade contre l'ennemi latent, cent fois plus terrible que la syphilis, ainsi que l'a clamé Nœggerath. Disons-nous bien que nous n'éclairerons jamais assez les jeunes gens, les ouvriers comme les mondains, sur les conséquences ultimes de la blennorrhée, faisons bien voir l'avenir conjugal empoi-

sonné, la postérité compromise; donnons-leur les moyens de reconnaître ce mal, éloignons-les du mariage par honnêteté, par raison, par intérêt; et surtout apprenons à les guérir. Ce devoir importe à la fois au bonheur des individus et à la préservation sociale.

I. — AVANT TOUT PROJET.

« Docteur, je suis atteint d'une vieille goutte militaire, et je viens vous prier de m'en débarrasser. Je suis déjà d'un certain âge, et sans être engagé dans aucun pourparler, je désire pouvoir me marier. » Cette entrée en matière, que les spécialistes connaissent bien, se termine invariablement par cette question. « Combien de temps demandera la disparition de mon écoulement ? » Sur cette mise en demeure, indique-t-on les durées nécessaires, parle-t-on de plusieurs mois, tel qui feignait n'avoir point de hâte, se récrie, il ne peut comprendre qu'une humidité, insignifiante après tout, impose de tels délais ;

langage : « Étant jeune fille, je me portais bien, c'est à *partir du mariage* que je suis devenue souffrante. » C'est tous les jours que cette révélation, ce refrain plaintif vient attrister le gynécologiste ; c'est constant, c'est fatal. Aux faces décolorées et souffreteuses, on devine tout un passé de langueurs. Et *l'origine est toujours le mariage!* Les maris ont la conscience tranquille, ils courent à leurs affaires, à leurs cercles, se créent plaisirs et relations nouvelles, et désertent la morne alcôve. Ils peuvent compter sur toutes les sympathies, car qui ne les plaindrait d'avoir épousé des femmes de si mauvaise santé !

Il faut que cette situation navrante prenne fin. Il faut que nous tous, médecins, nous fassions une croisade contre l'ennemi latent, cent fois plus terrible que la syphilis, ainsi que l'a clamé Nœggerath. Disons-nous bien que nous n'éclairerons jamais assez les jeunes gens, les ouvriers comme les mondains, sur les conséquences ultimes de la blennorrhée, faisons bien voir l'avenir conjugal empoi-

sonné, la postérité compromise; donnons-leur les moyens de reconnaître ce mal, éloignons-les du mariage par honnêteté, par raison, par intérêt; et surtout apprenons à les guérir. Ce devoir importe à la fois au bonheur des individus et à la préservation sociale.

I. — AVANT TOUT PROJET.

« Docteur, je suis atteint d'une vieille goutte militaire, et je viens vous prier de m'en débarrasser. Je suis déjà d'un certain âge, et sans être engagé dans aucun pourparler, je désire pouvoir me marier. » Cette entrée en matière, que les spécialistes connaissent bien, se termine invariablement par cette question. « Combien de temps demandera la disparition de mon écoulement ? » Sur cette mise en demeure, indique-t-on les durées nécessaires, parle-t-on de plusieurs mois, tel qui feignait n'avoir point de hâte, se récrie, il ne peut comprendre qu'une humidité, insignifiante après tout, impose de tels délais ;

plus d'un menace de passer outre, car, à vrai dire, il consentait bien à se soigner, mais à la condition qu'il ne lui en coutât ni trop de temps, ni trop d'argent.

Tel est le cas des sujets atteints de goutte militaire, d'urétrite apparente, disons mieux, d'*urétrite antérieure*.

L'*urétrite postérieure* est au contraire essentiellement latente, et, quand elle n'est pas accompagnée d'une inflammation de la région antérieure, a les plus grandes chances de passer inaperçue.

On ne la constate guère qu'accidentellement, à propos d'une complication ou d'une conséquence éloignée, à moins que l'on ait affaire à des sujets particulièrement soucieux de leur hygiène, et bien éclairés sur les moyens de la surveiller, à des médecins ou à des urétromanes.

En principe, tout homme qui a souffert de blennorragie devrait être prévenu qu'après le traitement forcé il se doit condamner à plusieurs mois de surveillance. Inspecter le

méat, uriner dans un verre et rechercher la présence des filaments n'est point chose difficile, et cela suffit pour les mettre en garde contre tant d'interminables suites. Le malade qui ferait la découverte du produit anormal serait vite mis au courant des moyens de s'en délivrer et l'état chronique ne trouverait pas à s'installer.

Au lieu de cela que voyons-nous ? C'est par exemple un jeune homme qui s'inquiète d'une certaine débilité sexuelle. Il ne peut en comprendre la cause, car il n'a aucun excès à se reprocher, il n'est pas diabétique, il ne se connaît aucune cause d'épuisement. « Avez-vous eu des blennorragies, monsieur ? — Oui, mais il y a fort longtemps, et j'ai eu la chance de m'en bien guérir. » Priez-le néanmoins d'uriner, et vous trouverez dans le premier verre la preuve d'une urétrite postérieure avec ou sans gonocoques, reste insoupçonné de vieilles gonorrhées. Cette preuve est irréfutable, et maintes fois j'ai vu les plus sceptiques étonnés, puis conquis à nos doctrines

et à nos pratiques, par cette démonstration aussi inopinée que saisissante.

Que doit donc faire le médecin en pareil cas? Avant tout différer un jugement définitif, attendre pour le prononcer qu'un examen complet aussi détaillé, aussi renouvelé, aussi prolongé que cela est nécessaire, l'ait mis au courant des lésions, de leur nature, de leur siège, l'ait fixé sur la susceptibilité particulière de la muqueuse, l'intensité de ses réactions, sa résistance aux impulsions médicamenteuses.

Ce résultat exigera d'autant plus de temps, que le malade nous arrivera, et c'est le cas habituel, de seconde main. Certains médecins livrent contre les écoulements chroniques des batailles effrénées, ne ménageant ni les astringents locaux, ni les balsamiques. Ce qui résulte d'un tel abus, nous ne le voyons que trop souvent, c'est une urétrorrhée en laquelle le suintement irritatif ou chimique des parties saines se confond avec les sécrétions catarrhales des points atteints.

Pour y voir clair, il faut ramener cette muqueuse fatiguée au calme, au *statu quo ante medicamenta*, grâce à une abstention thérapeutique de trois ou quatre semaines. Le malade se plaint-il d'un tel atermoiement, c'est au médecin à savoir le lui faire accepter, fût-ce en le dissimulant sous d'anodines prescriptions. Ces accidents étant écartés, l'examen définitif est possible, et c'est en l'approfondissant qu'on apprécie avec exactitude le présent et l'avenir du patient. Encore faut-il se souvenir des déceptions que réserve une pareille cure, et tout en demandant du temps, ne pas craindre de formuler des réserves. Si la guérison devance nos pronostics, nul n'est tenté de s'en plaindre, mais quelle amertume de reproches muets ou bruyants si le mal s'attarde au delà de nos prévisions trop généreusement optimistes!

Au total, il faut se préoccuper de répondre aux questions suivantes: 1° siège et nature de la sécrétion, *diagnostic*; 2° chances de guérison, *prognostic*; 3° moyens à employer

et pendant combien de temps, *traitement* ;
4° finalement autorisation ou interdiction du mariage.

1° *Siège de la sécrétion.* — Je rappelle que toute goutte apparaissant au méat indique une urétrite antérieure, sans permettre de rien préjuger sur l'état de l'urètre postérieur et de la vessie. Aucune humidité ne se montre-t-elle à l'orifice du canal, il y a probabilité pour que la partie antérieure soit saine, mais rien ne dit qu'il en soit ainsi du reste de l'appareil urinaire. Ce sont là les cas vraiment dangereux, car les sujets ne sont avertis par rien de leur infirmité, et avec la plus entière bonne foi s'exposent à communiquer leur mal. L'épreuve des trois verres, l'inspection des urines, avec ou sans lavages de la portion antérieure, de leur réaction, de leur plus ou moins de limpidité, des éléments figurés qu'elles entraînent, enfin l'urétrométrie, tels sont les moyens qui permettront d'arriver sur ce point à l'absolue précision.

Je me borne à les rappeler, renvoyant au

chapitre 1, page 5, où ils ont été longuement exposés.

Nature de la sécrétion. — La blennorragie initiale est généralement de date éloignée. Pour un qui s'en souvient, beaucoup l'ont oubliée, et dans ce cas encore nous avons à dépister les nigauds et les menteurs, deux catégories qui souvent n'en font qu'une. Tout au moins ne saurais-je dire à laquelle appartenait celui qui me fit un jour cette déclaration : « J'ai une goutte, c'est vrai, mais parce qu'il pleut aujourd'hui, mon canal ne coule que par les temps humides. »

Le gonocoque persiste-t-il ? tel est l'important problème qu'il faut résoudre, car on comprend quels différents moyens devront être employés.

Pour arriver à ce but, il n'y a que l'examen direct ou le microscope ; aucun raisonnement basé sur l'ancienneté d'origine, les diverses phases du mal, l'existence ou le défaut de complications, ne peut éclairer à cet égard.

L'incessante repullulation du gonocoque

ne permet pas d'assigner de limites à la persistance de cette espèce, et c'est chose commune que de la constater dans des urètres délivrés d'accidents aigus depuis de nombreuses années, et tout à fait sains en apparence. J'ai déjà insisté sur les périlleuses éventualités de ce microbisme latent. J'ai exposé également par quels moyens on pouvait se renseigner sur l'état du canal, débarrasser le parasite et le forcer à se manifester. Ces manœuvres constituent le prélude indispensable de tout traitement, car c'est sur elles que repose le diagnostic.

Comme on le voit, l'examen histologique est l'argument indispensable de notre jugement. A son défaut, on pourra sans doute approcher de la vérité, on se prononcera avec quelque vraisemblance d'exactitude, mais on devra renoncer à poursuivre la solution exacte et certaine du problème. Les signes de probabilité bons à recueillir pour cette appréciation sont fournis par l'examen des urines et des sécrétions qu'elles renferment.

Si le premier verre est clair, si l'on n'y découvre que des filaments bien séparés, d'un dessin très net, fussent-ils même volumineux, lourds et opaques, et à plus forte raison s'ils sont transparents et légers, s'ils flottent, il y a lieu de croire à l'absence du gonocoque. Il faut au contraire se défier du plus léger trouble constaté dans les premières gouttes de l'urine, et considérer comme de mauvais augure les filaments irréguliers, incomplètement organisés, avec des parties claires faisant suite à des opacités de couleur jaune purulent. Ce ne sont pas des filaments à proprement parler, mais de petites traînées de muco-pus, courtes, dans une atmosphère trouble et gluante.

Notons incidemment que, nos clients étant jeunes et peu munis de scrupules, il faut nous défier d'autres sécrétions gluantes qui trahissent un éréthisme accidentel. Un de ces sans-pudeur me soumet un jour un membre tout englué d'une humeur visqueuse, très significative, et comme je semblais attendre

une explication : « Ah pardon, docteur, dit-il, je suis venu chez vous en voiture avec une femme charmante, et dans le tête-à-tête, vous comprenez... »

Il ne faut pas négliger non plus les signes fâcheux que révèle l'état du méat, dont les lèvres plus ou moins turgides, rouges, parfois éversées, sont généralement agglutinées par un mucus coupé de stries jaunâtres. Il est rare que la chemise n'en porte pas des traces minimales à peine teintées de jaune et laissant le linge souple.

En cas de doute, la culture s'impose, c'est le sûr moyen de déceler ce que l'examen microscopique a pu laisser dans l'ombre ou dans le vague. Les tubes d'agar, de sérum et de gélatine, avec ou sans ascite, et de sérum de lapin pur permettent de placer en pleine lumière les moindres impuretés, et nous ne devons pas garder à leur égard le plus petit soupçon.

2° *Chances de guérison.* — L'urétrite chronique ne se livre pas complètement en

quelques heures d'examen, et bien souvent nous ne reconnaissons sa gravité qu'à l'insuccès de nos tentatives de traitement. Cependant il est certains éléments qui méritent d'être relevés et qui guideront vers l'exacte appréciation du pronostic.

Que le mal date de peu de mois, qu'il ait été abandonné à sa marche spontanée, que surtout la muqueuse ait été préservée de la multitude des topiques en vogue, et les difficultés seront moindres.

Il faut compter aussi parmi les caractères de bénignité la limitation du mal à la région antérieure, vessie et rein restant sains, et la superficialité des lésions, en dehors des couches profondes de la muqueuse, des culs-de-sac glandulaires et du chorion. Il est superflu d'ajouter que, pour aboutir promptement, il faut pouvoir compter sur une constitution saine et vigoureuse, exempte de prédisposition à la scrofule ou à l'arthritisme. Il faut que la vie de l'intéressé soit réglée par de bonnes habitudes hygiéniques et profes-

sionnelles, il faut *surtout qu'il soit docile, patient, énergique, et qu'il ait avec intelligence la volonté de guérir.*

A l'énoncé de toutes ces conditions il est facile de prévoir quelle réponse mérite la question si souvent répétée : « Pouvez-vous guérir toutes les gouttes militaires ? » Non, malheureusement, nous ne le pouvons pas. Pour une ou plusieurs des circonstances auxquelles je viens de faire allusion, il y en aura fatalement qui déjoueront tous nos efforts. Le malade sera le plus souvent cause et victime, parce qu'il n'aura pas su accepter la rigueur des abstinences, se plier à la régularité des soins, sans les trop espacer, sans les trop multiplier surtout. Mais en dehors de ces cas spéciaux j'avouerai qu'il m'est arrivé, comme je pense à tous urétrologues, d'échouer quelquefois dans les tentatives qui semblaient devoir le plus facilement aboutir ; microscope en main, j'ai, rarement il est vrai, poursuivi la destruction de quelque reliquat microbien ou purulent, sans arri-

ver à un résultat complet, à la guérison scientifique. Et puis, il est des muqueuses qui réagissent éperdument sous le plus léger des excitants ; un rapide cathétérisme les met en feu, l'injection la plus anodine provoque un catarre interminable. En face de ces *noli me tangere* on se lasse bien vite quand on a la conviction que les tentatives les plus judicieusement combinées entretiennent le mal ou conduisent à son aggravation. Il faut donc en toute franchise confesser qu'il existe des cas ingrats, rebelles, en théorie justiciables de nos moyens, et pratiquement incurables, mais il faut proclamer non moins franchement qu'il sont excessivement rares.

Quant à spécifier le degré de ténacité du mal suivant que le gonocoque y persiste ou non, je me garderai bien de le tenter. La goutte en laquelle se voit encore un organisme est plus grave évidemment, car c'est en lui que résident les plus grands dangers, dangers de complication et dangers de transmission, et nous devons le poursuivre implacablement, mais

il ne m'est nullement prouvé que la présence du parasite commande des soins de plus longue durée. Je m'explique. Bien souvent nous venons à bout très vite du gonocoque, en quinze ou vingt jours nous le faisons disparaître mais la lutte contre les microbes qui lui survivent et les suintements qu'ils entraînent, contre le catarre des glandes et l'incessante desquamation de l'épithélium, demande un temps indéfini.

Aussi ne faut-il pas se hâter de prophétiser la guérison sur un premier indice de modification favorable, car dans la suite il va falloir compter avec cette persistance des reliquats, et craindre également les poussées de réinfection. Même, avant de croire à la guérison; il est indiqué de la mettre à l'épreuve, non pas brutalement, mais par des excitations graduées propres à provoquer méthodiquement ces retours qui désespèrent nos malades. Et lorsque successivement le vin, la bière, les alcooliques variés seront restés sans mauvais effets, et cela pendant des semaines et des

mois, alors seulement nous serons en droit de donner au malade le certificat de guérison.

A bien calculer, ce n'est guère moins de six mois qui seront ainsi nécessaires. Cette demi-année, il faut la demander en moyenne à celui qui vient nous consulter, non sans faire entendre que certaines complications peuvent exiger plus de temps encore. N'étant engagé dans aucune négociation matrimoniale, il se trouve dans la catégorie heureuse de nos clients qui ont conservé leur liberté et doivent nous laisser toute latitude d'action. Mais ce n'est pas à dire qu'ils nous épargneront leurs plaintes et parfois leurs reproches. Combien peu restent fidèles jusqu'au bout au programme de docilité et de vertu qu'ils ont accepté. La plupart s'impatientent, et se contentent d'une demi-guérison, abandonnent un beau jour médecine et médecin. Il va sans dire que les vieilles habitudes sont reprises et que le mal, insuffisamment terrassé, reparait tel qu'avant le traitement. Que de choses à faire et à dire pour ramener les incrédules et les

désespérés. C'est un art de savoir parler le langage qu'il faut pour vaincre leur ignorance, réconforter leur résolution, soutenir leur persévérance, et tempérer, en même temps que leur rébellion, les fringales d'amour, régulier ou illicite, bien compréhensibles chez des libertins.

3° *Moyens de guérison.* — Reste la question de traitement, que nous ne pouvons qu'effleurer dans ce livre. Qu'il suffise d'énumérer les principaux moyens en regard des états qui leur conviennent. Plusieurs méthodes se partagent notre confiance : les lavages et les instillations en première ligne; les injections offrent beaucoup moins de ressources, mais il ne faut pas y renoncer complètement; il y a même lieu de penser que l'introduction des substances volatiles dans les nouvelles formules, suivant la méthode de Duquaire, donnera à ce vieux moyen une nouvelle jeunesse.

Enfin les bougies médicamenteuses, l'injection des onguents, les attouchements directs à

l'aide de l'urétroscope et le cathétérisme complètent notre arsenal. Joignons-y les balsamiques employés avec tant de faveur par nos devanciers, et que nous avons de plus en plus de tendance à délaisser; en réalité je vois leur rôle bien menacé, mais on ne saurait dédaigner un secours, si minime fût-il, au cours d'une entreprise de longue haleine, d'ingéniosité et de patience; et ce serait un tort que de les condamner absolument. Pour mon compte, je n'oublierai pas l'appoint qu'ils m'ont souvent fourni dans le succès.

S'il y a gonocoques, la supériorité des lavages au permanganate de potasse ne peut être discutée.

En l'absence du parasite, les instillations faites avec le nitrate d'argent, le sublimé, la créoline, l'ichthyol ou telle autre substance modificatrice, méritent la préférence, et ce n'est qu'après leur échec que j'aurais recours aux lavages avec les solutions de nitrate d'argent, de tanin, de sublimé ou de gallanol.

Tel est le schéma de la thérapeutique

raisonnée, mais que d'inconnues encore dans les indications et dans les résultats! De même que l'état morbide est hérissé de complications, de même notre action doit être complexe, et c'est pour cela que l'ancien arsenal et le nouveau veulent s'unir par le tact et l'expérience pour coopérer au succès final.

4° *Autorisation ou interdiction du mariage.*
— Pour conclure, une goutte à gonocoques bien constatés est un empêchement absolu au mariage. Par conséquent, tant que cette engance persistera, nous devons rester inflexibles dans notre interdiction. Cette formule s'applique aussi bien aux cas traités sans succès pendant des mois et même des années qu'à ceux restés vierges de soins. Il n'y a pas prescription pour le gonocoque.

Au contraire, une telle rigueur serait exagérée vis-à-vis des gouttes post-gonococciques qui ne contiennent, englobés dans des cellules muqueuses et des leucocytes, que des microbes vulgaires, le plus souvent des saprophytes de l'urètre. Je ne prétends certes pas qu'il ne les

faillie pas combattre, beaucoup cèdent à nos remèdes, mais j'ai constaté notre impuissance dans nombre de cas. Eh bien, les dangers que ces écoulements peuvent faire courir restant dans une certaine mesure hypothétiques, je ne crois pas que nous ayons le droit de priver indistinctement du mariage tous ceux qui en sont atteints.

Mettons tout en œuvre pour les guérir, faisons disparaître, si nous le pouvons, globules purulents et microbes, mais si nous n'y réussissons qu'à demi, ce serait trop loin pousser la rigueur que de faire de cet insuccès un obstacle insurmontable.

A l'appui de cette manière de voir, je pourrais citer tous les faits, et ils sont nombreux, d'anciens blennorragiens qui se sont mariés avec des reliquats notoires qui ne furent en rien dommageables pour leurs femmes. Plusieurs de mes amis, en l'affirmation desquels j'ai toute confiance, m'en sont garants.

Or, d'après mon observation, deux cas peuvent se présenter.

Dans le premier la sécrétion filamenteuse persiste indéfiniment, elle reste en l'état, sans s'accroître, sans diminuer; à peine traduit-elle parfois un excès génital passager, un violent écart de régime. J'eus l'occasion d'examiner un de mes confrères marié depuis quinze ans, père d'une nombreuse famille, dont l'infirmité persistait encore; sa femme n'avait jamais présenté aucun trouble du côté des organes génitaux. Il avait eu jadis beaucoup de gonorrhées, mais ce qu'il conservait au fond de son canal, cette habitude d'hyper-sécrétion devenue comme la seconde nature de sa muqueuse, n'avait plus avec ses suppurations d'autant que le lien d'une lointaine étiologie.

Dans d'autres cas, tout aussi bien constatés, le mariage a conduit petit à petit à la guérison; c'est un fait indiscutable, et que nous trouvons relaté par nombre d'auteurs. Langlebert, qui fut un excellent observateur, est très explicite à cet égard, et prétend que presque tous les malades atteints de suintement mu-

queux urétral ou prostatique à qui il avait permis de se marier, et qu'il put revoir quelque temps après, avaient fini par guérir. « L'exercice régulier, ajoute-t-il, d'une fonction qui auparavant était livré aux caprices du hasard, une existence calme, bien réglée, succédant aux fantaisies de la vie de garçon, avaient plus fait que tous les remèdes pharmaceutiques pour amener une guérison dont ils avaient longtemps désespéré. »

Nous admettons bien cette conclusion, l'amélioration et même la guérison sont possibles dans quelques cas, mais la condition essentielle c'est la disparition du microbe dangereux, et beaucoup des suintements muqueux, classés comme inoffensifs par nos devanciers, fourmillent de gonocoques.

Résumons-nous en quelques traits schématiques.

Écoulement avec gonocoques = interdiction absolue.

Écoulement sans gonocoques avec leucocytes = interdiction réservée.

Écoulement sans gonocoques, purement muqueux = autorisation.

Ainsi s'éclaircit et se résolvent nombre de problèmes restés jusqu'à ces derniers temps en discussion à propos de tous les faits confusément englobés sous cette appellation, aussi sottise qu'inconvenante, de goutte militaire.

Les ignorants nous raillaient de nos sévérités, et il faut reconnaître qu'un certain nombre de cas leur donnent raison ; mais ils ont tout à fait tort vis-à-vis du plus grand nombre, de l'immense majorité, et, aujourd'hui comme hier, ceux qui écouteront à la lettre ces conseillers feraient, comme on l'a si bien dit, de la blennorragiculture.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Il est des jeunes gens qui, se sachant atteints d'un écoulement chronique, et sur le point de convoler, considèrent l'assainissement de leur canal comme formalité accessoire, et n'y songent qu'au dernier moment, par une

sorte d'acquit de conscience, pour n'avoir, disent-ils, rien à se reprocher. Quelques-uns, peu scrupuleux quant à l'abstinence durant les fiançailles, ont vu dans les derniers jours se raviver une inflammation qu'ils croyaient éteinte. Chez les uns et les autres le parti est pris.

Tout est convenu, assuré, les présents faits, la date fixée, et quoi que nous puissions dire, ce n'est pas pour si peu qu'on dérange une affaire aussi importante qu'un mariage. Ils nous consultent, mais sont parfaitement décidés à passer outre. Guérison si possible, mais mariage quoi qu'il en soit : telle est leur devise.

Même état du canal que s'ils venaient à nous avant la parole donnée, mais état d'âme tout différent.

Leur apparente insouciance déguise un égoïsme très résolu. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est conclure l'union convoitée.

Je ne fais exception que pour les parfaits ignorants, esprits sans culture, ouvriers pour

Écoulement sans gonocoques, purement muqueux = autorisation.

Ainsi s'éclaircit et se résolvent nombre de problèmes restés jusqu'à ces derniers temps en discussion à propos de tous les faits confusément englobés sous cette appellation, aussi sottise qu'inconvenante, de goutte militaire.

Les ignorants nous raillaient de nos sévérités, et il faut reconnaître qu'un certain nombre de cas leur donnent raison ; mais ils ont tout à fait tort vis-à-vis du plus grand nombre, de l'immense majorité, et, aujourd'hui comme hier, ceux qui écouteront à la lettre ces conseillers feraient, comme on l'a si bien dit, de la blennorragiculture.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Il est des jeunes gens qui, se sachant atteints d'un écoulement chronique, et sur le point de convoler, considèrent l'assainissement de leur canal comme formalité accessoire, et n'y songent qu'au dernier moment, par une

sorte d'acquit de conscience, pour n'avoir, disent-ils, rien à se reprocher. Quelques-uns, peu scrupuleux quant à l'abstinence durant les fiançailles, ont vu dans les derniers jours se raviver une inflammation qu'ils croyaient éteinte. Chez les uns et les autres le parti est pris.

Tout est convenu, assuré, les présents faits, la date fixée, et quoi que nous puissions dire, ce n'est pas pour si peu qu'on dérange une affaire aussi importante qu'un mariage. Ils nous consultent, mais sont parfaitement décidés à passer outre. Guérison si possible, mais mariage quoi qu'il en soit : telle est leur devise.

Même état du canal que s'ils venaient à nous avant la parole donnée, mais état d'âme tout différent.

Leur apparente insouciance déguise un égoïsme très résolu. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est conclure l'union convoitée.

Je ne fais exception que pour les parfaits ignorants, esprits sans culture, ouvriers pour

la plupart ou bas employés, étrangers à toute pratique d'hygiène, et réellement incapables de soupçonner le caractère et les dangers d'un écoulement. Une conversation avec un camarade les éclaire tout d'un coup, et ils nous arrivent ; parfois c'est un ami, un frère qui nous les envoie ou les amène. Il en est que vous adresse un patron, instruit par son propre exemple et intelligent. Ceux-là sont généralement de bonne volonté, et autrement dignes d'intérêt que les oisifs ; moins corrompus d'ailleurs, n'ayant pas à compter avec les convenances mondaines, et plus libres dans un milieu où les préjugés ont moins de force. J'en ai vu qui, conduits chez moi peu de jours avant la cérémonie, trouvèrent le moyen de la faire retarder tout en se prêtant avec la plus entière docilité aux soins que j'exigeais.

Quelle doit être notre conduite en pareil cas ? Avant tout, et comme dans tous les autres, étudier très attentivement le type morbide, nous faire une idée nette du diagnostic et

du pronostic, basée sur l'absence ou la présence du gonocoque, le caractère muqueux ou purulent de la sécrétion ; cela fait, expliquer avec le plus de clarté possible à l'intéressé les dangers auxquels il expose et s'expose, en appeler à ses sentiments d'honnête homme non moins qu'aux motifs tirés de son intérêt bien entendu, pour l'amener à obtenir des délais que l'on précise, et à s'assurer le temps nécessaire pour le traitement méthodique. Ce petit discours, généralement sans effet, est avant tout destiné à mettre à couvert notre responsabilité. Mais, ces conclusions repoussées, nous n'oublierons pas que, s'il est encore quelque chose de possible pour sauvegarder l'innocente en péril, notre devoir est de le tenter.

Distinguons cependant.

Si le gonocoque prospère dans le canal, il faut chercher à l'atteindre par tous les moyens, il faut toujours agir. En vingt jours, en quinze jours même, une modification peut être obtenue par les grands lavages au permanganate

de potasse. J'ai sous les yeux d'assez nombreuses observations dans lesquelles l'éclipse du parasite se fit en une ou deux semaines; sans doute il restait encore des traces d'inflammation, et toute sécrétion n'avait pas cessé, il n'était même pas certain que le diplocoque eût fait une retraite définitive, car nous savons que des germes profonds peuvent rester longtemps enfouis dans les glandes; mais sans nous faire illusion sur le degré de sécurité ainsi conférée, force est bien de reconnaître l'utilité de la modification obtenue. Au reste, dans beaucoup de cas il sera possible de poursuivre la cure *post nuptias* et de la conduire à bonne fin. La ligne de conduite nous paraît donc toute tracée, les grands lavages au permanganate s'imposent, car je ne connais aucune autre méthode capable d'assurer en d'aussi courts délais le nettoyage relatif du canal.

S'il s'agit au contraire d'un de ces cas dans lesquels la sécrétion semble exempte de l'élément virulent, faut-il par les procédés que

nous avons à notre disposition chercher à le déceler? Assurément non, et pour plus d'une raison, dont la meilleure est que cette expérience ne se fait pas sans amener une grande recrudescence du flux morbide. On conviendra que le moment serait mal choisi puisque nous sommes à la veille du mariage et de sa consommation; le client, qui n'attache pas le même prix que nous à l'élucidation du problème, ne nous pardonnerait jamais cette curiosité intempestive.

D'ailleurs dans les fatigues et les festins qui préludent généralement aux cérémonies définitives, le fiancé a dû trouver tant d'occasions de réveiller une goutte torpide que la recherche peut réellement passer pour superflue. On se bornera donc à prescrire quelque desséchant anodin, injection astringente ou capsules balsamiques, souvent les deux ensemble. Surtout on ne manquera pas d'indiquer toutes les précautions susceptibles de rendre la vie conjugale aussi peu dangereuse que possible pour l'un et pour l'autre

(rapports rapides, précédés de miction et sagement espacés) ; si les circonstances s'y prêtent, rendez-vous sera pris pour vérifier l'état de la muqueuse après les ébats des premiers jours, et la soumettre, dès le calme reconquis, au traitement indispensable.

Hélas, tant d'efforts restent quelquefois inutiles. Tout ce qui vient d'être dit se rapporte aux derniers jours d'avant le mariage, et vraiment il ne semblait pas qu'il y eût place pour un autre chapitre : le matin du mariage. Mais la vie, plus fertile que l'imagination, la vie cruelle, s'est chargée de nous démontrer le contraire. Un jeune Parisien s'est donné la mort le matin même de la cérémonie religieuse. Dans une lettre il expliquait son affolement en voyant reparaître un mal considéré comme guéri. « Au moment de toucher à mon rêve de bonheur, mon devoir d'honnête homme, ajoutait-il, veut que je disparaisse. » J'ai ouï dire qu'un médecin avait été consulté dans cette détresse, et j'ignore quelle part de responsabilité lui re-

vient. Si j'ai relaté ce drame désolant, c'est pour montrer qu'en certaines circonstances, à l'heure où il n'est plus de discussion possible, un conseil décisif, parfois un stratagème suggéré à point, peuvent sauver une existence, et que vraiment nous n'avons pas le droit de marchander, à cette minute suprême, le réconfort d'une parole d'espoir et de miséricorde.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Je me bornerai, pour ce paragraphe, à renvoyer au précédent (p. 126) où sont examinées les conditions dans lesquelles le mal peut se transmettre, et aux paragraphes correspondants de la *Blennorragie aiguë chez l'homme* et de la *Blennorragie aiguë chez la femme*, où j'ai exposé en détail les circonstances de cette transmission et les problèmes qui en découlent.

(rapports rapides, précédés de miction et sagement espacés) ; si les circonstances s'y prêtent, rendez-vous sera pris pour vérifier l'état de la muqueuse après les ébats des premiers jours, et la soumettre, dès le calme reconquis, au traitement indispensable.

Hélas, tant d'efforts restent quelquefois inutiles. Tout ce qui vient d'être dit se rapporte aux derniers jours d'avant le mariage, et vraiment il ne semblait pas qu'il y eût place pour un autre chapitre : le matin du mariage. Mais la vie, plus fertile que l'imagination, la vie cruelle, s'est chargée de nous démontrer le contraire. Un jeune Parisien s'est donné la mort le matin même de la cérémonie religieuse. Dans une lettre il expliquait son affolement en voyant reparaître un mal considéré comme guéri. « Au moment de toucher à mon rêve de bonheur, mon devoir d'honnête homme, ajoutait-il, veut que je disparaisse. » J'ai ouï dire qu'un médecin avait été consulté dans cette détresse, et j'ignore quelle part de responsabilité lui re-

vient. Si j'ai relaté ce drame désolant, c'est pour montrer qu'en certaines circonstances, à l'heure où il n'est plus de discussion possible, un conseil décisif, parfois un stratagème suggéré à point, peuvent sauver une existence, et que vraiment nous n'avons pas le droit de marchander, à cette minute suprême, le réconfort d'une parole d'espoir et de miséricorde.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Je me bornerai, pour ce paragraphe, à renvoyer au précédent (p. 126) où sont examinées les conditions dans lesquelles le mal peut se transmettre, et aux paragraphes correspondants de la *Blennorragie aiguë chez l'homme* et de la *Blennorragie aiguë chez la femme*, où j'ai exposé en détail les circonstances de cette transmission et les problèmes qui en découlent.

CHAPITRE IV

BLENNORRAGIE GUÉRIE CHEZ L'HOMME

- I. — AVANT TOUT PROJET
 II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
 III. — APRÈS LE MARIAGE

Guérie en tant qu'urétrite, la blennorrhagie peut avoir laissé de terribles reliquats dans les organes qu'elle a frappés.

Il serait tout à fait oiseux de s'occuper ici des ankyloses, des ophtalmies graves avec cécité ou demi-cécité et autres infirmités plus ou moins apparentes qui diminuent l'homme, mais non point son aptitude au mariage. Le rétrécissement n'a guère plus d'importance, en ce sens qu'il ne comporte pas de menaces contre la santé de la femme. Mais de quel poids il pèse sur celle de l'homme, que ce seul mot terrifie, les charlatans le savent mieux

que nous; car il n'est pas de mine d'une exploitation plus lucrative. Encore s'il ne s'agissait que des angusties réelles, bien constatées; on les traite et on les guérit. Mais ce sont les rétrécissements imaginaires qui sont le plus graves, car notre art et toute notre éloquence sont souvent impuissants à en triompher. « J'ai trouvé, l'autre jour, dans la rue, une brochure que j'ai lue et relue, m'écrivait un de mes clients, et je suis dans une inquiétude mortelle; je vous en supplie, dites-moi toute la vérité, ne m'abusez pas. Vous m'avez vu uriner, et par conséquent vous êtes fixé si oui ou non j'ai un rétrécissement. Si vous ne me l'avez pas dit, c'est que vous avez vu le cas trop grave et avez jugé le remède pire que le mal. Si vous saviez, depuis deux jours, ce que je souffre moralement, c'est inouï, je suis ballotté entre le doute et l'incertitude (*sic*). » Or, ce pauvre maniaque n'avait absolument rien du tout, pas même la trace d'une vieille chaudepisse, pas même des filaments.

Ce qui doit attirer notre attention, c'est l'atteinte plus ou moins irrémédiable portée aux facultés viriles : puissance et fécondité.

Qui dit puissance dit érection.

L'érection est un phénomène réflexe qui se produit quand se distendent, par un brusque afflux sanguin, les aréoles des organes érectiles. Elle est sous la dépendance des nerfs érecteurs émanés du centre médullaire génito-spinal, et l'activité de ce centre est mise en jeu par une sensation extérieure, attouchements, caresses, ou par l'impression psychique d'un esprit qui aime, désire, imagine, se ressouvient. En d'autres termes, bon pénis, bonne moelle, bon cerveau : telles sont les conditions désirables pour cette première affirmation de la virilité, laquelle reste seulement possible encore avec moelle survivante et pénis suffisant, le cerveau n'étant pas indispensable, comme il est permis de le constater chez les spinaux, qui en sont réduits au réflexe lombaire pur et simple.

La blennorrhagie peut s'accompagner de

phlegmons, de gangrènes entraînant des mutilations, mais le plus souvent il n'en résulte que des cicatrices déformantes, qui, surtout apparentes pendant la turgescence, n'entravent cependant pas notablement l'exercice du coït, et je n'en parle ici que pour mémoire. Autrement fréquentes sont les lésions chroniques de la muqueuse sur lesquelles j'ai déjà insisté plus haut à propos de l'urétrite postérieure. Là sont les véritables causes de l'akinésie; elles rentrent dans le chapitre de l'urétrite chronique, et disparaissent avec elle.

Les lésions de la moelle sont de pures exceptions; myélites, méningo-myélites, et paraplégies réflexes ne comptent pour ainsi dire pas dans l'histoire de la blennorrhagie. Encore les conditions dans lesquelles ces complications furent observées excluent-elles *ipso facto* toute velléité matrimoniale. ®

Quant aux psychoses elles sont relativement fréquentes, et le deviennent de plus en plus en nos milieux névrosés, où florissent les

anomalies, les perversions et les aberrations sexuelles. L'hypocondrie est une cause d'impuissance indéniable, mais moins importante cependant que la neurasthénie. Nous ne devons considérer ni l'une ni l'autre comme un obstacle absolu au mariage, car il est patent que, s'il existe un moyen de les guérir, c'est dans les conditions régulières et l'hygiène du foyer qu'on doit le chercher et qu'on le trouve le plus souvent.

J'ai hâte d'arriver aux altérations des testicules et des voies séminales.

L'épididymite blennorragique interrompt généralement le cours du sperme pendant sa période aiguë, et à sa suite persistent parfois des nodosités, des rétractions et des cicatrices qui entraînent une oblitération définitive.

Si la partie lésée est la tête, l'exsudat englobe les premiers vaisseaux efférents et leurs cônes séminifères, mais peut laisser libres quatre ou cinq d'entre eux (on sait qu'ils sont au nombre de dix) qui continueront à s'abou-

cher dans le canal épидидymaire. Que la queue soit prise, au contraire, alors même que les cônes seraient restés intacts, toute communication est interrompue, puisque cette partie de l'organe est l'extrémité de l'entonnoir par laquelle la semence est obligée de passer pour gagner le canal déférent.

Un côté resté perméable suffit à assurer la bonne qualité du sperme, mais si la barrière est bilatérale, aucun spermatozoïde ne pénétrera dans la voie déférentielle.

Il en est de même chez les sujets dits monorchides, lorsque la glande normale a été pathologiquement frappée de nullité. On sait en effet, depuis les travaux de Follin, Godart, Piogey, qu'un testicule en ectopie, retenu dans l'abdomen ou à l'anneau, est incapable de sécrétion féconde, la descente dans le scrotum étant une condition indispensable de la spermatogénèse.

Pendant combien de temps l'obstacle dû à l'orchite est-il à redouter? Sur ce point nous

nous trouvons en face de documents très contradictoires.

D'abord, anatomiquement, il est acquis que certaines nodosités ne disparaissent jamais. Et il est non moins avéré que certains de nos malades sont à tout jamais privés de sperme fécondant. Liégeois a eu le tort de généraliser cette fâcheuse conclusion, mais ses observations, prises en particulier, restent dans le fond d'une parfaite exactitude. En 1886, joignant aux miens les cas de Liégeois, Gosselin et Godard, je formai un total de quatre-vingt-cinq cas où le retour de l'élément fécondant n'était noté que neuf fois. D'autre part, Kehrer produisait quatre-vingt-seize observations de mariage stérile avec vingt-neuf fois l'azoospermie et onze fois l'oligospermie, suite d'orchites antérieures ou de funiculites. Pour beaucoup de ces malheureux malades, ce n'était pas seulement l'infécondité en perspective, mais encore l'impuissance irrémédiable, avec l'atrophie des glandes testiculaires et ses conséquences habituelles, s'ils étaient atteints

dans le jeune âge, je veux dire toutes les modifications qui transforment l'homme en un être insexué.

Nous n'hésitons pas aujourd'hui à considérer ce tableau comme chargé de trop sombres couleurs. Je crois avoir été un des premiers à dénoncer l'exagération de Liégeois. Me basant sur l'expérience très précise de Horand, j'apportai des faits démonstratifs de sujets jadis atteints d'épididymites bilatérales, et devenus par la suite pères de nombreux enfants. J'ai pu moi-même examiner un jeune homme dans ces conditions, et au neuvième mois trouver les spermatozoïdes en quantité normale. Enfin l'importante contribution de quarante-six cas, vus par Balzer et Souplet, semble avoir définitivement assis une opinion plus rassurante et prouve tout au moins que notre contrôle si décourageant avait été pratiqué à une date trop voisine de la période aiguë.

Je transcris le tableau produit par ces auteurs :

1° orchites récentes : 34 cas, avec trois résultats positifs ;

2° orchites anciennes : 6 cas, avec 5 résultats positifs ;

(Ancien veut dire ici datant d'au moins six mois.)

De cette discussion nous retiendrons ces deux points : 1° même en période subaiguë, voire aiguë, les animalcules peuvent normalement cheminer dans les cas rares où l'inflammation n'atteint que le sommet du globus major épiddymaire. Quelques millimètres plus bas, tout passage leur est barré, et la race peut être à jamais éteinte. Le hasard de localisation d'un exsudat, tel est le caprice auquel est livrée la propagation de l'espèce. Il est très fâcheux que cette particularité ne soit pas mise en relief dans les documents qui régissent la question ; peut-être y trouverait-on la clef de leur disparité ; en tout cas elle s'impose pour les statistiques futures ; 2° sans nier les cas d'obstruction absolue et définitive on doit les tenir pour moins nombreux

qu'on ne le pensait jadis, et probablement ils le cèdent en fréquence à ceux dans lesquels les soins bien entendus triomphent au bout d'une année environ des reliquats oblitérants. Il n'était pas inutile d'entrer dans ces développements pour guider la conduite du praticien en maintes circonstances délicates.

Le raisonnement, la palpation, l'histologie, nous dictent notre réponse.

Avant six mois écoulés, toute induction serait prématurée. L'accident datant de plus d'un an, si notre homme a repris ses habitudes anciennes, sans refroidissement dans ses ardeurs, sans incertitude dans la façon de les satisfaire ou la volupté ressentie, augurons-en bien ; mal, au contraire, dans les conditions inverses. Mais il ne peut s'agir encore que de vagues présomptions.

Le patient bien étendu, scrutons attentivement le contenu des bourses. On peut résumer en trois phrases l'impression que doit donner un tel examen :

Noyau caudal ou funiculaire = pas ou peu d'espoir;

Noyau limité à la tête = probabilité de guérison;

Pas de noyau appréciable = quasi-certitude de guérison.

Il va sans dire que, une seule glande suffisant à fertiliser la sécrétion, c'est l'état du côté le plus favorisé qui règle le pronostic. Le testicule gauche est annihilé, mais si le droit fournit toujours, la fonction est garantie. Pour une voix qui s'arrête dans un duo à l'unisson, la chanson ne se perd pas. Un peu moins d'éclat peut-être, un peu moins d'intensité, ce qui veut dire, moins d'amplitude dans les vibrations; mais il n'importe, la vibration est perçue.

Le dernier mot reste toujours au microscope. Nous demanderons au jeune homme de nous envoyer de sa liqueur recueillie dans un petit flacon. Mieux est qu'il ne nous la remette pas lui-même, et tu te garderas surtout de la placer sous l'objectif en sa présence. Les plus

ignorants savent à peu près ce que l'on doit voir, et voudraient y regarder. Or nous devons rester libres de leur mesurer la vérité suivant que nous jugeons qu'il en est besoin, et qu'il y va de leur intérêt.

Le liquide contient-il ou non des zoospermes? Voilà le grand problème. Agiter vivement le flacon, en puiser quelque peu à l'aide d'un compte-gouttes ou d'un agitateur, et le placer entre lamelle et couvre-objet sans autre préparation, et sans coloration, tel est le manuel simple et bien connu. Un coup d'œil suffit pour reconnaître l'absence ou la présence des animalcules. Cependant en cas de négative, il est sage de ne se prononcer qu'après un examen approfondi et plusieurs fois recommencé.

Deux cas extrêmes autorisent un jugement absolu : le défaut complet ou l'abondance normale des éléments actifs, stérilité certaine ou fécondité possible.

Pour la stérilité, elle n'est pas douteuse dès que nous avons constaté l'azoospermie, et

fait la preuve que le liquide éjaculé, au lieu d'être du sperme, de la semence au sens physiologique du mot, n'est qu'un composé de liquides accessoires.

J'ai dit : la fécondité possible, probable si l'on veut, car malgré toutes les apparences, *il y a des stérilités inexplicables*. Je connais un cas de ce genre. Un homme très robuste vit, pendant près de vingt ans, un nombre considérable de femmes, parmi lesquelles des filles vierges et saines, aussi bien que d'autres ayant eu des enfants. Il ne prenait aucune précaution préventive, bien plus, il variait les conditions de l'expérience avec une ténacité et une véritable curiosité scientifiques, au point de rechercher les positions et les époques les plus favorables à l'imprégnation ; ses tentatives restèrent toujours infructueuses. Cet homme, a aujourd'hui cinquante ans, son sperme a été analysé jadis par Charcot, qui le déclara tout à fait normal ; à sa prière, je renouvelai, plusieurs années après, cet examen, qui me donna les

mêmes résultats au triple point de vue de l'abondance, du volume et de la vivacité des animalcules.

Ce serait s'avancer sur un terrain très incertain que d'aborder maintenant la question des zoospermes malades affaiblis, ou raréfiés de dimensions insolites, ou de mouvements ralentis. *A priori*, nous devons supposer ces anomalies susceptibles d'entraver le cheminement de la cellule vibratile, ou de vicier le processus évolutif, de façon soit à empêcher la fécondation, soit à préparer un embryon débile. Mais, en réalité, il ne faut nous arrêter qu'aux cas très accentués et n'en tirer que de très vagues conclusions, si nous ne voulons pas tableter sur des hypothèses et nous exposer aux démentis de l'expérience.

I. — AVANT TOUT PROJET.

« Docteur, j'ai eu des blennorragies, qui plusieurs fois me sont tombées dans les bourses, tantôt à droite, tantôt à gauche, puis-je

fait la preuve que le liquide éjaculé, au lieu d'être du sperme, de la semence au sens physiologique du mot, n'est qu'un composé de liquides accessoires.

J'ai dit : la fécondité possible, probable si l'on veut, car malgré toutes les apparences, *il y a des stérilités inexplicables*. Je connais un cas de ce genre. Un homme très robuste vit, pendant près de vingt ans, un nombre considérable de femmes, parmi lesquelles des filles vierges et saines, aussi bien que d'autres ayant eu des enfants. Il ne prenait aucune précaution préventive, bien plus, il variait les conditions de l'expérience avec une ténacité et une véritable curiosité scientifiques, au point de rechercher les positions et les époques les plus favorables à l'imprégnation ; ses tentatives restèrent toujours infructueuses. Cet homme, a aujourd'hui cinquante ans, son sperme a été analysé jadis par Charcot, qui le déclara tout à fait normal ; à sa prière, je renouvelai, plusieurs années après, cet examen, qui me donna les

mêmes résultats au triple point de vue de l'abondance, du volume et de la vivacité des animalcules.

Ce serait s'avancer sur un terrain très incertain que d'aborder maintenant la question des zoospermes malades affaiblis, ou raréfiés de dimensions insolites, ou de mouvements ralentis. *A priori*, nous devons supposer ces anomalies susceptibles d'entraver le cheminement de la cellule vibratile, ou de vicier le processus évolutif, de façon soit à empêcher la fécondation, soit à préparer un embryon débile. Mais, en réalité, il ne faut nous arrêter qu'aux cas très accentués et n'en tirer que de très vagues conclusions, si nous ne voulons pas tableur sur des hypothèses et nous exposer aux démentis de l'expérience.

I. — AVANT TOUT PROJET.

« Docteur, j'ai eu des blennorragies, qui plusieurs fois me sont tombées dans les bourses, tantôt à droite, tantôt à gauche, puis-je

songer au mariage? On m'a dit que je courais le risque de manquer de progéniture et même de devenir impuissant; je viens vous prier de m'examiner et de me dire ce que vous en pensez. »

S'agit-il d'une crainte vaine, avons-nous pu constater les éléments essentiels? Nous sommes trop heureux d'en aviser l'intéressé, et de mettre fin à son inquiétude; qu'il ait la satisfaction de les contempler, s'il le désire, c'est un spectacle qui fait toujours plaisir.

S'il y a lieu, nous ferons part de nos observations sur la qualité et la santé des zoospermes. Il n'y a aucun inconvénient à dire à quelqu'un: « Vous avez l'indispensable, mais, par des soins, vous pouvez et vous devez acquérir davantage; je redouterais, si la paternité vous échait en de telles conditions, la faiblesse ou l'état maladif du nouvel être, et peut-être bien pourrait-elle ne pas vous advenir. » De telles paroles n'ont rien qui déconcerte, puisque, donnant acte d'une circonstance heureuse, elles ne mentionnent les par-

ticularités moins favorables que pour les faire suivre d'un pronostic encourageant.

Mais voici le cas d'une stérilité avérée, et supposée définitive d'après les procédés que j'ai indiqués. Quel langage tenir? C'est une chose affreuse que d'annoncer à un homme qu'il est dépouillé du pouvoir de se reproduire, et tel qui affecte d'en rire en demeure consterné. C'est donc un devoir pour nous, un devoir de charité, usons de grands ménagements, et amortissons de notre mieux le coup que nous avons le pouvoir, mais non l'obligation, de porter. Et c'est aussi de la prudence que de garder quelque réserve, car pouvons-nous avoir la certitude scientifique, absolue, d'un mal aussi irrémédiable que nous sommes portés à le croire, sommes-nous sûrs qu'il s'agisse d'une cessation de la spermatopoièse et non d'une suspension? En tout cas, avant de prononcer un arrêt d'une telle importance, il est bon de recommencer, à plusieurs reprises et suffisamment espacées, la recherche microscopique, en prescrivant, dans l'intervalle,

les médicaments et les pratiques que nous savons le plus propres à amener la résolution des reliquats inflammatoires, l'iodure de potassium, l'enveloppement dans le suspensoir ouato-caoutchouté et l'hydrothérapie. Entre temps le malade réfléchira et pourra s'accoutumer aux graves pensées que nous avons éveillées en son esprit, si bien que le jour où nous jugerons opportun de lui dire toute la vérité, il l'acceptera sans trop d'émoi.

Mais il est bien entendu que si nous pouvons à la rigueur lui faire entendre qu'il ne fera jamais d'enfant, dans aucun cas, nous ne sommes en droit de lui dire qu'il marche fatalement à l'impuissance. Avouons l'infécondité, mais l'eunuchisme jamais. Car dévoiler à un jeune homme cette suprême déchéance, c'est le frapper dans sa dignité non moins que dans son plaisir, c'est faire une blessure dont quelques-uns préfèrent mourir.

En vérité, notre mission est seulement de décourager les visées qui nous sont démontrées

imprudentes ou coupables; et nous y arriverons en agissant avec douceur pour préparer le sujet à la dose de vrai jugée nécessaire, mais sans avoir la cruauté de la dépasser jamais.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

L'heure n'est plus d'atermoyer ni de mesurer nos révélations, car celui qui nous interroge n'est plus seul en jeu, et son devoir formel est d'éclairer celle qu'il appelle à partager sa vie.

Ainsi procéda un de mes amis, monorchide de naissance et qu'une épididymite avait privé de l'autre testicule. Il en fit l'aveu aux parents, en exprimant le désir que la jeune fille en fut instruite. Celle-ci demanda à réfléchir, prit l'avis d'un conseiller spirituel, et tous deux pensèrent qu'il ne fallait pas marchander la plus grande preuve d'amour à qui venait de donner la plus grande preuve de loyauté.

Telle est la seule manière de faire accep-

les médicaments et les pratiques que nous savons le plus propres à amener la résolution des reliquats inflammatoires, l'iodure de potassium, l'enveloppement dans le suspensoir ouato-caoutchouté et l'hydrothérapie. Entre temps le malade réfléchira et pourra s'accoutumer aux graves pensées que nous avons éveillées en son esprit, si bien que le jour où nous jugerons opportun de lui dire toute la vérité, il l'acceptera sans trop d'émoi.

Mais il est bien entendu que si nous pouvons à la rigueur lui faire entendre qu'il ne fera jamais d'enfant, dans aucun cas, nous ne sommes en droit de lui dire qu'il marche fatalement à l'impuissance. Avouons l'infécondité, mais l'eunuchisme jamais. Car dévoiler à un jeune homme cette suprême déchéance, c'est le frapper dans sa dignité non moins que dans son plaisir, c'est faire une blessure dont quelques-uns préfèrent mourir.

En vérité, notre mission est seulement de décourager les visées qui nous sont démontrées

imprudentes ou coupables; et nous y arriverons en agissant avec douceur pour préparer le sujet à la dose de vrai jugée nécessaire, mais sans avoir la cruauté de la dépasser jamais.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

L'heure n'est plus d'atermoyer ni de mesurer nos révélations, car celui qui nous interroge n'est plus seul en jeu, et son devoir formel est d'éclairer celle qu'il appelle à partager sa vie.

Ainsi procéda un de mes amis, monorchide de naissance et qu'une épididymite avait privé de l'autre testicule. Il en fit l'aveu aux parents, en exprimant le désir que la jeune fille en fut instruite. Celle-ci demanda à réfléchir, prit l'avis d'un conseiller spirituel, et tous deux pensèrent qu'il ne fallait pas marchander la plus grande preuve d'amour à qui venait de donner la plus grande preuve de loyauté.

Telle est la seule manière de faire accep-

table, tel est le modèle à citer. Employons donc à convaincre les récalcitrants et même les hésitants, tout ce que nous avons de douceur et de fermeté. Que penseraient-ils eux-mêmes d'une jeune fille ayant subi l'ablation des ovaires et qui se laisserait épouser sans mot dire? Et puis, supposé qu'ils se marient en gardant le secret, lasse d'attendre de son mari la semence bienfaisante, l'épouse ne la demandera-t-elle pas hors du foyer? Épouse coupable, certes, mais avec quelles justes atténuations! Quel crédit pourraient avoir alors les récriminations, l'aveu tardif constituant à lui seul la plus grave des injures?

A la rigueur pourrait-on trouver une exception à cette règle si formelle de la déclaration nécessaire : c'est le cas où la future serait elle-même frappée dans ses organes reproducteurs. De nos jours, les femmes privées d'ovaire sont moins rares que jamais, je veux dire celles qui ont été châtrées de plein consentement, et qui savent qu'elles le sont, car la chirurgie ne saurait être accusée d'en augmenter le

nombre, qui se borne à supprimer les organes inutiles ou dangereux. Et vraiment il serait à désirer que nos chers inféconds fussent dirigés vers ces pauvres mutilées, et légitimement unis par un mariage on ne peut mieux assorti; mais qui sait encore si nos clients l'accepteraient!

Il se peut que des esprits étroits trouvent matière à s'indigner dans une union qui fausse l'esprit des institutions et l'accusent de mentir aux fins sociales du mariage, la génération. Mais à proprement parler ceci ne nous regarde pas. Aux futurs de savoir si pour eux les fins ne sont que cela. C'est un problème intime, que chacun comprend à sa façon; tout ce qu'ils peuvent nous demander c'est de leur donner très sincèrement les éléments pour le résoudre.

Ce qui vient d'être dit à propos de la stérilité est, à plus forte raison, applicable à l'impuissance. On a toujours vu et on verra toujours des impuissants se marier. Il est des questions de convenance, d'inclination, des arrangements de famille ou de fortune qui surmontent toute difficulté, et nous n'avons qu'à nous

incliner devant les dévouements qui se prêtent à sauver de telles situations. Mais le médecin ne sera en règle avec sa conscience que s'il a fait connaître toute la vérité, et initié son client à la nécessité des plus sincères révélations. Trop de procès célèbres ont montré cette question sous tous ses aspects, pour qu'il y ait lieu d'insister davantage sur le caractère sacré qui s'attache à l'usage des droits matrimoniaux, et je ne saurais mieux résumer ce chapitre qu'en reproduisant ces lignes de saint François de Sales : « Cet usage est appelé par l'apôtre un devoir réciproque, un devoir si grand que, bien qu'on puisse ne pas l'exiger, l'on est indispensablement obligé de le rendre ; de manière que l'un n'y puisse manquer sans le libre consentement de l'autre. (1) »

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Si chargé que soit son passé, un homme marié qui s'étonne et s'afflige de n'avoir pas

(1) *Introduction à la vie dévote*, chap. XXXIX.

d'enfant, commence toujours par accuser sa femme. Insinuons-nous que la stérilité peut ne dépendre que de lui-même, il se récrie, parle de sa bonne santé, de la régularité qu'il apporte à remplir son devoir conjugal. Pressé de questions il reconnaît avoir payé jadis son tribut à Vénus, et se livre en toute inconscience à nos investigations.

Il peut arriver que, découvrant immédiatement les indurations des vieilles orchites, nous soyons amenés à lui demander un échantillon de son sperme ; mais, disons-le immédiatement, pour asseoir notre opinion, bien plutôt que pour l'en instruire. Notre intervention vient trop tard, la mésalliance est accomplie et il ne nous reste plus rien à faire. Je me trompe, nous avons à détourner les reproches dont on est tenté d'accabler une femme, et au besoin à prévenir les cures intempestives et tout au moins inutiles dont elle est menacée.

Mais prenons garde de dépasser le but, et surtout n'engageons pas l'avenir. Aller

incliner devant les dévouements qui se prêtent à sauver de telles situations. Mais le médecin ne sera en règle avec sa conscience que s'il a fait connaître toute la vérité, et initié son client à la nécessité des plus sincères révélations. Trop de procès célèbres ont montré cette question sous tous ses aspects, pour qu'il y ait lieu d'insister davantage sur le caractère sacré qui s'attache à l'usage des droits matrimoniaux, et je ne saurais mieux résumer ce chapitre qu'en reproduisant ces lignes de saint François de Sales : « Cet usage est appelé par l'apôtre un devoir réciproque, un devoir si grand que, bien qu'on puisse ne pas l'exiger, l'on est indispensablement obligé de le rendre ; de manière que l'un n'y puisse manquer sans le libre consentement de l'autre. (1) »

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Si chargé que soit son passé, un homme marié qui s'étonne et s'afflige de n'avoir pas

(1) *Introduction à la vie dévote*, chap. XXXIX.

d'enfant, commence toujours par accuser sa femme. Insinuons-nous que la stérilité peut ne dépendre que de lui-même, il se récrie, parle de sa bonne santé, de la régularité qu'il apporte à remplir son devoir conjugal. Pressé de questions il reconnaît avoir payé jadis son tribut à Vénus, et se livre en toute inconscience à nos investigations.

Il peut arriver que, découvrant immédiatement les indurations des vieilles orchites, nous soyons amenés à lui demander un échantillon de son sperme ; mais, disons-le immédiatement, pour asseoir notre opinion, bien plutôt que pour l'en instruire. Notre intervention vient trop tard, la mésalliance est accomplie et il ne nous reste plus rien à faire. Je me trompe, nous avons à détourner les reproches dont on est tenté d'accabler une femme, et au besoin à prévenir les cures intempestives et tout au moins inutiles dont elle est menacée.

Mais prenons garde de dépasser le but, et surtout n'engageons pas l'avenir. Aller

trop loin est dangereux pour tout le monde : la femme, le mari et le médecin.

Je n'oublierai jamais la stupeur dont fut frappé un de mes amis qui m'avait apporté de son sperme, après deux ans de mariage improductif, et se penchait familièrement avec moi sur l'oculaire. Pas un animalcule en 5 grammes de liquide tout à fait normal d'apparence !

« Je n'y puis rien comprendre, s'exclama-t-il, j'ai couché jadis avec une femme mariée, aujourd'hui mère d'un enfant qui est tout mon portrait; et voyez ma santé ! » Le fait est qu'il était vigoureux à souhait.

Mais à l'examen du scrotum on trouvait à droite une nodosité épидidymaire, et les souvenirs d'une orchite bilatérale fort ancienne ne tardèrent pas à se préciser; bien des ans se sont passés sans atténuer la rancœur qu'il en éprouva.

Avec plus de prudence je lui eusse évité la constatation de sa disgrâce et l'amertume de la certitude. Et si quelque jour sa femme reçoit d'ailleurs ce qu'il ne peut lui donner,

j'eusse prévenu d'avance l'irréparable, en même temps que je me fusse épargné le plus cuisant embarras. Au lieu de la discorde, la joie se fût épanouie dans le foyer.

Oui, c'est une grande folie que de nous prononcer sans retour possible. Pas de flair qui puisse nous guider. Quand nous nous trouvons en face d'un inconnu, pensons immédiatement à un piège, et gardons-nous.

Un homme nous demande négligemment s'il peut se marier, il nous présente un flacon. Attention, c'est un infécond dont la femme est enceinte, et qui n'attend que notre opinion pour faire un éclat !

Mais c'est surtout en face des morceaux de linge découpés qu'il faut se montrer circonspect.

« Veuillez me renseigner », dit un jour à Langlebert, un monsieur qui lui tendait une tache empesée. Mais le regretté maître était trop avisé pour ne pas dépister une ruse, et, s'il vit des spermatozoïdes, il n'eut garde de les montrer; il brouilla la préparation et

fit voir des éléments indifférents. « Ah! docteur, dit l'étranger, de quel poids vous me délivrez, je me suis figuré que ma femme me trompait, et c'est une rondelle coupée dans sa chemise que je vous avais soumise. »

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens que j'attache à de tels conseils.

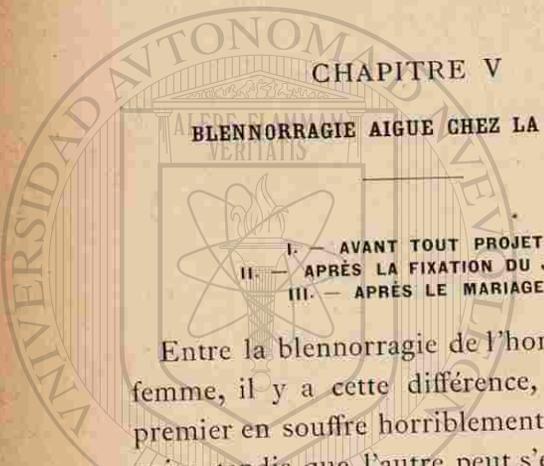
Je ne prétends pas qu'il ne faut jamais dire la vérité, mais je pense qu'elle est pleine de périls, je veux qu'elle soit révélée à bon escient, et non de but en blanc. Notre rôle est complexe et exige autant de bon jugement que de bonne science. Avons-nous le devoir, même le droit de frapper un malade d'un sombre pronostic, il en est pour lesquels ce serait la mort assurée. Je sais un jeune homme qui se fit sauter la tête le jour qu'un maladroit lui apprit sans préparation la nature d'un chancre infectant.

Est-ce aller trop loin que de dire que nous tenons dans notre main la guerre et la mort. Ne l'ouvrons donc qu'en acceptant la pleine responsabilité des malheurs redoutés,

en des occasions qui créent des devoirs; or ces occasions sont rares. Guerre et mort sont un mal inévitable; mais ce n'est pas à la médecine qu'il convient d'en démontrer la nécessité. Si la conviction doit se faire à cet égard, il est à souhaiter qu'elle se fasse en dehors d'elle, et j'ajouterai presque, avec la conviction d'être fidèle à notre mission, malgré elle.

CHAPITRE V

BLENNORRAGIE AIGUE CHEZ LA FEMME

- 
- I. — AVANT TOUT PROJET
 - II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
 - III. — APRÈS LE MARIAGE

Entre la blennorragie de l'homme et de la femme, il y a cette différence, c'est que le premier en souffre horriblement pour l'ordinaire, tandis que l'autre peut s'en apercevoir à peine. C'est pour l'homme et par l'homme qu'a été inventé le mot *chaudepisse*, tout à fait inapplicable à l'autre sexe. Il est vrai qu'après cuissons et souffrances, la maladie a plutôt chez lui tendance spontanée à s'éteindre et à disparaître, privilège dont est loin de jouir la femme, chez laquelle le gonocoque trouve toujours à se cantonner et à progresser.

Quoi qu'il en soit, il est une chose incon-

testable, c'est qu'une femme peut avoir une blennorragie aiguë sans s'en douter; l'urétrite ne donne lieu qu'à très peu de symptômes subjectifs, à moins qu'elle ne se complique de cystite; la métrite débutante elle-même est peu remarquée en général. Quant à la vulvite et à la vaginite, elles passent plus difficilement inaperçues, mais elles sont loin d'exister dans tous les cas, car, ainsi que l'a fort bien dit Verchère, la blennorragie aiguë, généralisée, est plus fréquente chez les jeunes sujets, et particulièrement chez les novices; les femmes plus âgées ne présentent guère que des localisations.

Ces localisations, est-il besoin de l'ajouter, il faut les chercher. Nul n'hésite en voyant la goutte qui sourd du méat, le flot crémeux qui accompagne le doigt sortant du vagin, et les culs-de-sac hérissés de ces saillies saignantes que Thiry appelait *granulations*,[®] pour en faire, bien à tort, le substratum anatomique de la blennorragie. C'est là diagnostic d'élève; mais à défaut de tels signes, on devra

fouiller toutes les anfractuosités des muqueuses. Les follicules qui entourent l'urètre, les glandes vulvaires, celles du col utérin sont des retraites qui ne livrent pas facilement leur contenu.

J'en dirai autant de l'anus et du rectum, bien plus souvent atteints qu'on ne le suppose. Telle est du moins la conviction que je me suis faite depuis plusieurs années par l'observation des femmes vénériennes de Saint-Lazare. Je crois que beaucoup de médecins, comme je le fis moi-même jadis, ne remarquent pas ces lésions, ou les interprètent à tort différemment. Sans parler de la sodomie, vice si fréquent, il suffit du reste de suivre le cheminement naturel des sécrétions vulvo-vaginales dans le décubitus dorsal pour comprendre avec quelle facilité l'orifice anal qui en est incessamment baigné, s'offre à la contagion. On ne devra donc jamais en omettre l'examen. S'il existe un condylome rosé et mou, d'une mollesse très particulière, cachant une petite fissure, et si

l'on constate la goutte blanche intra-sphinctérienne, il y a déjà de grandes présomptions; l'ensemble de ces trois signes est assez caractéristique; mais pour dissiper toute lueur de doute, c'est au microscope, argument suprême, qu'il faut recourir.

Aucun autre moyen ne saurait nous mettre en garde contre le risque d'interprétations hasardées, offensantes ou naïves.

Telle est d'ailleurs la conduite à tenir en face de tout écoulement douteux, notamment de ceux qui accompagnent certaines inflammations de la vulve et du vagin d'un diagnostic tout à fait irréalisable à l'œil nu.

Une jeune fille de bon monde vint, un jour, me consulter peu après l'époque de ses fiançailles. Elle avait été prise tout d'un coup d'un catarrhe très douloureux de la vulve, bientôt propagé au vagin; l'orifice hyménéal donnait passage à un exsudat blanc jaunâtre, et les nymphes elles-mêmes en étaient couvertes; l'idée d'un catarrhe vénérien se présentait tout d'abord à l'esprit. Mais à l'objectif

on apercevait une nuée de gros bâtonnets ; tout soupçon de blennorragie était ainsi écarté, et j'ajouterai incidemment que le seul mode étiologique que j'aie pu incriminer fut la souillure par le contact des cabinets d'un grand magasin que fréquentait journellement ma jeune cliente pour les achats de son trousseau.

Il va de soi que cette contagion aurait pu tout aussi bien s'exercer par l'agent propagateur de la blennorragie, il n'est du moins pas illogique de le supposer. Si rares qu'elles soient, exceptionnelles même, le praticien doit être fixé sur la possibilité, la réalité de ces infections accidentelles, et se dire qu'il peut avoir à compter avec la *blennorragia insontium*. On connaît l'histoire de petites épidémies locales développées et entretenues chez des fillettes par des piscines ou des baignoires mal nettoyées (Suchard, Skutsche).

On trouvera plus loin, dans le cours de ce chapitre, la relation d'accidents de ce genre dont j'ai été témoin, et les observations ne

manquent pas de *transmissions médiatees* au moyen d'instruments ou de récipients communs. A vrai dire, ces faits doivent être examinés avec quelque sévérité, et je crois, notamment avec Welander et Piringer, que le pus de la gonorrhée desséché sur des linges, chemises, serviettes, mouchoirs, peut être difficilement ramené à la virulence. Elle se conserve au contraire dans les éponges comme dans tous les milieux humides, tels que les canules de seringues, les cuvettes, et il n'est pas douteux qu'avec la multiplication incessante des water-closets, dans les rues, les wagons et tous les établissements, imposée par le confort moderne, nous ne soyons plus exposés que jadis à rencontrer des cas de ce genre. La conclusion est qu'il faut y songer pour éviter de porter des jugements injustes et ne point accabler des innocentes.

Il est une question sur laquelle l'opinion est assez mal établie, celle de savoir quelle influence exerce la blennorragie sur l'érotisme

féminin. Martineau le tient pour exagéré, Rollet, pour attiédi, et le fait est qu'il est difficile d'être bien renseigné sur ce point délicat. Une de mes malades, qui a bien voulu se livrer à une petite enquête, fut à peine plus heureuse que moi, car, dit-elle, on se méfie du médecin, on le trompe si on peut, mais de femme à femme, c'est encore pis. Voici cependant le résultat de ses investigations. « Oui, en général, la blennorragie cause une excitation, dans les premiers temps, lorsque celle-ci est à l'état aigu, alors qu'il y a démangeaison; donc, selon le plus ou moins de force de la maladie, la femme désire l'homme, et en reçoit du plaisir plus facilement qu'à l'état sain, mais il y a des nuances et des exceptions. Chez les *accidentelles*, cette maladie cause un tel chagrin, elles ont si grande terreur de communiquer leur mal à l'ami, au mari, que les sensations agréables sont presque annihilées, tandis que chez les autres, chez celles qui s'en moquent, il y a réellement recrudescence de désir et facilité

de jouissance. Une vieille professionnelle se donnait comme étant d'un tempérament très froid, excepté seulement au moment d'une blennorragie, parce que, disait-elle, « ça la chatouillait », et elle se souvenait que, vingt ans auparavant, quand elle était soignée à Lourcine, toutes ou presque toutes les femmes atteintes de blennorragie « s'amusaient » entre elles, et étaient continuellement dans un état d'excitation très grand. Il est vrai que, prises sur le fait par une surveillante, elles niaient énergiquement; mais on doit savoir que le plus grand affront qu'une femme pourrait se faire à elle-même serait d'avouer à quelqu'un considéré comme honnête qu'elle est capable d'éprouver quelque chose; il y a là un point d'honneur. Ces données, ajoute ma correspondante, sont en contradiction avec mon observation personnelle; car il ne m'est resté que le souvenir très net d'un grand dégoût pour moi-même et le sentiment, vis-à-vis des gens que je jugeais sains, d'une infériorité qui m'attristait beaucoup. Tout cela est loin des

idées sensuelles, mais puisque ce que j'ai ressenti, moi, ne l'est pas par toutes les femmes, j'en conclus que, comme toujours, il faut compter beaucoup avec le caractère, avec le moral et avec certaines idées du sens ou du non-sens moral de chacune. »

I. — AVANT TOUT PROJET.

Qui dit blennorragie aiguë suppose cohabitation récente. La femme non mariée qui en est atteinte est soit une tributaire consciente de l'amour libre, professionnelle ou accidentelle, soit une victime du viol ou de la séduction.

Qu'une telle malade vienne nous demander si elle peut nourrir des projets de mariage, le cas est possible à la rigueur, mais fort improbable. Plus souvent, il arrive qu'une fille de mœurs légères, désireuse ou trouvant l'occasion de faire une fin, nous consulte pour des pertes blanches, et que nous y reconnaissons les caractères de l'écoulement blennorra-

gique, mais presque jamais à l'état aigu.

La vraie blennorragie aiguë, avec complication de vaginite, rougeur des muqueuses tuméscées, souffrance et fièvre locale, nous l'observons surtout chez la débutante inexpérimentée, incapable ou négligente des soins et de l'hygiène la plus élémentaire, ou s'y refusant à cause de l'extrême sensibilité des parties. Le moindre attouchement est douloureux : le bec d'un instrument ou le doigt ne pénètre qu'avec une grande difficulté au delà du vestibule. Celle-là ne songe guère au mariage. Il peut se faire cependant qu'une union soit désirée ou projetée pour réparer ou pour dissimuler une faute. Nous aurons alors à nous prononcer sur l'urgence du traitement, sa nature, sa durée. Mais en pareil cas la médecine passe toujours au second plan, les convenances des intéressés et les circonstances dominant tout.

Si l'aventure a été suivie de conception, la thérapeutique comporte de particuliers ménagements, et si, lorsque nous sommes appelés

idées sensuelles, mais puisque ce que j'ai ressenti, moi, ne l'est pas par toutes les femmes, j'en conclus que, comme toujours, il faut compter beaucoup avec le caractère, avec le moral et avec certaines idées du sens ou du non-sens moral de chacune. »

I. — AVANT TOUT PROJET.

Qui dit blennorragie aiguë suppose cohabitation récente. La femme non mariée qui en est atteinte est soit une tributaire consciente de l'amour libre, professionnelle ou accidentelle, soit une victime du viol ou de la séduction.

Qu'une telle malade vienne nous demander si elle peut nourrir des projets de mariage, le cas est possible à la rigueur, mais fort improbable. Plus souvent, il arrive qu'une fille de mœurs légères, désireuse ou trouvant l'occasion de faire une fin, nous consulte pour des pertes blanches, et que nous y reconnaissons les caractères de l'écoulement blennorra-

gique, mais presque jamais à l'état aigu.

La vraie blennorragie aiguë, avec complication de vaginite, rougeur des muqueuses tuméscées, souffrance et fièvre locale, nous l'observons surtout chez la débutante inexpérimentée, incapable ou négligente des soins et de l'hygiène la plus élémentaire, ou s'y refusant à cause de l'extrême sensibilité des parties. Le moindre attouchement est douloureux : le bec d'un instrument ou le doigt ne pénètre qu'avec une grande difficulté au delà du vestibule. Celle-là ne songe guère au mariage. Il peut se faire cependant qu'une union soit désirée ou projetée pour réparer ou pour dissimuler une faute. Nous aurons alors à nous prononcer sur l'urgence du traitement, sa nature, sa durée. Mais en pareil cas la médecine passe toujours au second plan, les convenances des intéressés et les circonstances dominant tout.

Si l'aventure a été suivie de conception, la thérapeutique comporte de particuliers ménagements, et si, lorsque nous sommes appelés

à donner notre avis, la muqueuse du col a été envahie par le gonocoque, nous devons faire toutes réserves relativement à la guérison. Car nul ne peut la promettre avant l'issue de la grossesse. Vouloir l'obtenir quand même serait exposer à l'avortement et à tous les dangers matériels et moraux qu'il peut entraîner.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Mêmes sujets que dans le cas précédent peuvent avoir besoin de nos conseils, à la veille du mariage, en pleine blennorragie aiguë. Jeune fille, veuve ou divorcée, une femme qui a eu un amant, peut être entraînée à de dangereux adieux, et dans l'ardeur des suprêmes embrassements subir les atteintes du gonocoque ou le réveiller dans son assouplissement. Ce n'est pas en pareil cas, on le comprend, que nous pouvons songer à démolir un mariage, pour l'ordinaire laborieusement échafaudé. L'ajournement n'est pas davantage à notre portée. Il faut le deman-

der, mais notre cliente a trop hâte d'arriver à la mairie pour qu'il puisse en être question sérieusement. Nos efforts seront donc forcément bornés : faire connaître les dangers du mal, prescrire les modificateurs les plus actifs, indiquer les précautions propres à préserver autrui (uriner avant tout rapprochement, multiplier les ablutions et les injections au sublimé, éviter les étreintes prolongées ou répétées). D'autre part, une femme intelligente et bien résolue à ne pas retarder la célébration désirée, saura, s'il le faut, prétexter plus d'un malaise pour se donner le temps d'une quasi-guérison. C'est le meilleur parti à prendre et à conseiller.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Il demeure entendu que je laisse de côté toutes les contagions accidentelles ; mais je crois devoir rappeler encore une fois l'attention sur les dangers qu'une domestique impure, une femme de chambre, peut engendrer autour d'elle, dans un cabinet de toilette :

à donner notre avis, la muqueuse du col a été envahie par le gonocoque, nous devons faire toutes réserves relativement à la guérison. Car nul ne peut la promettre avant l'issue de la grossesse. Vouloir l'obtenir quand même serait exposer à l'avortement et à tous les dangers matériels et moraux qu'il peut entraîner.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Mêmes sujets que dans le cas précédent peuvent avoir besoin de nos conseils, à la veille du mariage, en pleine blennorragie aiguë. Jeune fille, veuve ou divorcée, une femme qui a eu un amant, peut être entraînée à de dangereux adieux, et dans l'ardeur des suprêmes embrassements subir les atteintes du gonocoque ou le réveiller dans son assouplissement. Ce n'est pas en pareil cas, on le comprend, que nous pouvons songer à démolir un mariage, pour l'ordinaire laborieusement échafaudé. L'ajournement n'est pas davantage à notre portée. Il faut le deman-

der, mais notre cliente a trop hâte d'arriver à la mairie pour qu'il puisse en être question sérieusement. Nos efforts seront donc forcément bornés : faire connaître les dangers du mal, prescrire les modificateurs les plus actifs, indiquer les précautions propres à préserver autrui (uriner avant tout rapprochement, multiplier les ablutions et les injections au sublimé, éviter les étreintes prolongées ou répétées). D'autre part, une femme intelligente et bien résolue à ne pas retarder la célébration désirée, saura, s'il le faut, prétexter plus d'un malaise pour se donner le temps d'une quasi-guérison. C'est le meilleur parti à prendre et à conseiller.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Il demeure entendu que je laisse de côté toutes les contagions accidentelles ; mais je crois devoir rappeler encore une fois l'attention sur les dangers qu'une domestique impure, une femme de chambre, peut engendrer autour d'elle, dans un cabinet de toilette :

à donner notre avis, la muqueuse du col a été envahie par le gonocoque, nous devons faire toutes réserves relativement à la guérison. Car nul ne peut la promettre avant l'issue de la grossesse. Vouloir l'obtenir quand même serait exposer à l'avortement et à tous les dangers matériels et moraux qu'il peut entraîner.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Mêmes sujets que dans le cas précédent peuvent avoir besoin de nos conseils, à la veille du mariage, en pleine blennorragie aiguë. Jeune fille, veuve ou divorcée, une femme qui a eu un amant, peut être entraînée à de dangereux adieux, et dans l'ardeur des suprêmes embrassements subir les atteintes du gonocoque ou le réveiller dans son assouplissement. Ce n'est pas en pareil cas, on le comprend, que nous pouvons songer à démolir un mariage, pour l'ordinaire laborieusement échafaudé. L'ajournement n'est pas davantage à notre portée. Il faut le deman-

der, mais notre cliente a trop hâte d'arriver à la mairie pour qu'il puisse en être question sérieusement. Nos efforts seront donc forcément bornés : faire connaître les dangers du mal, prescrire les modificateurs les plus actifs, indiquer les précautions propres à préserver autrui (uriner avant tout rapprochement, multiplier les ablutions et les injections au sublimé, éviter les étreintes prolongées ou répétées). D'autre part, une femme intelligente et bien résolue à ne pas retarder la célébration désirée, saura, s'il le faut, prétexter plus d'un malaise pour se donner le temps d'une quasi-guérison. C'est le meilleur parti à prendre et à conseiller.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Il demeure entendu que je laisse de côté toutes les contagions accidentelles ; mais je crois devoir rappeler encore une fois l'attention sur les dangers qu'une domestique impure, une femme de chambre, peut engendrer autour d'elle, dans un cabinet de toilette :

elle se sert d'une canule, d'un injecteur, d'une éponge, d'une serviette, autant d'agents propagateurs du gonocoque. Cette variété de contamination à laquelle on veille toujours à propos de la syphilis, est trop oubliée en ce qui concerne la blennorragie. Il faut y penser, il faut le dire.

Le tableau schématique présenté plus haut à propos du mari infecté doit se reproduire ici :

Femme fidèle.

NÉO-BLENNORRAGIENNE.	Contagion par l'époux coupable.	
EX-BLENNORRAGIENNE..	Contagion par l'époux.....	coupable.
		maritalement infecté.
	Exacerbation par gonococcisme latent.	

Femme infidèle.

NÉO-BLENNORRAGIENNE.	Contagion.	{ par l'amant.
EX-BLENNORRAGIENNE..	Contagion.	{ par l'époux coupable.
		{ par l'amant.
		{ par l'époux coupable.
	{ par l'époux maritalement infecté.	
	Exacerbation par gonococcisme latent.	

FEMME FIDÈLE.

Avant d'aborder le cas des néo-blennorragiennes et ex-blennorragiennes, je dois faire remarquer que, par le fait d'un premier accident, la femme passe fatalement, pour l'avenir, de la première dans la seconde catégorie. Après avoir éprouvé tous les dangers, elle en fera courir à son tour par un mal à peine disparu qu'il est rénové. Alors commencera l'ère des transmissions réciproques indéfinies, si fréquentes dans les ménages où l'hygiène et la thérapeutique laissent à désirer. C'est une perspective bien ignorée et que nous devons toujours dévoiler au mari, certains qu'en pareil cas c'est en lui montrant sa santé menacée qu'on préservera le mieux celle de sa compagne.

a. *Néo-blennorragienne.*

Contagion par l'époux coupable. — Coupable, un tel qualificatif doit-il être appliqué

à cette foule d'inconscients qui souillent leur femme dès le premier contact ? A bien peser les responsabilités, c'est au médecin négligent ou ignorant qu'elles doivent incomber. S'il a fait un examen insuffisant, s'il s'est contenté d'une inspection sommaire, ou même si, trompé par des préjugés menteurs, il a conseillé le mariage pour guérir une goutte militaire, lui seul est coupable. Colliger toutes les calamités qu'entraîne cette fatale incurie, c'est écrire l'interminable martyrologe du mariage, page douloureuse entre toutes. J'y ai longuement insisté plus haut, et n'y reviendrai ici que sommairement.

C'est vers le troisième jour après le premier rapport que le gonocoque se manifeste par ses symptômes d'autant plus accusés qu'ils compliquent habituellement les violences de la défloration. La jeune femme ose à peine se plaindre, bien moins encore demander un examen. Cependant Monsieur insiste avec une ardeur bien compréhensible pour continuer l'exercice de ses droits, et

chaque jour il sème et resème la graine mauvaise qui va se développant. Madame parle-t-elle de cuisson, de brûlures, tous deux commencent à les attribuer aux conséquences de l'effraction, et ce n'est que lorsque enfin excédée de souffrances et d'inquiétudes, elle se refuse aux approches, que le mâle s'inquiète à son tour et prend le parti d'aviser. Il regarde, et, naturellement, voit tout et ne comprend rien. Le couple se trouve en voyage, parfois en pays étranger. Un pharmacien mis au courant donne une bouteille d'eau blanche ou de solution boriquée, inutile droguerie. L'inflammation s'accroît. Lasse d'entendre répéter que ça ne sera rien, « que c'est toujours comme ça », la victime s'affole. Se figure-t-on la détresse de l'innocente ? C'est une jeune fille, presque une enfant, pour la première fois éloignée de ses parents ; elle est partie avec un homme qu'on lui a désigné, que le plus souvent elle connaît à peine, auquel on l'a livrée pour qu'il forçât ses tendres organes, et quand, pleine de soumission, elle

lui a sacrifié tous ses sentiments de pudeur naturelle ou acquise, elle se sent en proie à des malaises aussi mystérieux que pénibles, et qui ne la font pas moins rougir que souffrir.

Un docteur, amené enfin, obtient d'examiner la région. Muqueuses turgides et rouges, remplis gonflés, débris déchirés et sanguinolents, le tout baigné de pus. C'est un tableau bien connu des médecins qui exercent dans les centres où se font les voyages de noce, et pour mon compte je l'ai vu souvent à Paris.

Il ne faut pas croire qu'il soit toujours commode de se faire une opinion précise sur la nature des accidents. La sensibilité des parties est telle que l'expertise est généralement très laborieuse. Même l'introduction du doigt dans le vagin pour interroger le contenu urétral rencontre maint obstacle et provoque de vives douleurs. Cependant il importe d'y arriver et de recueillir la sécrétion, car plus la situation paraît complexe, plus grand est le besoin de se renseigner

exactement. Ce premier constat peut avoir une importance considérable au point de vue de l'avenir du jeune ménage. Appliquons-nous à le faire avec autant de scrupule et non moins de preuves recueillies que s'il s'agissait d'en aller témoigner, et conservons avec soin l'ensemble de la documentation, car nous assistons peut-être au premier acte d'un débat judiciaire au cours duquel notre témoignage dûment invoqué peut avoir une influence décisive, et procurera peut-être la délivrance d'une malheureuse.

Certes, une goutte purulente débordant de l'urètre est un signe caractéristique en l'espèce, mais si cette goutte étant recueillie, étalée sur une lame de verre et portée sous le microscope, nous y reconnaissons le gonocoque, le diagnostic ne laissera rien à désirer. Quant à l'étiologie elle est facile à établir en prenant à part le mari pour le confesser et le confondre. Mais songeant toujours à notre rôle possible en justice, examinons-le aussi complètement que Madame.

Reste à établir le traitement, qui doit être sévère, et qu'il faut imposer avec fermeté, car s'il y a quelque chance d'éviter les suites redoutables de l'envahissement gonococcique, c'est à cette première heure de son développement.

Il faut conseiller le repos avant tout, c'est-à-dire interrompre les pérégrinations commencées. On se heurtera à mille objections, mais elles ne tiendront pas devant l'exposé des risques à encourir. D'autorité, le traitement sera fait en partie double si l'on veut prévenir d'incessantes récidives. Il va sans dire que la cause réelle de ses tortures, nous la cacherons à la jeune femme, ce qui n'est pas difficile étant donnée son innocence, et par conséquent sa parfaite ignorance.

Bien plus souvent le premier acte nous échappe, et nous sommes consultés soit au retour du fameux voyage, soit plus ou moins longtemps après. Les phénomènes du début ont été modérés ou supportables et notre avis est réclamé pour des complications tardives,

métrites, salpingites, sans oublier les arthrites, si commodément expliquées jadis par l'hypothèse du mystérieux rhumatisme génital.

Notre premier soin sera de nous faire une conviction raisonnée et scientifique par l'examen le plus approfondi et la confrontation. Puis nous dessillerons les yeux du mari coupable, le plus souvent sans le savoir; le gonocoque, qu'on lui montre dans ses sécrétions et dans celles de sa femme, est en pareil cas un argument irréfutable. Au reste, en répondant à son appel, nous avons couru à son secours, nous sommes et devons rester son allié pour sauvegarder mieux l'avenir conjugal. Et qu'on ne croie pas que ce soit un rôle tout platonique! Il y aura des luttes à soutenir, non certes contre la tendre victime aimante, résignée, et toujours prête à pardonner si elle entrevoit la vérité, mais contre la défiance, ou si l'on préfère, la clairvoyance de l'entourage personnifié par la belle-mère. Malheur, trois fois malheur, si dans le but ostensible de soigner sa fille, ce terrible per-

sonnage prétend s'installer à son chevet. C'est le traitement déréglé par l'exagération même des soins, la récrimination continue, le moral troublé, et la complication la plus grave de toutes, la discorde. La situation est vraiment intolérable quand cet argus a des relations médicales qui excitent ses soupçons et les alimentent au jour le jour de suppositions que nous savons fondées. « Monsieur, me disait une d'elles en me fixant dans les yeux, et parlant avec lenteur comme si elle récitait une leçon, est-ce que ce n'est pas une affection blenn-orr-agique dont souffre ma fille? » Une autre voulait savoir si ce n'était pas une maladie « communiquée ».

Et ce sont des demandes d'avis confidentiel, d'entrevue secrète, des lettres que nous trouvons chez nous en sortant de chez elle : elle a appris, on lui a dit que son gendre avait été malade, etc.

Autant de coups droits qu'il faut détourner d'une tranquille parade, avec autorité, mais sans acrimonie. N'oublions pas que c'est une

femme impressionnable et qui a de justes raisons d'alarmes, une mère au cœur déchiré, armée pour la défense de son enfant, et qu'en somme elle représente, avec aigreur je le reconnais, les sentiments les plus nobles, et le bon droit. Ce qu'il faut, c'est gagner sa confiance, lui persuader par notre sollicitude que si nous ne lui disons pas tout, nous ne négligeons rien de ce qu'il faut faire. Ne luttons pas d'astuce quand nous pouvons vaincre par le dévouement.

Le pis est si, pour servir sa rancune, la méchante se met à la traverse de nos efforts et compromet sottement notre œuvre en soufflant la tempête où le calme est nécessaire. Installée dans un intérieur troublé, elle épie tout, et, dût-elle la mettre au martyre, accablera notre malade de ses révélations. La lettre suivante traduit en termes si touchants l'émoi qui peut en résulter que je n'hésite pas à la transcrire. Elle fut écrite d'un lit où l'on a beaucoup souffert, griffonnée au crayon et à la dérobée. Elle jettera aussi

quelque lumière sur l'état d'âme de certains.

« Monsieur. Je sens que je ne vais pas mieux, malgré tous vos efforts, et j'ai bien peur de ne jamais aller mieux, car chez moi c'est le moral surtout qui souffre et je tiens à vous en dire la cause. Ma mère a eu la preuve que mon mari m'avait trompée avec une maîtresse dès les premiers jours de notre mariage, et m'a remis toute une correspondance qui ne laisse aucun doute sur mon malheur.

« C'est ce jour-là que vous avez vu le thermomètre monter si haut, et que j'ai si fort souffert de palpitations, c'est depuis ce jour que je vais de mal en pis. N'en parlez pas à mon mari, je vous en prie, mais dites-lui qu'à votre avis un chagrin m'empêche de guérir; peut-être alors comprendra-t-il. »

Les choses se passent tout autrement quand l'épouse est contagionnée plus ou moins longtemps après le mariage. Monsieur a fait une escapade libertine, a pris le mal en voyage, ou pendant une absence, parfois une

indisposition de sa femme, et le lui a communiqué.

Les phénomènes se montrent plus rarement à l'état suraigu, et même aigu, qu'au lendemain des noces. Plusieurs circonstances nous en donnent l'explication. D'abord plus de traumatismes, plus de lambeaux déchirés et saignants; au contraire les muqueuses sont devenues plus résistantes, se sont tannées. Puis presque toujours il y a des pertes blanches qui diluent le principe morbide, sans parler des fluides glandulaires visqueux qui l'emprisonnent, et que, mieux faite aux choses de l'amour, la femme perd en plus grande abondance au moment des transports. Ajoutons qu'elle a pris l'habitude des ablutions et sait les pratiquer. Enfin les embrassements sont moins ardents, l'homme qui a quelque raison de crainte, tant pour lui que pour sa compagne, s'exécute plus prestement sans s'arrêter aux bagatelles qu'il sait dangereuses, et surtout sans se hasarder aux répétitions.

Dans ces conditions le mal est souvent méconnu ou faussement interprété. Madame éprouve-t-elle quelque cuisson, une sécrétion muqueuse plus abondante, en parle à son mari, et tous deux se rappellent qu'ils ont fêté un peu bien joyeusement leur revoyance, qu'ils ont dû s'échauffer à coup sûr; c'est ce qui a provoqué sans doute un regain de pertes blanches. On prendra des bains, des rafraîchissants : graine de lin, queue de cerise ou chiendent ont depuis des siècles la confiance des ménages dans ces cas-là, sans omettre la décoction aux feuilles de noyer. Ainsi se trouvent mutuellement satisfaits de l'explication les insoucians, non moins que de la cure instituée, et s'endorment quiets tandis que chemine le gonocoque. L'avenir de ces gens-là n'est pas toujours sombre. Beaucoup de femmes vivent relativement en bonne intelligence avec la blennorrhagie, dont la tendance naturelle est de s'user à la longue sur une même muqueuse. Mais si elles portent le venin sans en plus souffrir que le serpent,

elles sont tout autres qu'inoffensives pour autrui. Le mari ne cesse guère de couler, il vit avec une urétrite chronique qu'il réchauffe de temps en temps, et dont il s'aperçoit à peine, dont il ne se plaint pas trop, à moins que survienne une complication. Mais malheur à l'amant s'il s'y hasarde, l'expiation ne se fait pas attendre; tels les explorateurs des contrées marécageuses succombent aux dangers qui épargent les indigènes.

Au contraire certains hommes ont peur de tout. Par peur de laisser deviner qu'ils sont malades, ils enlacent imprudemment leur femme; mais par peur d'avoir pu lui donner du mal, ils l'accablent de questions, refusent de la croire si elle dit ne pas souffrir, et finalement la traînent chez le médecin, au risque de déchaîner tous les soupçons. Dans le fond, cette sollicitude extrême cache mal la peur qu'ils ont de se créer pour eux-mêmes un danger plus grand. Je n'ai pas à revenir sur le rôle qui nous est dévolu dans ces comédies. Que nous n'ayons qu'à rassurer,

ou dussions-nous guérir, c'est toujours en pacificateur que nous devons paraître, non moins soucieux du moral que du physique, de la bonne entente, que de la bonne santé.

Ne ménageons pas au mari les conseils et les représentations sévères, et donnons à tous deux, s'il en est besoin, les remèdes appropriés. Les raisons à alléguer ne manquent pas pour prescrire, sous couleur d'hygiène, tous les traitements nécessaires, même les plus rigoureux, sans oublier d'insister sur la nécessité de contrôles ultérieurs.

L'embarras est plus grand quand, dans notre cabinet, nous nous trouvons en face d'une dame qui nous fait part de ses inquiétudes et nous prie de l'examiner. Procédons par ordre; avant de nous demander comment nous nous tirerons de ce mauvais pas, sachons d'abord si les craintes dont on nous fait part sont fondées. Regardons de près, et faisons notre diagnostic avec autant de précision que si nous étions à l'hôpital. Mettons-y le temps suffisant et ne négligeons pas les

enseignements du microscope. Si les muqueuses sont saines, rien de plus simple, aucune hésitation à en faire part. Mais, en face d'une blennorragie bien constatée, soyons prudents. C'est à notre tour de parler d'échauffement, de pertes blanches révigorees, jusqu'à ce que nous soyons fixés sur la situation et les intentions de l'énigmatique visiteuse.

« Hé bien! et votre mari, qu'est-ce qu'il dit de cela? » tel est le mot de la situation, la phrase-réactif que Diday nous a enseignée, et à laquelle il n'y a rien à changer pour que, dite à l'improviste, elle fasse apparaître la personnalité qui se cache. Par le genre, par le ton de l'exclamation qui suivra, nous saurons bien vite quelle était la nature des liens qui se sont noués ou desserrés, quels droits furent violés, et par qui? De cette façon ou d'une autre, provoquons donc quelque intime révélation; le corps s'est confié, obtenons que l'esprit se confie. Pour le trahir, dirait-on? Non certes, mais pour pouvoir le mieux

guider et servir les véritables intérêts de la malade. Quand nous la connaissons, alors seulement nous pourrions juger du bien ou du mal que lui causerait le verdict sincère que nous avons le droit et le devoir de retenir jusque-là, avec la conscience de notre responsabilité.

J'ai dit à peu près tout ceci au chapitre où fut traité la blennorrhagie de l'homme, cependant je reconnais que le secret a moins d'importance quand il s'agit de la même maladie communiquée à la femme, et je crois les occasions de parler beaucoup plus fréquentes. Par une iniquité de convention, la connaissance de l'adultère masculin n'a pas en général de graves conséquences pour la famille; on ne saurait en tout cas les comparer au scandale de l'infidélité commise par la femme. Saura-t-on jamais le nombre des épouses qui ont accepté la situation domestique telle que le relâchement des mœurs l'a faite de nos jours, et qui, dans l'impossibilité de lutter contre les vices de leur mari, ont

fini par en prendre leur parti! A ces désabusées nous n'enlèverons aucune illusion en disant toute la vérité, et nous la leur dirons, pour leur conserver au moins le bien de la santé.

Nous la devons aussi à celles qui, malheureuses pour d'autres raisons, peuvent trouver dans le fait d'une maladie communiquée les motifs d'injure grave suffisants pour leur délivrance. C'est une sorte de justice distributive que nous exerçons, c'est presque un sacerdoce dont nous sommes investis. Souvenons-nous, en cette circonstance plus qu'en tout autre, d'être compatissants, et de justifier l'appellation antique de *vir bonus*.

Assez souvent nous subissons l'interrogatoire le plus pressant de la part d'une mère irritée qui a voulu être témoin de notre examen. Mais aux regards de la victime, à son attitude résignée, nous comprenons qu'elle subit une contrainte, et quel gré elle nous saura de pallier les griefs, de ne point envenimer les choses. Certes le ressentiment ma-

ternel est respectable, mais comment résister à ce vœu de pardon silencieusement exprimé? L'accord tacite est vite conclu quand il s'agit d'oubli et de mansuétude, et il nous est si facile de ne rien préférer d'irrémissible!

b. *Ex-blennorragienne.*

Contagion par l'époux coupable. — Ancienne femme légère, veuve ou divorcée, ayant jadis payé tribut à la blennorragie, cette catégorie de femmes mariées est aujourd'hui fort nombreuse, et il faut compter avec elles. Sans nul doute certaines peuvent être infectées dans des conditions aussi pitoyables que si elles avaient un passé intact. Mais on ne peut nier qu'elles ne soient mieux armées, pour se défendre, protéger aussi bien leur dignité d'épouses que leur santé, et par conséquent, ajoutons-le, pour entendre tout ce qu'elles veulent savoir.

Cen'est donc pas avec elles que nous jouerons de diplomatie, hormis certains cas spéciaux

qu'un homme attentif saura toujours découvrir.

Le difficile en pareil cas, c'est de discerner l'origine exacte du mal, et de faire la part équitable entre le capital morbide tenant au passé et les acquets. Un écoulement aigu survenu plus ou moins longtemps après le mariage, quand on sait que la santé des deux conjoints n'avait pas été troublée depuis, est certainement le fait d'une contagion dont le germe est venu de dehors. Dans les rares cas où le début est bien observé, l'incubation se retrouve avec ses délais habituels. Une maîtresse d'aventure a infecté le mari qui a infecté l'épouse. Rien de plus clair.

Contagion par l'époux maritalement infecté.

— Mais il n'en est plus de même quand les contacts des premiers jours ont éprouvé Monsieur au point de faire supposer la persistance de germes gonococciques sur les muqueuses de Madame. Celui-ci ayant reçu un virus inerte, l'a fomenté, lui a rendu son activité première, et, après en avoir plus ou

moins souffert, le transmet à son tour ramené à l'état aigu. C'est le phénomène inverse de celui décrit dans un des chapitres antérieurs. Il y a incubation comme dans le cas précédent, car ce n'est point un mal réchauffé, c'est une blennorrhagie nouvelle dont va souffrir l'épouse grâce à cette *contagion par l'époux maritalement infecté*. La clef du diagnostic est dans la date précoce, aux premiers temps du mariage, et l'apparition des accidents à intervalle rapproché. Il est très important d'établir l'ordre et la date de leur succession chez les deux conjoints et d'en être assez sûr pour en convaincre la femme, auteur inconscient de tout mal et coupable sans le savoir, au demeurant toujours étonnée, même après nos démonstrations, qu'on ait pu lui rendre plus qu'elle n'avait donné.

Exacerbation par gonococcisme latent. — Le 29 août 1884, entrant dans mon cabinet, adressée par Diday, une jeune fille qui se présenta en ces termes : « Monsieur, je suis atteinte de

blennorrhagie. » Dix ans plus tard, je la voyais encore périodiquement accourir affolée, reprise d'accidents aigus, le canal débordant de pus, sous l'influence du même écoulement qui, je le crains bien, ne finira qu'avec elle. A la vérité elle est restée fille, et fille légère, mais je ne suis pas sûr que le mariage eût changé les choses. Plus on l'étudie, et plus s'enracinent, chez ceux qui le mieux la connaissent, les idées de la blennorrhagie inguérissable, dans le sexe féminin s'entend. Tant de facteurs entrent en jeu pour renouveler la maladie, au moment où on la croit guérie pour toujours, en ramenant à la surface des muqueuses contagionnables le microbe dont elles semblaient débarrassées ! C'est l'afflux menstruel, qui chauffe les tissus et stimule tout l'appareil sécrétoire ; c'est le coït, pendant lequel le pénis fouille tous replis et culs-de-sac, et exprime au milieu des spasmes l'arrière-fond des follicules et cavités glandulaires, habitat du gonocoque ; et la grossesse, l'accouchement, l'équitation, la danse, le pa-

tinage, l'usage de la machine à coudre, de la bicyclette ! Diday, qui a tout deviné et tout prédit, n'a-t-il pas posé dès 1881 cet axiome : « Soit qu'elle ait méconnu son mal, soit qu'elle l'ait traité... comme elle le traite, la femme, une fois blennorragifiée, demeure fort longtemps, pour quelques autres je dirais à perpétuité, une source de sécrétions contagieuses, source d'autant plus féconde que c'est une source profonde, cachée, et surtout une source intermittente. »

En l'espèce, et si annoncé qu'il soit, l'accident surprend toujours, même dans les cas les plus invétérés, et celles qui auraient le moins le droit de s'étonner. Allez donc persuader à une fille qui se croyait inoffensive, parce que nul de ses amants ne se plaignait, que les baisers de l'homme assez épris pour l'épouser lui sont nuisibles par leur ardeur même ! Et si c'est plusieurs mois après le mariage que tout d'un coup s'est montrée la purulence, par quel moyen ferez-vous saisir à qui en est la victime inopinée, et vous-même saisirez-vous, le fil

secret des processus ! Orages, injustes soupçons, reproches réciproques, récriminations, mésestime et déception, finalement dégoût, que pouvons-nous pour prévenir ces échéances désastreuses ? Bien peu de chose en vérité si le passé nous est connu, rien du tout s'il nous est resté mystérieux. Quand nous aurons multiplié les avertissements et les conseils, prodigué les soins en leur donnant la précision, l'intensité et la durée, prolongé dans les mesures de la prudence, et au delà, les délais de l'abstinence, condition indispensable de tout traitement, nous resterons encore incertains sur les suites de telles unions.

FEMME INFIDÈLE.

Epouse infidèle, terme générique de procès-verbal pour englober quelles multiples variétés de coupables ! les passionnées, les sensuelles, les besogneuses, celles qui se donnent et celles qui se vendent. Une femme tombe par amour, dix femmes par oisiveté, combien par besoin d'argent ! Mais que la

première catégorie est peu distante des autres ! Il y a toujours quelque vilénie dans l'homme, je dis le plus sincère, qui exige ou accepte un tel sacrifice d'honneur, et déchéance morale à le fréquenter ; la désillusion venue et la passion morte, la curiosité satisfaite fait place à des ardeurs charnelles, à des besoins de jouissance, et la faute, encore qu'anoblée par le sentiment, empreint l'âme féminine de cette souillure d'honnêteté relative prête à toutes les suggestions du vice.

a. *Néo-blennorragienne.*

Contagion par l'amant. — Le médecin ne doit pas ignorer qu'à travers toutes ces duperies luit parfois, comme un dernier rayon de franchise, l'horreur du partage, et chez certaines l'impossibilité de s'y soumettre, et que cet éloignement pour le lit conjugal est proprement la ligne de démarcation entre la convaincue et l'étourdie, celle qui s'attache et celle qui s'amuse. A notre point de vue

spécial, cette délicatesse est louable, et doit être encouragée comme épargnant, sinon l'honneur, du moins la santé du mari, et facilitant singulièrement notre tâche lorsque notre intervention est nécessaire. Cette tâche serait bien incomplète, si nous n'étions pénétrés de la mission très haute qui nous est départie, et si nous ne nous sentions quelques instincts de moraliste. En venant à nous, la femme, malade du fait de son amant, a certes droit à tout notre courtois empressement ; mais je ferai plus de réserves quant aux égards auxquels nous sommes tenus vis-à-vis du séducteur. Entre l'homme confiant et vilipendé, et l'être assez égoïste pour détourner, et assez maladroit pour souiller la femme d'autrui, le choix de nos sympathies ne saurait hésiter longtemps. La vérité nous est demandée par celle-ci, pourquoi la dissimulerions-nous ? dans quel intérêt supérieur chercherions-nous des faux fuyants ? C'est bien le cas de la dire et d'en laisser jaillir les salutaires conclusions.

Tel est tout au moins le langage à tenir

lorsque nous nous trouvons en tête à tête avec la malade, et que nous avons été mis au courant des circonstances originelles. Mais ces cas ne sont pas les plus nombreux. Si la femme vient seule, sans être connue de nous, elle cherche d'abord à nous tromper ; au besoin elle laisse supposer qu'elle se craint victime d'une contagion interconjugale, parfois elle raconte que son mari se plaint d'être échauffé et lui a fait des allusions auxquelles elle ne comprend rien, car elle n'a rien à se reprocher. Nos réponses s'inspireront du résultat de notre examen, et aussi des incidents de la conversation, que nous avons le droit de conduire avec quelque habileté. L'embarras de l'interlocutrice ne reste pas longtemps énigmatique pour un observateur ; certaines réticences équivalent à des aveux, et neuf fois sur dix nous sommes au courant de la vérité sans grand effort. A la glace rompue succède un flot d'épanchements, où se traduisent, pour cette désorientée, le besoin du cœur ouvert et la joie de trouver en nous ami

sévère et confidant désintéressé. Profitons-en pour lui inculquer les principes de réserve astucieuse qui mettront à couvert du danger les organes maritaux, car, ne l'oublions pas, nous envisageons l'hypothèse d'une blennorragie aiguë, c'est-à-dire d'un mal dont la transmission dans le lit commun ne peut faire l'objet d'un doute ni d'un retard, et si elle n'est évitée, si le mari reçoit à son tour le germe redouté, j'ai déjà dit au gré de quelles complications allait être ballotté l'avenir conjugal. Il faut donc absolument que, sous un prétexte choisi avec intelligence et imposé avec autorité (fatigue générale, mal aux reins, douleurs dans le ventre, approche des règles, congestion et sensibilité des organes), l'impure trouve le moyen de se refuser à tout embrasement, jusqu'au jour où les accidents seront dissipés. Entre temps agissons vite, tentons l'abortion si elle est possible, ce qui est rare, et dans tous les cas mettons en œuvre les moyens les plus énergiques. Crayon de nitrate d'argent insinué dans l'urètre,

lavages du canal et du vagin avec les solutions de nitrate d'argent, de permanganate, de sublimé, de sulfates de zinc ou de cuivre, écouvillonnage et tamponnement avec l'ouate imbibée de solution glycinée d'ichtyol au 10°, au 5°, ou même d'ichtyol pur, chacun emploiera le mode de traitement qui lui est familier, et dont il sait devoir tirer les plus sûrs effets. L'important est de garantir l'utérus et d'assainir assez les premières voies pour ne pas faire trop attendre l'autorisation de laquelle devra dépendre la reprise des rapports, et vraisemblablement la paix du foyer, autorisation qui, hâtons-nous de le dire, ne sera accordée que sous promesse de miction, d'ablutions prolongées avant l'acte, et de modération pendant.

Suggérons une autre condition, le revenir à la vie droite, comme corollaire d'un traitement matériel et psychique dont nous souhaitons les effets durables; certes, au sortir de tant d'alarmes, il pourrait sembler vraisemblable que l'infidèle renoncât aux décevantes entre-

prises de la galanterie. Qu'on se détrompe! La puissance d'oubli mise au cœur féminin, et sa faiblesse, sont insondables quand, même après l'outrage, le tentateur a le cynisme de reparaître, et il reparaît toujours, lui ou un autre.

En ce qui touche aux conséquences graves et aux complications de sa maladie, l'imprudente, qui tombe pour la première fois, est toujours parfaitement ignare, et quelque peu naïve. Nous ne manquerons pas de l'instruire, de lui faire comprendre la virulence de son écoulement, et les complications possibles, tant locales que générales, de lui montrer les dangers que peut faire courir une goutte de pus qui souille un doigt, que transporte un linge, ou que reçoit avec les urines un vase commun. J'ai déjà dit que d'ophtalmies, et que de vulvites chez les petites filles, doivent être rattachées à cette cause. Diday cite le cas suivant: « Un de mes clients affecté de blennorrhagie urétrale se baignait, et il se rappela plus tard qu'il voyait un flocon

de pus flotter à la surface de l'eau. Tout à coup en se levant pour tourner un robinet, le pied lui glisse et sa tête plonge un instant, la face la première. Quarante-huit heures après l'œil était pris, et je répons qu'il le fut de caractéristique et rude façon. » Étant interne à l'Antiquaille, en 1873, je vis un syphilitique guéri, et auquel j'avais prescrit un bain de propreté, en revenir avec les germes d'une ophtalmie blennorragique qui détruisit les deux globes oculaires; cette catastrophe fut occasionnée sans doute par un défaut de soin dans le nettoyage de la baignoire. On tremble en pensant aux contagions que peut semer autour d'elle dans l'intérieur modeste d'un ménage restreint une femme, épouse et mère, insuffisamment avertie. Des constatations précises ont prouvé que parmi les petites filles atteintes de vulvite, beaucoup avaient des gonocoques gagnés en partageant le lit de leurs parents. Ces blennorragies d'innocentes ne sont pas des blennorragies inoffensives, d'autant qu'elles sont fort mal

soignées ou pas du tout; plus d'un mari s'en aperçoit au lendemain du mariage.

J'ai examiné dans un chapitre précédent la contagion du mari par la femme, et montré quelle devait être l'attitude du médecin en face de la coupable et de sa victime; je n'y reviendrai pas ici.

De l'amant et du rôle piteux à lui dévolu dans cette fin d'idylle, que dire? N'est-il digne d'aucune pitié, et ne pourrions-nous lui venir en aide? Voici un galant homme poussé à bout par une coquette jusqu'au point d'oublier une infirmité persistante et de s'en croire guéri. La raison revenue, il accourt et nous confie ses inquiétudes. Pris d'un accès de franchise il veut joindre sa conquête, lui tout avouer, nous l'amener incontinent. A moins qu'il ne s'agisse d'un mal aigu de transmission indubitable, nous devons l'en détourner. Qu'il attende au moins les délais de l'incubation. Vers le troisième ou le quatrième jour il sera temps pour lui d'éclaircir ses soupçons.

Vient-elle au rendez-vous joyeuse et toute remuée de désirs, c'en est assez pour le rassurer, mais qu'il se garde bien de s'exposer de nouveau au péril qui vient de l'épargner ! La tentation sera forte, mais il faut qu'il en triomphe. Au contraire, à la froideur, aux interrogations anxieuses, aux refus, il comprendra la justesse de ses appréhensions, et que le seul pardon à espérer doit être le prix d'un sûr expédient de prompt guérison. C'est dans cette circonstance que les deux complices, aussi penauds qu'effrayés, tombent dans notre cabinet et confessent avec franchise leur embarras, se fiant à notre connaissance de la maladie et plus encore à notre expérience de la vie. Quoi qu'il arrive nous sommes désormais avec eux, et Sganarelle sera bien fin, s'il surprend une preuve de l'accident. Même, et surtout, au cas où il s'aviserait de venir nous interroger, il sera joué dans l'intérêt de nos clients, et dans le sien propre, je le dis en toute vérité.

Le problème à résoudre n'est pas banal.

Que nous enrayions le mal et fournissions en même temps tous conseils nécessaires pour prévenir sa propagation, éviter tout conflit, endormir les vigilances, aveugler la sollicitude, mettre à néant le moindre soupçon, et que finalement nous rendions à l'amour légitime la chère âme purifiée, et repentante s'il se peut, sans qu'un doute l'ait effleurée, voilà ce que l'on attend de nous. La réalisation de ce programme dans son entier est travail d'artiste, et exige, je le proclame, une certaine dextérité, mais c'est ce but qu'il faut viser. Tout compromis par lequel on sacrifie soit la santé du mari, soit la concorde, est condamnable et doit être rejeté comme immoral ou dangereux. On ne saurait donc approuver, tout en l'admirant pour son ingéniosité, le complot dont le Docteur Duviard, qui en a connu l'instigateur, a bien voulu retracer les phases dans l'épître qui va suivre. C'est pour moi un grand plaisir de tracer ici le nom vénéré du médecin lyonnais, et je compte sur sa vieille amitié, à laquelle

je dois tant, pour excuser les réserves que je suis obligé de formuler.

« Un voyageur de commeree nouvellement marié fut obligé de partir pour un voyage de plusieurs mois et de laisser sa jeune femme dans une ville où elle n'avait encore que peu de relations. Il pria instamment son ami intime de continuer à visiter l'abandonnée, de la voir souvent, de le remplacer auprès d'elle, et de lui rendre enfin son isolement moins pénible. L'ami ne manqua pas de présenter de légitimes objections, mais Madame joignit sa prière à celle de son mari, et leur confiance mutuelle était si complète qu'elle leur laissait tenir peu de compte de l'opinion des autres. Tout danger leur paraissait une invraisemblance.

« Le mari partit, et pendant quelques semaines tout se passa correctement. Et puis, il arriva ce qui devait arriver, le consolateur exagéra son rôle et Madame oublia qu'elle n'était pas veuve.

« Or il advint qu'un matin l'imprudent

ami entendit frapper à sa porte. Entrez ! C'était sa blanchisseuse, jeune, jolie et peu sévère. Hélas ! il était encore couché, et caressait de si doux rêves qu'il accusa presque sa maîtresse de l'infidélité qui fut commise ; d'ailleurs elle ne le saurait pas... Elle ne le sut que trop tôt, la malheureuse ! dans les délais de rigueur ils étaient infectés, et tous deux atteints d'un écoulement des mieux caractérisés. Tout était pourtant réparable, le retour du voyageur n'était pas encore prochain. Mais, fatale surprise ! arrive le même jour une lettre du mari qui annonce, en termes passionnément heureux, que son voyage est abrégé et que trois jours après il embrassera sa femme.

« Le coupable désespéré courut chez un médecin qui lui était affectueusement attaché, et lui demanda s'il était possible de guérir en trois jours chez une dame une blennorragie récente, assez radicalement pour que tout rapport avec elle fut à coup sûr inoffensif. Le docteur refusa d'accepter cette responsabilité, mais il se fit exactement ra-

conter les détails de l'aventure, et donna à son infortuné client une consultation extra-médicale qui fut fidèlement exécutée.

« A cette époque, le chemin de fer ne venait pas jusqu'à Lyon, et le voyage entre Lyon et Chalon se faisait en bateau à vapeur. L'ami s'empresse d'écrire au mari qu'il irait au-devant de lui et se trouverait le soir de son arrivée à l'hôtel où tous deux avaient l'habitude de descendre ; il le verrait un jour plus tôt et ferait une agréable promenade. Il emmena avec lui deux filles gracieuses, intelligentes et sans préjugés, et l'une d'elles soigneusement stylée, se chargea, sans crainte d'insuccès, du rôle important qui lui fut confié. A Chalon après les premières effusions, l'ami raconta au voyageur qu'il avait fait sur le bateau la connaissance de deux dames fort aimables qui avaient bien voulu accepter l'invitation de souper le soir avec lui. Il n'y avait plus de refus à opposer. Le repas se passa gaiement, ces dames étaient vraiment charmantes, la voisine du mari particulièrement ;

si bien que le choix des mets, le pétilllement des conversations et du champagne firent échouer au port une fidélité conjugale si fidèlement gardée pendant la route.

« A son arrivée l'époux fut tendrement accueilli par l'épouse, mais peu de jours après, elle devint boudeuse, pleureuse et finit par une crise de nerfs habilement réglée. Le malheureux, déjà malade, n'hésita pas une minute sur la cause de ces désespoirs cuisants, se précipita aux genoux de la femme qu'il croyait avoir outragée, et lui avoua sa faute avec une telle explosion de douleur, avec une telle sincérité de repentir que, généreuse, elle lui pardonna.

« Le docteur les a guéris tous trois, il avait le temps nécessaire. A-t-il bien agi ? Il n'en a pas douté, le mari devait nécessairement, fatalement contracter la blennorrhagie, n'était-il pas prudent et sage d'en dissimuler au moins l'origine ? »

Contagion par l'époux. — Monsieur court

les ruelles, Madame a des amants. Elle est prise tout d'un coup et pour la première fois d'un écoulement. Qui le lui a communiqué? « Docteur, dit-elle en entrant dans notre cabinet, je suis l'amie de M. X. votre client et c'est lui qui m'envoie vers vous, prétendant que je lui ai donné quelque chose; ce mal ne pourrait provenir que de mon mari. » Comme le plus souvent des époux de cette sorte ne se soucient guère de coucher ensemble, la rusée sait généralement mieux que nous à quoi s'en tenir. C'est affaire d'incubation et d'examen en partie double, voire triple. Bien entendu nous n'avons rien à cacher, les scènes qui peuvent suivre nos déclarations ne valent pas que nous nous mettions en frais d'ingéniosité pour pallier les torts de l'un ou de l'autre. Le problème n'a rien de passionnant; donnons nos soins, si on nous les demande, mais abstenons-nous de nous immiscer dans les querelles où nul n'est digne que nous le défendions.

Il n'en va pas tout à fait de même si les

désordres ne sont venus que plus ou moins longtemps après la maladie communiquée par le mari. J'ai montré l'union de ce couple dans la chronicité des suintements traversée par des retours aigus dus à l'exacerbation du virus latent. C'est bien autre chose quand survient l'amant; or l'amant survient souvent. Parce qu'elle s'est sentie trahie et se voit délaissée, et qu'elle garde rancune à l'auteur de son mal pour avoir profané le jardin secret, peut-être aussi parce que, suivant de sages observations, l'inflammation accroît les désirs et provoque à la salacité, une femme jusqu'alors vertueuse, se trouve après la souillure moins encline à respecter le contrat. Plaignons qui s'en approche! Bien rarement il échappera au danger, et, tout surpris d'un écoulement aigu, il ira demander secours, affirmant qu'il n'a pas pu prendre de maladie parce qu'il est sûr de la personne, vu qu'il n'a couché qu'avec une femme mariée. Guérin ne raconte-t-il pas l'histoire d'une veuve, jadis blennorragique du fait de

son mari, et qui, trois ans après la mort de ce dernier, trois ans qui furent passés dans la vertu, retrouva toute sa virulence pour contagionner un amant qu'elle aimait éperdûment?

b. *Ex-blennorragienne.*

Les faits qui précèdent se mêlent intimement à ceux qui dérivent du gonococcisme latent, et que la réalité, plus fertile que l'imagination, multiplie et diversifie en des variétés qui défient la nomenclature.

Il y a de par le monde nombre de femmes mariées, gonococciques relapses, qui colportent la blennorragie d'autant plus activement qu'elles sont jeunes, jolies, et qu'elles ont des mœurs de courtisanes. L'origine du mal, on serait bien embarrassé de la préciser, mais conjugale ou illégitime, qu'importe? A peine guéries, elles se réinfectent auprès de l'époux ou de l'amant du jour, par le germe exacerbé *in situ* ou revivifié sur un organisme neuf. Et cela dure des années! Je sais des villes de

garnison où de petites épidémies locales sont entretenues par de telles coquettes, avides de plaisir et quelquefois d'argent.

Il serait oiseux de redire quelle lumière la découverte de Neisser a répandue sur ce chaos. Que l'agent virulent de la blennorragie fût resté inconnu, ces faits ne s'imposeraient pas moins à notre attention, et il faut rendre cette justice à nos vieux auteurs, qu'ils les avaient vus et bien notés. Mais quelles explications laborieuses et vagues, que de tâtonnements et que d'erreurs dans l'attribution des responsabilités!

Il ne faudrait pas croire cependant que toute porte fût désormais fermée à la duplicité féminine et à nos bénévoles méprises. Jadis quand une épouse se contaminait hors du lit conjugal, la doctrine en vogue, celle de Ricord et de Langlebert, fournissait pour la protéger les indulgentes explications de l'origine inflammatoire, spontanée. De nos jours une femme, saine jusque-là, ne trouverait plus recours dans nos théories, le gonocoque vient

du gonocoque, du seul gonocoque, *omnis cellula à cellulâ*. Mais c'est tout autre chose pour peu qu'elle ait été touchée une fois par le parasite; au regard de notre modernisme, elle devient à peu près inattaquable, et, sa vie durant, va pouvoir défier, grâce au gonococcisme latent, je ne dis pas tout soupçon, mais toute preuve. Les aimables, intéressées ne sont pas les dernières à se préoccuper de nos conquêtes, à se familiariser avec nos interprétations, et savent quel parti elles peuvent tirer d'un accident ancien avoué et accepté. Au besoin elles allégueront une souillure imaginaire, et d'ailleurs généralement d'origine fort honorable, en quelque circonstance où elles jouèrent le noble rôle de victime, une précédente union, une trahison, un viol.

Je fus un jour consulté par un couple pour une commune indisposition.

Madame racontait les douleurs locales cuisantes, que, la première, elle avait éprouvées quelques jours avant et dont elle était à peu près débarrassée, et son malheureux compa-

gnon faisait la plus triste mine du monde en exhibant au complet l'humiliant tableau d'une affection catarrhale suraiguë. Ces gens vivaient ensemble depuis plusieurs années.

« Docteur, disait Madame, du temps d'un premier mariage, j'ai souffert pareillement, c'est sans doute un vieux reste. Ah! je suis la cause de tout, c'est moi qui ai rendu malade mon pauvre mari. »

Et elle pleurait, tandis que l'autre répliquait avec douceur:

« Je vous assure, ma chère amie, que ma vie de jeune homme ne se passa pas sans quelque désagrément de ce genre, et c'est bien plutôt moi qui suis responsable de notre disgrâce. »

Mais elle ne voulait rien entendre et continuait à se lamenter. Et c'était pitié de voir cette drôlesse, coupable jusqu'à l'évidence, escompter ma réserve charitable, et provoquer par cette feinte générosité les protestations désolées de son partenaire.

Je m'en tiendrai là en ce qui concerne ce genre de problème.

On voit assez que nous sommes maîtres de la situation dans la plupart des cas. Nous sommes armés pour nous défendre et voir clair. Bien rarement nous sommes dupés, et le plus souvent quand nous passons pour l'être, c'est qu'une telle attitude convient à la paix du ménage, et à notre propre repos.

CHAPITRE VI

BLENNORRAGIE CHRONIQUE CHEZ LA FEMME

- I. — AVANT TOUT PROJET DÉTERMINÉ
- II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Après un cycle précis, beaucoup de maladies infectieuses virulentes s'éteignent, souvent même confèrent l'immunité pour des atteintes ultérieures. Rien de semblable pour la blennorragie féminine qui n'offre aucune tendance à disparaître spontanément, si bien qu'une grande partie, je devrais dire la plus grande, des cas aigus passent inévitablement à l'état chronique. Nous manquons de statistique à cet égard, mais on appréciera la fréquence de ces cas en considérant la multiplicité et la complexité des organes que le gonocoque peut envahir, et la difficulté de

On voit assez que nous sommes maîtres de la situation dans la plupart des cas. Nous sommes armés pour nous défendre et voir clair. Bien rarement nous sommes dupés, et le plus souvent quand nous passons pour l'être, c'est qu'une telle attitude convient à la paix du ménage, et à notre propre repos.

CHAPITRE VI

BLENNORRAGIE CHRONIQUE CHEZ LA FEMME

- I. — AVANT TOUT PROJET DÉTERMINÉ
- II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Après un cycle précis, beaucoup de maladies infectieuses virulentes s'éteignent, souvent même confèrent l'immunité pour des atteintes ultérieures. Rien de semblable pour la blennorragie féminine qui n'offre aucune tendance à disparaître spontanément, si bien qu'une grande partie, je devrais dire la plus grande, des cas aigus passent inévitablement à l'état chronique. Nous manquons de statistique à cet égard, mais on appréciera la fréquence de ces cas en considérant la multiplicité et la complexité des organes que le gonocoque peut envahir, et la difficulté de

l'en déloger, en réfléchissant aussi aux éclipses momentanées du mal, à l'incurable négligence des femmes en matière de santé, sans oublier le peu de compétence et de soins qu'apportent bien souvent les médecins au diagnostic des cas équivoques. Que de fois n'arrive-t-il pas en effet qu'une fille auprès de laquelle un de nos clients a certainement contracté la gonorrhée en est la première surprise, et nous apporte triomphalement, pour se disculper, en un ou plusieurs exemplaires, la patente de santé délivrée de très bonne foi par des confrères mal informés ! Une d'elles refusa même de se soumettre à mon contrôle sous prétexte que son amant malheureux m'aurait rançonné pour la déclarer malade.

Ceci soit dit pour les cas dans lesquels la chronicité est l'aboutissant, une sorte de *terminus* infranchissable ; mais que nombreuses sont les femmes qui n'ont jamais connu la période aiguë, et pour lesquelles la chronicité est le point de départ, la tête de

ligne, si l'on veut me permettre de poursuivre la comparaison ! Dans son ouvrage, si précieux à tant de titres, Verchère a eu le grand mérite de mettre en relief, mieux que tout autre, la fréquence des blennorrhagies d'emblée chroniques. Celles-ci s'installent sourdement avec des manifestations réduites. Nombre de femmes restent même sans aucune notion sur les débuts du mal, et, toute dissimulation mise à part, l'ignorent jusqu'à ce que nous le leur révélions, souvent lorsque, l'ayant transmis, et justement incriminées, elles viennent nous faire part de leur étonnement et nous demander des explications, à défaut du fameux certificat. Pas de cuisson, pas de répétition, des mictions, écoulement médiocre, aucune perte blanche notable, linge à peine ou pas taché. Nous n'observons rien de tel chez l'homme, ou du moins les cas à la rigueur assimilables constituent de très rares exceptions.

Le raisonnement nous conduit à supposer l'action de germes atténués par la chronicité

sur une muqueuse impropre à les exaspérer peut-être par défaut, peut-être par excès des associations microbiennes. Mais sur cette pure question d'étiologie plane un grand doute, dominé par la réceptivité des tissus et des organismes, les conditions individuelles, l'idiosyncrasie en un mot.

Quoi qu'il en soit, qu'il dit gonocoque dit maladie, et, si insignifiantes qu'en puissent être momentanément les manifestations, cette maladie porte en soi les germes d'éventualités pleines de périls. Au même titre que la goutte militaire, elle va pouvoir : 1° se réveiller, 2° se compliquer, 3° se transmettre; mais, tandis que l'homme malade est surtout dangereux pour sa compagne, la femme l'est moins pour son partenaire que pour elle-même, ce qui revient à dire que la blennorrhagie est incomparablement plus grave dans le sexe féminin.

Une brève revue de quelques localisations justifiera aisément les trois termes de ce pronostic.

1° *Se réveiller.* — Le microbisme est latent; le réveil, c'est le retour à l'état aigu, les gonocoques rares ou cachés ramenés à la surface et multipliés tout d'un coup, les humidités louches ou laiteuses transformées en gouttes épaisses, les surfaces indolentes grises ou rosées devenues rouges et sensibles, bref le pus virulent débordant des bouches glandulaires ou des canaux muqueux.

Toute occasion d'afflux sanguin peut devenir cause morbide. Les pensées lascives chez les femmes voluptueuses sont à citer, mais la menstruation joue un rôle autrement important : un ou deux jours avant la période nous voyons chez nos malades les tissus rougir et les sécrétions s'accroître, et plus de vingt-quatre heures après persistent encore les influences congestives. C'est chose banale que de voir à ce moment la réinfection de l'urètre et du vagin par le contenu de leurs propres glandes, des groupes pré-urétraux vestibulaires, et vulvo-vaginaux. Certaines femmes souffrent de bartholinites

à répétition, peut-être quand la muqueuse du conduit excréteur, se tuméfiant, oblitère l'orifice et force les liquides morbides à s'accumuler dans une ampoule rigide et prompte aux inflammations.

Les attouchements, la masturbation, auxquels se joint l'action physique des frottements, favorisent très activement la formation et la migration des corpuscules purulents; machine à coudre, skating, bal, cheval, bicyclette agissent dans le même sens. Enfin, au cours des rapprochements, les violences s'exercent jusque dans les profondeurs des parties pour comprimer les tissus, vider culs-de-sac et canaux par expression ou par la sécrétion de nouveaux fluides, et jeter sur les muqueuses bien préparées le venin des résidus.

Un autre mode de réveil n'est en réalité que la continuation du processus, quand une poche arrive à s'emplier de sucs virulents jusqu'à déborder, soit qu'il y ait simple écoulement sur les parties environnantes, soit que

les tissus distendus s'abcèdent et se crèvent sous l'effort des pyogènes.

2° *Se compliquer.* — Il n'est, pour ainsi dire, aucune des complications de l'état aigu à laquelle ne puisse conduire la blennorrhagie chronique. On ne saurait trop le répéter: parce fait qu'elle conserve dans ses tissus une réserve de gonocoques, une femme reste exposée à d'incessantes manifestations, dont beaucoup comportent de très grands dangers.

A ces réveils, qui viennent d'être passés en revue et qui peuvent compter parmi des complications courantes et relativement bénignes, il convient d'ajouter toute la série des imprégnations plus graves qui vont de la matrice aux profondeurs de l'abdomen. C'est le propre de la blennorrhagie de se disséminer par continuité de muqueuse, d'envahir les organes de proche en proche, et d'y créer autant d'affections susceptibles d'y persister à l'état isolé, sans lien apparent avec leur point d'origine. Cette propagation, que nous observons journellement dans l'utérus,

plusieurs auteurs l'ont pu reconnaître par les dissections d'organes, soit à l'autopsie, soit au cours des opérations abdominales, et la présence du gonocoque au sein des trompes, du péritoine et même de l'ovaire n'est plus contestable. Il ne s'agit plus ici des cas suraigus, qui sont en définitive exceptionnels, mais des propagations silencieuses, qui sont légion. Le gonocoque donne rarement la fièvre : à froid la trompe sécrète le liquide chargé de microbes, à froid elle souille le péritoine, contracte des adhérences ou bien oblitère son pavillon, soit pour collecter le pus, soit pour le transmuer en un fluide catarrhal, heureuse modification qui semble présider aux guérisons spontanées. Tous ces faits sont connus du lecteur, je ne les mentionne ici que pour mémoire et parce qu'il n'est jamais inutile de montrer d'interminables langueurs et la mort même comme l'aboutissant de l'écoulement le moins remarqué. Enfin on n'oubliera pas la mauvaise influence qui peut peser sur la gros-

sesse, les couches, les suites de couches et la santé même de l'enfant. Les microbes auxquels s'associe le gonocoque sont très nombreux et préparent ou causent toutes les infections. De là les complications les plus redoutables pour la puerpéralité, de là aussi les ophtalmies, les stomatites et les corizas contractés au passage par le nouvel être.

3° *Se transmettre.* — Est-il besoin d'insister pour démontrer la contagiosité d'un tel état, puisque gonocoque implique possiblement, disons mieux fatalement, la transmission de la blennorrhagie.

Cette transmission est surtout inévitable si le partenaire est resté vierge d'écoulements antérieurs, ou bien parfaitement guéri d'anciennes atteintes. Il en ressent l'influence sous une forme violente ou atténuée suivant la virulence de la graine et l'aptitude de son terrain. Si l'on voit la chaudepisse la plus aiguë éclater inopinément après plusieurs mois de vie commune, on n'observe pas moins souvent la dolente accoutumance des

muqueuses, habituées à sécréter au contact l'une de l'autre ; et maints conjoints sont unis à jamais par ce lien du parasite familial, autrement indissoluble que celui du mariage contemporain.

L'accident s'observe souvent même dans les vieux ménages. Martineau raconte l'histoire d'une femme contagionnée à l'origine par son mari. Tous les deux ou trois mois, la glande vulvo-vaginale s'indurait, généralement après un rapport, restait douloureuse pendant quatre ou cinq jours, puis s'affaissait après un écoulement de pus et de sang. A cette période, si le mari se rapprochait de sa femme, il en était certainement victime, alors qu'il restait indemne des infidélités qu'il lui faisait.

Par ce procédé ou par quelque autre, que la primitive souillure vienne de lui ou d'un prédécesseur, le compagnon d'une femme blennorragique incomplètement débarrassée reste toujours très exposé. Il y a surtout chaque mois un cap difficile à doubler. Que

de maris, que de vieux amants, inhabiles à comprendre ce danger, et plus encore à y parer, subissent l'habitude de ces retours douloureux, et viennent plusieurs fois par an réclamer nos secours contre la périodique résurrection du mal ! Ils s'accusent d'avoir méconnu l'approche ou le déclin des règles, et bravé, sans le vouloir, l'âcreté légendaire, mais si peu démontrée, du sang menstruel.

I. — AVANT TOUT PROJET.

Les petites filles sont souvent atteintes de vulvite blennorragique lorsqu'elles fréquentent le lit de leurs parents, où si souvent se cultivent et s'entretiennent de vieux écoulements. Comment en sont-elles traitées ? Très imparfaitement dans la plupart des cas. La difficulté des lavages profonds rend fort difficile l'assèchement complet des muqueuses, si bien qu'il n'est pas impossible d'observer beaucoup plus tard, chez des jeunes filles parfaitement innocentes, des

muqueuses, habituées à sécréter au contact l'une de l'autre ; et maints conjoints sont unis à jamais par ce lien du parasite familial, autrement indissoluble que celui du mariage contemporain.

L'accident s'observe souvent même dans les vieux ménages. Martineau raconte l'histoire d'une femme contagionnée à l'origine par son mari. Tous les deux ou trois mois, la glande vulvo-vaginale s'indurait, généralement après un rapport, restait douloureuse pendant quatre ou cinq jours, puis s'affaissait après un écoulement de pus et de sang. A cette période, si le mari se rapprochait de sa femme, il en était certainement victime, alors qu'il restait indemne des infidélités qu'il lui faisait.

Par ce procédé ou par quelque autre, que la primitive souillure vienne de lui ou d'un prédécesseur, le compagnon d'une femme blennorragique incomplètement débarrassée reste toujours très exposé. Il y a surtout chaque mois un cap difficile à doubler. Que

de maris, que de vieux amants, inhabiles à comprendre ce danger, et plus encore à y parer, subissent l'habitude de ces retours douloureux, et viennent plusieurs fois par an réclamer nos secours contre la périodique résurrection du mal ! Ils s'accusent d'avoir méconnu l'approche ou le déclin des règles, et bravé, sans le vouloir, l'âcreté légendaire, mais si peu démontrée, du sang menstruel.

I. — AVANT TOUT PROJET.

Les petites filles sont souvent atteintes de vulvite blennorragique lorsqu'elles fréquentent le lit de leurs parents, où si souvent se cultivent et s'entretiennent de vieux écoulements. Comment en sont-elles traitées ? Très imparfaitement dans la plupart des cas. La difficulté des lavages profonds rend fort difficile l'assèchement complet des muqueuses, si bien qu'il n'est pas impossible d'observer beaucoup plus tard, chez des jeunes filles parfaitement innocentes, des

écoulements chroniques, caractérisés par des gouttes où se retrouve le microbe de Neisser. Combien de pertes blanches invétérées et de métrites de la puberté reconnaissent cette lointaine et obscure origine ! Et de quel intérêt n'est pas leur diagnostic microscopique ! C'est grave négligence que d'omettre l'examen direct et complet, et de répondre vaguement à qui demande conseil. Chez les vierges on est porté à considérer tout écoulement comme inoffensif, à tout le moins la nature en reste ignorée ; c'est à nous de faire naître les inquiétudes qui conviennent, au degré qu'il faut, pour inspirer la défiance salutaire. Certes, nous ne devons incriminer personne ; et laisser deviner, surtout l'intéressée, l'origine que nous soupçonnons, serait un grave manquement ; mais il faut que la malade et ses parents soient édifiés sur le caractère dangereux et hautement contagieux de ces pertes blanches, et bien convaincus qu'il ne saurait être question de mariage avant leur complète disparition.

Si le nombre des innocentes est petit, infini est celui des ignorantes. Tributaires de l'amour légal ou libre, parfois vénal, elles en furent victimes à leur insu : c'est une particularité dont nous sommes constamment témoins dans nos services de Saint-Lazare. Parmi les femmes que la police nous envoie pour l'écoulement le moins équivoque, il n'en est peut-être pas une qui n'affecte la plus vive surprise. Et, si habitué que je sois à leurs effrontés mensonges, je suis persuadé que beaucoup sont véridiques sur ce point spécial. Livrées à elles-mêmes, c'est par hasard, lorsqu'elles se trouvent en éventualité de mariage ou de liaison sérieuse, qu'elles réclament notre avis pour des pertes blanches dont l'origine réelle a passé inaperçue.

Une infinité d'autres, mieux renseignées sur le début, ont négligé les suites, sans se douter de leur caractère virulent et de leur ténacité ! Et qui donc s'en étonnerait ? Quand souvent le médecin hésite, quand presque toujours deux médecins sont en désaccord, c'est une

tâche bien ingrate de persuader à une femme qui ne souffre pas en urinant, qui ne souille pas son linge, qu'elle recèle un principe contagieux, et ne peut honnêtement songer au mariage avant de s'en être purgée ! Tel est pourtant notre rôle. Aux unes comme aux autres nous devons dessiller les yeux, et faire voir la situation telle qu'elle est : danger des contagions, stérilité possible, en exposant les moyens d'y remédier.

Le but que nous devons atteindre est très simple à énoncer : détruire le gonocoque partout où il se trouve ; mais il exige beaucoup d'efforts et suppose une grande diversité de moyens : injections vaginales, ovules, cautérisation galvanique des follicules, instillations caustiques dans les trajets glandulaires, ou mieux au centre des glandes en traversant leur paroi par la piqûre, et jusqu'au curettage utérin, sans oublier complètement le copahu et les autres balsamiques. Il serait long et fort inutile ici de prolonger cette énumération. Comme pour la goutte militaire,

avec plus de raison encore peut-être, il faut demander beaucoup de temps, six mois au moins et multiplier les examens dans les conditions les plus variées. Par ces pratiques consciencieuses, nous aurons à cœur de faire tout le possible, mais sans nous dissimuler que la guérison parfaite est souvent hors de notre portée, et qu'il faut bien se garder de la promettre, surtout à terme fixe.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

C'est le groupe des anciennes femmes légères, veuves ou divorcées ayant eu des malheurs, les plus respectables à côté des plus perverses, en quête d'un blanchissage instantané. Dans ce monde-là, on ne se marie pas toujours comme on veut, il faut savoir saisir l'occasion rare, et un mariage que l'on ne mène pas tambour battant est très souvent une bonne affaire ratée.

De telles considérations ne sauraient émouvoir notre jugement, et plus qu'à nulle autre

tâche bien ingrate de persuader à une femme qui ne souffre pas en urinant, qui ne souille pas son linge, qu'elle recèle un principe contagieux, et ne peut honnêtement songer au mariage avant de s'en être purgée ! Tel est pourtant notre rôle. Aux unes comme aux autres nous devons dessiller les yeux, et faire voir la situation telle qu'elle est : danger des contagions, stérilité possible, en exposant les moyens d'y remédier.

Le but que nous devons atteindre est très simple à énoncer : détruire le gonocoque partout où il se trouve ; mais il exige beaucoup d'efforts et suppose une grande diversité de moyens : injections vaginales, ovules, cautérisation galvanique des follicules, instillations caustiques dans les trajets glandulaires, ou mieux au centre des glandes en traversant leur paroi par la piqûre, et jusqu'au curettage utérin, sans oublier complètement le copahu et les autres balsamiques. Il serait long et fort inutile ici de prolonger cette énumération. Comme pour la goutte militaire,

avec plus de raison encore peut-être, il faut demander beaucoup de temps, six mois au moins et multiplier les examens dans les conditions les plus variées. Par ces pratiques consciencieuses, nous aurons à cœur de faire tout le possible, mais sans nous dissimuler que la guérison parfaite est souvent hors de notre portée, et qu'il faut bien se garder de la promettre, surtout à terme fixe.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

C'est le groupe des anciennes femmes légères, veuves ou divorcées ayant eu des malheurs, les plus respectables à côté des plus perverses, en quête d'un blanchissage instantané. Dans ce monde-là, on ne se marie pas toujours comme on veut, il faut savoir saisir l'occasion rare, et un mariage que l'on ne mène pas tambour battant est souvent une bonne affaire ratée.

De telles considérations ne sauraient émouvoir notre jugement, et plus qu'à nulle autre

nous devons la vérité sans ambage à cette sorte de clientèle. C'est une belle tromperie que de promettre la guérison en quinze jours, et plus d'une fausse naïve met quelque esprit de mystification dans ses instances à nous la demander. Cette démarche *in extremis* cache mal un piège grossier et laisse trop deviner le vœu de nous décerner une part de responsabilité dans les suites.

Ne nous y trompons pas, quelques-unes sauront s'y prendre avec assez d'adresse pour mettre notre prudence, sinon en échec, du moins en péril. La ruse suprême consiste à ne pas parler mariage tout d'abord, et à demander négligemment un avis de santé. La dame est venue purifiée par toutes les ablutions, embellie de lingerie aux parfums subtils. En affectant la recherche des vêtements intimes, elle semble vouloir prévenir tout soupçon, nous amener à elle et nous conquérir par les sens. Mais nous le savons mieux que personne, luxe ne veut pas dire santé, pas même propreté

C'est l'occasion de voir clair et de parler net. Pour voir clair, les moyens ne nous manquent pas, mais il faut savoir et vouloir les employer, au besoin demander un examen ultérieur, comme nous le faisons pour l'homme, qu'il importe d'inspecter au réveil, et à la première heure. Pour ce qui est de parler net, il est rare que nous ne soyons pas, à cours de conversation, renseigné sur la situation vraie de la visiteuse, et la meilleure ligne de conduite à son égard, dans le cas qui nous occupe, exige, je le répète, une absolue franchise. Faisons voir la pérennité du mal reconnu, s'il est laissé à lui-même, son insidiosité et ses intermittences, l'imminence des contagions, les fausses couches probables. S'il existe une uréthrite, employons le vrai terme populacier, et ne dissimulons rien de l'ensemble morbide, que l'étiquette de métrite couvre de son renom bien porté.

Ce que la mise en état réclamerait de temps, déclarons-le résolument, mais avec combien peu de chances d'être écouté ! Nous

aurons beau réclamer le mois si l'on a décidé d'en finir en huit jours, ces mariages ne sont pas de ceux qu'on ajourne. Mais une fois constatée l'inutilité de notre protestation, et étant bien entendu que les indications qui s'imposent resteront en souffrance, nous sommes fort à l'aise pour accepter de faire le possible, et nous ne devons pas le refuser.

L'urètre sera soumis à l'introduction de tiges imbibées d'ichtyol pur, de résorcine, de salicylate de méthyle, de protargol, lavé par des boissons abondantes, balsamiques et antiseptiques ; les follicules seront abrasés ou cautérisés à fond, les glandes vulvaires vidées, et injectées de solutions antiseptiques, le vagin séché avec des poudres et rigoureusement tamponné de gazes préparées. Pour l'utérus, il n'y aurait qu'à s'abstenir si l'on ne recourait aux ovules méthodiquement appliqués. Par ces moyens nous aurons chance de guérir, et certitude d'atténuer.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Quand une femme se marie vierge, ou sans avoir jamais eu de blennorragie, elle peut devenir blennorréenne d'emblée du fait de son mari ou d'un amant. J'ai suffisamment insisté dans les pages qui précèdent sur l'existence et le mécanisme de ces suintements si anodins en apparence. Le mal n'éclate pas, il s'établit sans fracas, et voilà le couple, parfois le trio, prisonnier du gonocoque, mais d'un gonocoque atténué. On sait à quelles conséquences peut conduire la lente accoutumance des tissus, la continuation possible de la santé de chacun, comme aussi les réveils avec lesquels il faut compter, et les lointaines complications. On sait que, resté bénin jusque-là, tel microbe peut, sans que nous en connaissions encore la raison, par prédisposition de terrain ou par associations microbiennes, récupérer sa virulence au cours d'une transmission et donner lieu aux contagions les plus paradoxales. Ainsi peuvent être

aurons beau réclamer le mois si l'on a décidé d'en finir en huit jours, ces mariages ne sont pas de ceux qu'on ajourne. Mais une fois constatée l'inutilité de notre protestation, et étant bien entendu que les indications qui s'imposent resteront en souffrance, nous sommes fort à l'aise pour accepter de faire le possible, et nous ne devons pas le refuser.

L'urètre sera soumis à l'introduction de tiges imbibées d'ichtyol pur, de résorcine, de salicylate de méthyle, de protargol, lavé par des boissons abondantes, balsamiques et antiseptiques ; les follicules seront abrasés ou cautérisés à fond, les glandes vulvaires vidées, et injectées de solutions antiseptiques, le vagin séché avec des poudres et rigoureusement tamponné de gazes préparées. Pour l'utérus, il n'y aurait qu'à s'abstenir si l'on ne recourait aux ovules méthodiquement appliqués. Par ces moyens nous aurons chance de guérir, et certitude d'atténuer.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Quand une femme se marie vierge, ou sans avoir jamais eu de blennorrhagie, elle peut devenir blennorrhéenne d'emblée du fait de son mari ou d'un amant. J'ai suffisamment insisté dans les pages qui précèdent sur l'existence et le mécanisme de ces suintements si anodins en apparence. Le mal n'éclate pas, il s'établit sans fracas, et voilà le couple, parfois le trio, prisonnier du gonocoque, mais d'un gonocoque atténué. On sait à quelles conséquences peut conduire la lente accoutumance des tissus, la continuation possible de la santé de chacun, comme aussi les réveils avec lesquels il faut compter, et les lointaines complications. On sait que, resté bénin jusque-là, tel microbe peut, sans que nous en connaissions encore la raison, par prédisposition de terrain ou par associations microbiennes, récupérer sa virulence au cours d'une transmission et donner lieu aux contagions les plus paradoxales. Ainsi peuvent être

incriminées les personnes les plus innocentes, accusées, en dépit du proverbe, et convaincues en réalité, d'avoir donné ce qu'elles n'avaient pas. Femmes, amants ou maris en font bien souvent l'expérience.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point, tout ce qui concerne l'état aigu a été traité antérieurement, et les complications dérivées de la blennorrhée féminine n'offrent en somme qu'un intérêt problématique. Ce serait tomber dans la subtilité que de détailler toutes les ambiguïtés que comporte parfois l'examen des chronicités et des vieux catarrhes.

CHAPITRE VII

BLENNORRAGIE GUÉRIE CHEZ LA FEMME

- I. — AVANT TOUT PROJET
- II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Il y a des femmes pour lesquelles le mot de guérison n'est jamais exact, en ce qui concerne la blennorrhagie, et plus souvent ses suites et ses reliquats. De cette proposition, qui n'est pas nouvelle en ce livre, et que je ne saurais développer ici sans me répéter, je donnerai un nouvel exemple. Il s'agit de la persistance indéfinie des germes en certains points, notamment dans les régions des glandes vulvo-vaginales. En 1880, je donnai le chloroforme à une dame qu'un de mes amis opérait pour la débarrasser de glandes vulvo-vaginales qui la tourmentaient depuis nombre

incriminées les personnes les plus innocentes, accusées, en dépit du proverbe, et convaincues en réalité, d'avoir donné ce qu'elles n'avaient pas. Femmes, amants ou maris en font bien souvent l'expérience.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point, tout ce qui concerne l'état aigu a été traité antérieurement, et les complications dérivées de la blennorrhée féminine n'offrent en somme qu'un intérêt problématique. Ce serait tomber dans la subtilité que de détailler toutes les ambiguïtés que comporte parfois l'examen des chronicités et des vieux catarrhes.

CHAPITRE VII

BLENNORRAGIE GUÉRIE CHEZ LA FEMME

- I. — AVANT TOUT PROJET
- II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR
- III. — APRÈS LE MARIAGE

Il y a des femmes pour lesquelles le mot de guérison n'est jamais exact, en ce qui concerne la blennorrhagie, et plus souvent ses suites et ses reliquats. De cette proposition, qui n'est pas nouvelle en ce livre, et que je ne saurais développer ici sans me répéter, je donnerai un nouvel exemple. Il s'agit de la persistance indéfinie des germes en certains points, notamment dans les régions des glandes vulvo-vaginales. En 1880, je donnai le chloroforme à une dame qu'un de mes amis opérait pour la débarrasser de glandes vulvo-vaginales qui la tourmentaient depuis nombre

d'années. L'opération fut aussi complète qu'il se put, toutes les glandes, tous les culs-de-sac furent réséqués, autant du moins qu'il fut possible de les découvrir au milieu de tissus déformés, infiltrés et scléreux. Cette grosse intervention donna quinze ans de tranquillité, puis la malade devint veuve, et, au moment même de la mort de son mari, un formidable phlegmon se développa; je l'ouvris largement, laissant le fond se cicatrifier à plat. Pleine d'espérance la jeune veuve, désireuse de contracter une nouvelle union, eut la faiblesse de concéder quelques faveurs, qui furent le signal d'un nouvel incendie; je dus encore prendre le bistouri en 1897, et, sans aucun doute, je serai appelé de nouveau à intervenir.

Plus heureuses assurément sont les femmes qui conquièrent la tranquillité au prix de délabrements même considérables.

Chez une femme que j'ai pu observer à Saint-Lazare, le côté droit de la vulve avait été labouré et le fond de la glande, mis à nu dans toute la hauteur de la grande lèvre,

laissait voir un tissu rose et lisse, comparable aux plus fines muqueuses. Ça et là des lambeaux de peau pendaient sous forme de cordes flasques. Du côté gauche, plus épargné, de larges pans de téguments soulevés donnaient accès sur une poche sèche et cutanisée.

Une telle cicatrice est assurément fort laide et révèle un passé fâcheux, mais elle ne compromet nulle fonction. Au reste, il serait facile de procéder chirurgicalement à une régularisation susceptible de rétablir une harmonie relative dans ces débris.

J'en dirai autant des *papillomes* qui succèdent parfois à l'écoulement de l'urètre, et que l'on met assez vaguement sur le compte de l'acidité blennorragique. Ces végétations qui se dressent en bouquet au pourtour des orifices bartholiniques, lieu d'élection, ou qui parsèment d'un pointillé menu grandes lèvres, nymphes et même vagin, constituent la plus anodine, la moins contagieuse des maladies vénériennes, d'autant plus inoffensive d'ailleurs qu'elle se cache moins. Les ciseaux et la

curette, les cautérisations avec l'acide phénique pur, les attouchements avec la solution résorcinée à 50 p. 100, les poudres desséchantes et atrophiantes (sabine, calomel) permettront toujours, au prix de quelque persévérance, de parachever cette toilette des muqueuses, sans laquelle il n'y a pas de guérison parfaite.

L'atteinte portée aux fonctions est autrement importante et grave. Comme chez l'homme, elle vise la puissance ou l'aptitude au rapprochement, et la fécondité.

1° La *puissance* implique le désir psychique ou la recherche de l'acte, la facilité de son accomplissement, et la satisfaction des sens. Que ces trois termes soient dissociés, et la puissance est incomplète; or ils le sont très souvent. Mais jusqu'à quel point la blennorragie est-elle responsable, c'est ce qu'il est difficile d'établir; essayons cependant de préciser.

a. Au dire de quelques-uns, le *désir* s'exagère pendant la période aiguë. Cette phase passée,

il est à présumer que le penchant sexuel retombe à la normale. On a lu plus haut la confession fort peu explicite d'une de mes malades. La vérité serait-elle que, sur ce point, comme sur tant d'autres en matière de blennorragie, la femme reste une inconsciente? Je mets à part les cas où domine soit l'appréhension d'une douleur (ceux-ci m'occuperont plus loin), soit le souci d'une contagion. J'ai vu d'anciennes malades prises d'un profond chagrin après avoir très innocemment infesté plusieurs amants, tomber dans l'hypocondrie et fuir le coït avec désespoir, par une sorte de réfrigération morale bien explicable.

b. Le méat est parfois le siège de petites végétations post-blennorragiques, soit à l'extérieur du canal, soit à l'intérieur (*urétrite proliférante*) qui rendent les rapports douloureux. Mondot (de Montpellier) avait remarqué ce fait sans en bien comprendre la cause. « Le méat, écrit-il, était tuméfié, violacé, et un bourrelet volumineux l'entourait,

cette partie de la muqueuse faisait une saillie qui avait l'aspect d'une grosse fraise (1). » Et il cite plusieurs jeunes femmes qui vinrent à lui parce que les rapports étaient devenus impossibles, tellement la douleur était vive au moindre contact. Cette remarque est bien confirmée par tous les auteurs (2) qui se sont occupés du *vaginisme* et ont noté l'existence de diverses lésions dérivant nettement de la blennorrhagie. Dans un cas, Martin incrimine les papilles de la fosse naviculaire, saillantes comme une tête d'épingle. Pour Charrier et Debout, la folliculite pré-urétrale, pour Scanzoni la bartholinite, pour Gallard cet épaississement sous-muqueux qui succède à certaines vaginites dites parcheminées, pour Trélat les plus minimes érosions du col utérin ont pu jouer le rôle de cause déterminante dans l'établissement de la constriction, mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est que la cause peut

(1) Mondot, *De la stérilité chez la femme*, Paris, 1880, p. 175.

(2) Henri Leroux, *VAGINISME*, *Dict. encycl. des sc. méd.*

disparaître et le spasme persister comme une suite éloignée d'un mal guéri depuis longtemps.

Et cependant ces lésions superficielles, toujours facilement guérissables, sont bien peu de chose si on les compare aux désordres profonds. De par la spécificité et les inflammations profondes qu'elle entraîne, l'utérus, qui a subi des changements de forme, se tord, se fléchit, ou s'incurve, attiré par des brides fibreuses, englobé dans des cicatrices. Un état s'ensuit de perpétuel endolorissement qui apporte un grand obstacle à l'accouplement, obstacle physique tout d'abord et bientôt psychique. Si pour un doux ébranlement, si pour une petite secousse, en dépit du plaisir obtenu, mille brisements sont ressentis, encore que l'inquiétude y ait peu de part, c'en est fait de la puissance féminine. La sensibilité persiste pour un temps, les désirs s'exaspèrent dans l'inassouvissement ; il n'y a plus de place que pour la névrose. Inutile d'insister sur les phénomènes nerveux

qui peuvent succéder aux souffrances des organes génitaux. Les plexus pelviens ont à l'état physiologique un retentissement trop puissant sur les régions mentales pour qu'on leur conteste l'aptitude à provoquer des sollicitations sympathiques dans la vie psychique, et à faire naître des désordres congénères. Luys a bien scruté ces faits dans son importante étude : *Influence des troubles fonctionnels des plexus nerveux périphériques sur les phénomènes de l'activité mentale*. Cette influence, ajouterai-je, est réciproque. J'ai vu la capacité voluptueuse diminuée et même anéantie par une épreuve morale, un profond chagrin, la perte d'un être aimé. La femme ainsi frappée ne se refuse pas au coït, quelquefois même elle le recherche avec acharnement, dans l'espoir toujours poursuivi, et quelquefois réalisé, de voir enfin cesser son état de déchéance.

2° Après les développements contenus dans les chapitres précédents, il reste peu

de chose à dire sur la *fécondité* et les troubles qu'elle peut présenter après la guérison. Je rappellerai que cette question s'est imposée dès le principe de la période contemporaine, et que les problèmes qu'elle contenait en germe ont été en grande partie signalés ou devinés par Nœggerath.

Pour qu'une femme soit fécondable, il faut que l'ovule ne rencontre d'obstacle ni dans son développement, ni dans sa migration, ni dans son arrêt.

Une blennorrhagie qui a envahi l'utérus laisse une muqueuse infestée et sécrétante, moins apte à retenir l'œuf. Si le mal a dépassé la matrice, il faut de plus compter avec les déformations, les oblitérations, les déplacements.

Les trompes sont coudées, rétrécies, parfois imperméables, cicatricielles et dépourvues de l'épithélium directeur, quand elles ne sont pas occupées par un bouchon résiduel de pus concrété. Les ovaires sont emprisonnés dans la gangue des lymphes rétractées, atro-

phiés par la compression, incapables d'éliminer l'œuf secrété, et séparés des franges salpingiennes par d'infranchissables barrières.

Un simple déplacement de l'ovaire ou de l'oviducte, tous d'eux d'ailleurs restés sains, suffit à perdre l'ovule. Or, rien n'est fréquent au cours de la chaudepisse, comme les inflammations du périmètre qui tiraillent les organes et détruisent l'harmonie des rapports. On peut juger par là du nombre de femmes que le gonocoque ruine chaque année pour les œuvres vives de la race. Je sais bien que les salpingites sont très souvent unilatérales, et qu'il suffit d'un ovule et d'une trompe pour la conservation de la fonction. Cette considération n'est pas à dédaigner, et, dans notre monde d'incomplets, ce n'est pas trop s'avancer que de supposer que plus d'un être doit la vie à la coopération d'un ovaire unique et du fameux *testis unus*. Qu'importe, après tout, puisqu'un seul spermatozoïde suffit au besoin pour exaucer le vœu tenace de la nature !

Je n'ai envisagé ici que les désordres de la

zone sexuelle, mais les reliquats blennorragiques peuvent troubler ou abolir des organes éloignés. Je mentionnerai pour mémoire l'arthrite et ses mille déformations, avec les atrophies musculaires, les raideurs, les ankyloses, l'endocardite et ses irréparables lésions valvulaires; l'ophtalmie, cause si fréquente des taies cornéennes, des fontes oculaires, l'ano-rectite, origine possible des infiltrats qui conduisent aux rétrécissements, autant de circonstances qui, plus ou moins ostensiblement, détériorent, gênent ou enlaidissent l'individu, mais sans créer de danger pour son partenaire.

I. — AVANT TOUT PROJET

Une jeune femme vient nous interroger. Elle a eu des écoulements dont elle prouve être bien guérie. Mais certains désordres ont persisté, certains troubles sont survenus qui la plongent dans l'irrésolution. Ne pouvoir transmettre son mal ne lui suffit pas ; elle

phiés par la compression, incapables d'éliminer l'œuf secrété, et séparés des franges salpingiennes par d'infranchissables barrières.

Un simple déplacement de l'ovaire ou de l'oviducte, tous d'eux d'ailleurs restés sains, suffit à perdre l'ovule. Or, rien n'est fréquent au cours de la chaudepisse, comme les inflammations du périmètre qui tiraillent les organes et détruisent l'harmonie des rapports. On peut juger par là du nombre de femmes que le gonocoque ruine chaque année pour les œuvres vives de la race. Je sais bien que les salpingites sont très souvent unilatérales, et qu'il suffit d'un ovule et d'une trompe pour la conservation de la fonction. Cette considération n'est pas à dédaigner, et, dans notre monde d'incomplets, ce n'est pas trop s'avancer que de supposer que plus d'un être doit la vie à la coopération d'un ovaire unique et du fameux *testis unus*. Qu'importe, après tout, puisqu'un seul spermatozoïde suffit au besoin pour exaucer le vœu tenace de la nature !

Je n'ai envisagé ici que les désordres de la

zone sexuelle, mais les reliquats blennorragiques peuvent troubler ou abolir des organes éloignés. Je mentionnerai pour mémoire l'arthrite et ses mille déformations, avec les atrophies musculaires, les raideurs, les ankyloses, l'endocardite et ses irréparables lésions valvulaires; l'ophtalmie, cause si fréquente des taies cornéennes, des fontes oculaires, l'ano-rectite, origine possible des infiltrats qui conduisent aux rétrécissements, autant de circonstances qui, plus ou moins ostensiblement, détériorent, gênent ou enlaidissent l'individu, mais sans créer de danger pour son partenaire.

I. — AVANT TOUT PROJET

Une jeune femme vient nous interroger. Elle a eu des écoulements dont elle prouve être bien guérie. Mais certains désordres ont persisté, certains troubles sont survenus qui la plongent dans l'irrésolution. Ne pouvoir transmettre son mal ne lui suffit pas ; elle

n'affrontera le mariage que sûre d'y faire bonne contenance.

Il faut parfois bien peu de chose pour mettre en éveil les scrupules de nos clientes, et leurs révélations intimes nous ménagent de l'imprévu. Après demande d'entrevue, promesse exigée d'une discrétion à toute épreuve, et plusieurs tentatives pour tout dire au milieu desquelles le courage suprême avait manqué, une femme, qui aurait eu de bien autres motifs pour rougir, finit par m'avouer toute honteuse, qu'elle avait un ver solitaire. Oyons donc la plaignante. Ce qui la trouble, c'est une laideur (cicatrice, perte de substance ou saillie, vice de conformation même), ou c'est une douleur, soit des parties externes soit des organes profonds.

A l'examen nous nous prononcerons aisément sur le bien fondé de ces alarmes et la part de remède qu'il est en notre pouvoir d'y apporter. Le plus souvent c'est chose facile. Entre autres cas peu ordinaires, je me souviens d'une jeune femme ayant eu la blennorrhagie,

et pourtant non déflorée. L'urètre s'était élargi, allongé en forme de fente vulvaire, et l'hymen, épais et rigide, laissait voir un orifice à peine susceptible d'admettre une plume d'oie. Une série de petites incisions en étoile me permit d'effondrer cette trop solide barrière, et je rendis à l'intéressée un service qu'elle avait inutilement jusqu'alors demandé aux forces viriles.

Même attention sera requise par les fissures, excoriations douloureuses, susceptibles de faire naître le réflexe indicateur ou précurseur de cette cruelle complication, le vaginisme. Car c'est un triste enjeu en ménage, et nous devons considérer en tout état de cause, comme un empêchement formel au mariage, une disposition dans laquelle le moindre effleurement des parties qui s'y doivent surtout exercer, provoque des cris et d'intolérables souffrances, sans parler des phénomènes sympathiques les plus extraordinaires. « Bouchez-moi les oreilles » clamait en se débattant une de mes malades, à chaque

séance douloureuse d'examen, et de fait, elle supportait mieux les explorations nécessaires, quand on obtempérait à sa prière. En pareil cas d'ailleurs, rien ne sert de temporiser ; pratiquer la dilatation, c'est rendre l'aptitude au mariage.

Pour ce qui est des algies internes, l'appréciation est autrement délicate, et les moyens d'action restent limités. Opération et mutilation ne sont pas de mise. Pour ramollir des adhérences, fondre des infiltrats, éteindre des foyers limités, apaiser la sensibilité générale du parametrium, la petite gynécologie offre d'utiles ressources avec tout l'arsenal de ses injections chaudes, ovules, cautérisations, scarifications, sans oublier les injections de sérum préconisées, il y a bien longtemps déjà, par Chéron. On s'y tiendra le plus souvent. Je ne fais de réserve que pour les cas menaçants, justifiant les plus radicales interventions, et dans lesquels on a pu dire sans paradoxe que l'ablation des ovaires et de la matrice était la meilleure préparation au mariage.

Reste la question de *stérilité*.

Puis-je avoir des enfants ? interroge-t-on ? En principe, la femme est apte à concevoir pendant toute la durée de sa vie qui va de la puberté à la ménopause, soit trente et un ans, huit mois et sept jours, chiffre moyen donné par les statistiques (Raciborski). Et nous supposons naturellement que la questionneuse a moins de quarante-six ans, âge moyen qui fixe le terme de la fonction ; nous la supposons aussi normalement conformée. Cela ne suffit pas encore. « Il n'y a pas parmi les mammifères, a écrit Rouget, d'animal chez qui l'orifice de la trompe soit plus indépendant, où l'ovaire soit moins abrité par les membranes voisines, et communique plus librement avec la cavité générale du péritoine. Les partisans de la cause finale n'auront rien à admirer ici, si ce n'est peut-être les chances plus nombreuses de stérilité[®] qu'un esprit de prévoyance, fort apprécié de certains économistes, aurait réservées à l'espèce humaine. » Or j'ai déjà fait voir que ces

chances étaient prodigieusement multipliées du fait de la blennorragie agissant par le catarrhe pour désorganiser les muqueuses, et par les phlegmons profonds pour changer la forme, la situation et les rapports des organes oblitérés par les exsudats (pavillon tubaire), enserrés de néo-membranes (ovaires) et tirillés par les brides qui les contraignent aux accolements et aux déviations de toutes sortes (versions et coudures utérines).

Tous ces faits sont incontestables ; et cependant, il n'en est peut-être pas un qui permette de se prononcer à l'avance sans crainte d'erreur. Nous pouvons avoir des présomptions, inférer avec quelque chance de probabilité, nous pouvons surtout expliquer rationnellement les cas d'infécondité constatée, mais rien n'est dangereux pour notre réputation comme de nous hasarder à prévoir. Porter un jugement radical en cette matière, c'est aller au-devant d'échecs illogiques, invraisemblables, mais impossibles à éviter. C'est que nos déductions sont bien peu de

chose à côté des ressources infinies de la nature, et que bien rares sont les cas où il nous est donné d'en pénétrer avec sûreté tous les mystères ; pouvons-nous faire autre chose que soupçonner l'existence des brides et des cicatrices oblitérantes ? Et qui nous prouve que cette salpingite ne marchera pas à la longue vers la résolution ! Cinq minutes d'examen suffisent à nombre de médecins pour condamner une femme à la stérilité. On demeure confondu devant l'ambiguïté des signes dont on se contente pour un si grand débat. Aussi les démentis sont de tous les jours. On ne saurait donc, quand on est appelé à se prononcer, faire preuve d'une trop grande réserve, et ce devrait être une règle, à moins d'obstacle matériel évident, de laisser au moins entr'ouverte la porte des espérances. Les réticences que j'ai conseillées en face du blennorragien, dont les glandes s'étalent sous nos yeux et sous nos doigts, dont les suc essentiels sont soumis à nos objectifs, je les sens plus impérieuses, et aussi plus avisées, en

face des organes et des fluides féminins, qui se dérobent dans une si large mesure à notre inspection. Nous disions qu'au premier, il est inutilement cruel d'enlever toute illusion. Dans le cas présent nous n'avons pas moindre souci de l'humanité, mais ce qui nous préoccupe aussi, c'est, outre l'amour de la vérité, le sentiment de l'aléa auquel nous livrons notre pronostic, disons mieux, la crainte de nous tromper et de l'humiliation à encourir. Au demeurant, et quel qu'en soit le motif, cette prudence est à encourager. Ainsi faisant, j'ai eu bien souvent le plaisir d'avoir raison contre les pessimistes à jugement sommaire.

Cette circonspection ne doit pas aller jusqu'à nous faire oublier le point de vue thérapeutique. Alors qu'aucun projet n'existe, le champ des interventions ne nous est pas interdit, et nous avons à faire valoir auprès des intéressés l'utilité de bien des pratiques qui ont fait leur preuve. Par les pessaires, les ceintures, aidés du massage, on peut réduire

les déviations utérines, à moins qu'elles n'exigent la méthode sanglante. On se rappellera que la laparotomie a été bien souvent pratiquée avec succès, pour détruire un accolement, libérer un ovaire englobé dans les pseudo-membranes, ou développer les franges du pavillon de la trompe. On peut même arriver à un bon résultat par la simple incision du cul-de-sac postérieur, suivie de l'exploration et de l'action digitale pour la remise en place des parties.

J'ai volontairement négligé jusqu'ici le cas des femmes castrées. Après une opération qui les a débarrassées de leurs ovaires, celles-là ont vu cesser la fonction menstruelle, et savent très bien qu'elles n'ont plus à compter avec la maternité. Mais il est quelquefois utile de préciser la situation, en mettant, comme on dit, les points sur les i. Ce n'est pas à dire qu'il leur soit interdit de songer au mariage, mais alors il se décide sur tant de raisons étrangères à la physiologie que le médecin n'est guère appelé à donner son avis.

Dans les rares cas où son autorité est invoquée, il peut se faire qu'il trouve l'occasion de rappeler à quelque intrigante, trop prompte à l'oublier, qu'une ovariectomisée, digne tout au plus d'être considérée comme une demi-femme, n'a plus le droit de se donner pour une épouse normale.

Il y a là un point de vue nouveau que les mœurs chirurgicales d'aujourd'hui imposent à l'examen, mais dont la solution dépend à la fois de la malade et du chirurgien. Bien souvent en effet celui-ci n'a pas cru devoir ou pouvoir mettre la patiente complètement au courant des sacrifices nécessités par l'intervention. En principe c'est une discrétion blâmable, à moins que des personnes de la famille ne soient instruites de la vérité tout entière. Mais nous n'aurons garde de nous prononcer d'une façon absolue. L'opérateur a pensé que laisser croire à la persistance d'un ovaire c'était fournir un réconfort nécessaire, et le retour des règles quelquefois observé a pu donner de la vraisemblance à cette charitable

fiction. Alors évidemment une femme est excusable de garder le silence, mais, dans le cas contraire, il faut proclamer bien haut l'obligation stricte pour elle ou ses parents de divulguer le fait et les circonstances d'une mutilation qui la prive de son sexe. Il est peu probable d'ailleurs qu'elle ait à redouter les effets d'une telle confidence. Auprès de plus d'un prétendant ce n'est pas du discrédit mais une faveur plus grande qui lui en reviendrait.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Notre rôle est bien réduit quand une ancienne blennorragienne vient en dernière heure nous apprendre qu'elle va se marier et faire appel à nos conseils.

Un examen nous mettra vite au courant de la situation. Les écoulements ont disparu, donc absence de danger pour l'époux, pas de contagion possible.

Si nous ne constatons, si on ne nous signale aucun empêchement aux rapports, bornons-nous aux recommandations banales : éviter

Dans les rares cas où son autorité est invoquée, il peut se faire qu'il trouve l'occasion de rappeler à quelque intrigante, trop prompte à l'oublier, qu'une ovariectomisée, digne tout au plus d'être considérée comme une demi-femme, n'a plus le droit de se donner pour une épouse normale.

Il y a là un point de vue nouveau que les mœurs chirurgicales d'aujourd'hui imposent à l'examen, mais dont la solution dépend à la fois de la malade et du chirurgien. Bien souvent en effet celui-ci n'a pas cru devoir ou pouvoir mettre la patiente complètement au courant des sacrifices nécessités par l'intervention. En principe c'est une discrétion blâmable, à moins que des personnes de la famille ne soient instruites de la vérité tout entière. Mais nous n'aurons garde de nous prononcer d'une façon absolue. L'opérateur a pensé que laisser croire à la persistance d'un ovaire c'était fournir un réconfort nécessaire, et le retour des règles quelquefois observé a pu donner de la vraisemblance à cette charitable

fiction. Alors évidemment une femme est excusable de garder le silence, mais, dans le cas contraire, il faut proclamer bien haut l'obligation stricte pour elle ou ses parents de divulguer le fait et les circonstances d'une mutilation qui la prive de son sexe. Il est peu probable d'ailleurs qu'elle ait à redouter les effets d'une telle confidence. Auprès de plus d'un prétendant ce n'est pas du discrédit mais une faveur plus grande qui lui en reviendrait.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Notre rôle est bien réduit quand une ancienne blennorragienne vient en dernière heure nous apprendre qu'elle va se marier et faire appel à nos conseils.

Un examen nous mettra vite au courant de la situation. Les écoulements ont disparu, donc absence de danger pour l'époux, pas de contagion possible.

Si nous ne constatons, si on ne nous signale aucun empêchement aux rapports, bornons-nous aux recommandations banales : éviter

la fatigue, pratiquer la modération, bains et injections à profusion.

La fiancée est-elle entravée dans sa puissance, qu'il s'agisse de l'obstacle contracture ou de l'obstacle douleur, nous ne pouvons évidemment rien faire qu'atténuer, en prodigant le bromure, les douches, les calmants locaux, fût-ce aux dépens des jouissances légitimement désirées. Et comme le souci de la progéniture n'entre pas encore en jeu, ce n'est pas à nous de le faire naître en posant la question de fécondité. Nous sommes arrivés à un moment tel que nous ne pouvons ni prévenir une mésalliance, ni remédier à un vice organique. Attendons que l'infirmité soit constatée, que l'on souffre de ses suites et que l'on veuille s'en guérir pour mettre à la disposition des intéressés les ressources très variées que leur offre la chirurgie spéciale.

III. — APRÈS LE MARIAGE

Le mariage est célébré, mais non consommé. L'union des corps ne peut s'accom-

plir. *Impotentia coeundi* d'origine féminine, cela ne peut vouloir dire à cette heure que *vaginisme*.

Appelé tout de suite, le médecin a l'embarras de se décider entre plusieurs moyens qui peuvent réussir. Qu'il débute par les calmants généraux et les anesthésiques locaux, bromure de potassium, bains prolongés, lotions tièdes, suppositoires à l'extrait de belladone. S'il faut faire plus, qu'il prescrive la cocaïne en badigeonnage (sol. à 2 p. 100), et surtout qu'il ne désespère de ces moyens inoffensifs que s'il les a appliqués lui-même. Bien que la blennorragie ne soit pas en cause, je veux rapporter ici un cas propre à faire réfléchir.

Deux jeunes mariés en voyage de nocce n'avaient été adressés par un confrère pour un vaginisme insurmontable réclamant, pensait-il, la dilatation forcée. Le mari était un jeune officier étranger plein de vigueur, et Madame, grande et bien faite, témoignait de la meilleure volonté. Un scrupule me vint de soumettre cette belle créature à l'odieuse

la fatigue, pratiquer la modération, bains et injections à profusion.

La fiancée est-elle entravée dans sa puissance, qu'il s'agisse de l'obstacle contracture ou de l'obstacle douleur, nous ne pouvons évidemment rien faire qu'atténuer, en prodigant le bromure, les douches, les calmants locaux, fût-ce aux dépens des jouissances légitimement désirées. Et comme le souci de la progéniture n'entre pas encore en jeu, ce n'est pas à nous de le faire naître en posant la question de fécondité. Nous sommes arrivés à un moment tel que nous ne pouvons ni prévenir une mésalliance, ni remédier à un vice organique. Attendons que l'infirmité soit constatée, que l'on souffre de ses suites et que l'on veuille s'en guérir pour mettre à la disposition des intéressés les ressources très variées que leur offre la chirurgie spéciale.

III. — APRÈS LE MARIAGE

Le mariage est célébré, mais non consommé. L'union des corps ne peut s'accom-

plir. *Impotentia coeundi* d'origine féminine, cela ne peut vouloir dire à cette heure que *vaginisme*.

Appelé tout de suite, le médecin a l'embarras de se décider entre plusieurs moyens qui peuvent réussir. Qu'il débute par les calmants généraux et les anesthésiques locaux, bromure de potassium, bains prolongés, lotions tièdes, suppositoires à l'extrait de belladone. S'il faut faire plus, qu'il prescrive la cocaïne en badigeonnage (sol. à 2 p. 100), et surtout qu'il ne désespère de ces moyens inoffensifs que s'il les a appliqués lui-même. Bien que la blennorragie ne soit pas en cause, je veux rapporter ici un cas propre à faire réfléchir.

Deux jeunes mariés en voyage de nocce n'avaient été adressés par un confrère pour un vaginisme insurmontable réclamant, pensait-il, la dilatation forcée. Le mari était un jeune officier étranger plein de vigueur, et Madame, grande et bien faite, témoignait de la meilleure volonté. Un scrupule me vint de soumettre cette belle créature à l'odieuse

brutalité des instruments, et je voulus tenter de leur substituer la violence naturelle et les caresses d'un homme dont elle était fort éprise. Il ne s'agissait que de l'y préparer. Le capitaine me laissa seul avec sa femme préalablement soumise au bromure, et cette dernière s'abandonna docile et confiante. Je tapissai successivement les parties avec une couche de ouate imbibée de cocaïne à 1/10, les lèvres, le périnée, et même le conduit vaginal, dans lequel je parvins à introduire des tampons. Après trois quarts d'heure environ, l'anesthésie locale était complète, plus de douleur, plus de spasme ; j'injectai encore dix gouttes de laudanum dans le rectum, et je me retirai laissant la place au mari tout en flamme. J'eus la satisfaction d'apprendre le lendemain que mes efforts avaient été plusieurs fois couronnés de succès pendant l'heureuse nuit qui suivit.

On sait que dans les mêmes circonstances les Américains n'ont pas reculé devant l'anesthésie générale, et tous les moralistes ont dit

leur mot sur le dévouement du médecin cité par West, qui eut la patience d'aller trois fois par semaine pendant trois ans éthériser une malade pour la préparer aux embrassements de son époux ; deux grossesses furent le prix de cette persévérance, selon moi très méritoire. « Il compromettait la dignité médicale », a-t-on dit. M'est avis que la situation n'était réellement embarrassante que pour le mari. Et puis, est-il une impression dont l'habitude n'arrive à triompher ? Or, à bien compter, l'opération a dû se répéter 468 fois !

Toujours est-il que ce n'est pas à un tel procédé que nous conseillons d'avoir recours. Dans les cas qui restent rebelles aux moyens simples, un médecin moderne devra choisir entre la *dilatation* brusque, ou graduelle, et l'*incision*, ou opération de Sims. On trouvera dans les traités spéciaux les règles pour la pratique. ®

Que dire maintenant des deux autres façons dont une femme peut être impuissante : par l'absence de désir, et par la perte du senso-

rium voluptueux, deux états si intimement liés l'un à l'autre qu'on n'en saurait dissocier l'examen.

Le taux normal des désirs suppose la santé des centres (cerveau et moelle) et l'intégrité des organes. Les déviations par défaut ou par excès ne doivent nous intéresser ici qu'en tant que dérivant de la blennorrhagie et chez des femmes ayant connu l'érotisme physiologique ; car chez beaucoup le sixième sens sommeille ou n'existe pas, et l'on ne saurait s'étonner de leur indifférence, puisque, comme l'a dit Condillac : « C'est une chose bien évidente que les idées qu'on appelle sensations, sont telles que, si nous avions été privés des sens, nous n'aurions jamais pu les acquérir. »

Or c'est chose banale que de rencontrer des femmes qui ont vécu, qui ont aimé, qui ont été mères, et pour lesquelles l'heure de la volupté n'a jamais sonné, qui toute leur vie subirent avec même passivité la possession de l'époux, ou des hommes pâmés sur leur sein, qu'ils leur fussent chers, sympathiques

ou indifférents. Certes beaucoup de ces infirmes ne sont pas des incurables, et il est permis de penser que leur sort eût été différent si elles eussent trouvé des partenaires mieux renseignés sur les vérités physiologiques, moins ignorants des choses amoureuses, et surtout assez épris pour répudier une joie non partagée. Car autrement, comment expliquer qu'en changeant de maître une femme voie si souvent se transformer sa vie sexuelle ? Telle languissait dans le lit conjugal que l'étreinte de l'amant fait palpiter et frappe d'une illumination soudaine, comme l'aveuglé qui, tout d'un coup, perçoit une sensation inconnue. En des termes dont la grâce pudique rayonne depuis trois cents ans, Ambroise Paré nous l'a dit naïvement : « Aucunes femmes sont dures à l'esperon, ... moins promptes à ce jeu que les hommes, ... et le cultivateur n'entrera dans le champ de nature humaine à l'estourdy sans que premièrement il n'ait fait ses approches. » Combien se souviennent des préceptes qui suivent :

« Donc conviendront ensemble et accompliront leur jeu doucement, attendant l'un l'autre, faisant plaisir à son compagnon. » Saint François de Sales devait écrire un siècle plus tard. « L'on doit considérer que ce n'est pas assez de s'acquitter de ce devoir d'une manière chagrine, et avec une patience indifférente : ce doit être avec toute la fidélité et la correspondance entière que demande cet amour, comme s'il était accompagné de l'espérance d'avoir des enfants, encore que pour la raison de quelque conjoncture on ne l'eût pas (1). » Que de bonheur perdent les hommes pour avoir méconnu cet évangile d'amour!

Il reste bien établi d'ailleurs que cette fonction est susceptible d'éducation et de perfectionnement, et qu'à ce progrès tous les sens, ouïe, toucher, vue, odorat et goût peuvent concourir. Le phénomène se vérifie même chez les animaux. Faut-il rappeler quelle intéressante expérience fut faite le 10 prairial, an VI sur deux éléphants Hanz et Parkie. Un

(1) *Loc. cit.*, chap. xxxix.

concert fut donné au Jardin des Plantes. La femelle fut impressionnée la première. Hanz était encore insensible, mais l'air de musette de l'ouverture de *Nina* joué sur la clarinette seule fut le signal de sa défaite. Attentif, immobile il écoutait avec une sorte de ravissement et des signes non équivoques décelèrent son émotion amoureuse. On peut dire sans exagération que notre civilisation plus que raffinée offre au développement de cet appétit tous les excitants, et, qu'on me permette le mot, tous les apéritifs désirables. Bien fou qui ne sait ou ne veut les utiliser pour son plaisir et celui d'autrui. Il eût pu constater que le parallélisme des sensations sans lequel entre l'homme et la femme il n'est pas d'union parfaite, n'est point aussi irréalisable qu'on le prétend, et il ne lui en eût coûté que d'agréables efforts. La nature reste rarement insensible à de telles prévenances assiduités et paie à gros intérêts la sollicitude ingénieuse des cœurs sincères.

Que si cette joie lui est refusée, il faut se

souvenir que, contrairement au préjugé, la femme peut concevoir sans plaisir. Ainsi l'a voulu la nature, et nous devons nous en féliciter. Car cette dissociation des fonctions est la vraie ressource des incomplètes qui trouvent dans l'enfant une assez belle fiche de consolation. La maternité suffit à beaucoup de femmes, elle est la revanche des insensibles et le bon remède des mélancoliques. « Voilà encore ma femme morose, me disait un vrai psychologue, vite une grossesse ! » Et il était heureusement en état d'appliquer sans tarder une thérapeutique qui a toujours réussi.

Nous nous bornerons à ces indications sur cette question, un peu accessoire ; ce qui nous intéresse davantage, c'est le constat des déchéances en rapport avec les reliquats du gonocoque, les destructions qu'il entraîne, les ablations d'organes qu'il nécessite, et pour nous en tenir aux hypothèses précises, nous supposerons le cas d'une femme privée par une opération de tout ou partie de l'appareil utéro-ovarien. Il saute aux yeux que son

moral va se transformant ; chacun connaît l'histoire rapportée par Boerhaave : un châtreur de porcs irrité du libertinage de sa fille, résolut de l'en guérir, et, très logiquement, devançant de deux cents ans les progrès de la gynécologie, lui extirpa les ovaires, et éteignit ainsi le feu qui la dévorait. L'absence de la menstruation, résultat habituel de cette privation, indique que la vie génitale est morte, de même que chez les femelles châtrées les périodes du rut ont disparu. J'ai interrogé beaucoup de femmes sur les changements opérés dans leur organisation sexuelle par l'opération si fort à la mode actuellement. Parmi celles que je considère comme sincères, quelques-unes m'ont dit avoir ignoré, avant comme après, ce qu'est la volupté ; d'autres subissant le coït comme une charge et n'ayant d'attrait que pour les caresses, n'ont conscience d'aucun changement. Un plus grand nombre accusent une très sensible modification, plus que l'apaisement, une quasi-abolition des désirs et du *libido*. Et, comme sanction, tout un

changement s'accomplit : dans le physique, qui se virilise, et perd petit à petit les grâces séductrices de son sexe; et dans le nerveux qui se trouble et se désoriente. Inquiétude, malaise, altération du caractère, faiblesse mentale, hypocondrie, en sont les trop fréquentes conséquences, qui de l'anesthésie génitale totale à l'hyperesthésie morbide et à la perversion constituent l'ordinaire syndrome de la neurasthénie sexuelle.

Il est facile d'imaginer les révoltes d'un mari aux prises avec la névrose et cette variété de la psychopathie féminine; on ne peut guère supposer qu'il en ait été loyalement prévenu, l'ordinaire est qu'il en fasse trop tard la pénible constatation. La situation est de celles auxquelles il est malaisé de porter remède. Aux meilleurs toniques du système nerveux nous devons allier l'influence salutaire du régime moral, des bons conseils, des distractions et du travail, et surtout il faut que nous puissions compter sur la coopération de l'époux, qui, dans son intérêt, devra

faire preuve de beaucoup d'affection et d'une bonne dose de résignation.

« Ma femme peut-elle devenir enceinte? Pourquoi n'a-t-elle pas eu d'enfants jusqu'ici? Que faire pour en avoir? » Telles sont les questions auxquelles nous sommes sans cesse exposés. J'ai déjà envisagé la première et montré de quelles réserves nous devons nous inspirer toutes les fois qu'il était possible d'entrevoir une lueur de doute. J'ajouterai que l'examen de ce problème est complexe et doit toujours être fait en partie double, sur chacun des conjoints. Une femme eût-elle, et de toute évidence, les deux trompes oblitérées que je me garderais d'omettre l'inspection maritale, tant d'hommes se trouvent dans la situation de celui qui me disait avec mélancolie : « Le nombre de mes testicules est restreint, et celui de mes orchites illimité. » Dès lors pourquoi faire peser les responsabilités d'un seul côté?

La situation est, du reste, singulièrement simplifiée par ce fait que les lésions sur lesquelles nous aurons à nous prononcer

n'offrent par elles-mêmes rien de caractéristique, se rencontrent communément sous l'influence de causes vulgaires, même chez les vierges. Nulle précaution ne nous est imposée, et nous pouvons librement en parler, énoncer leur importance et faire comprendre leur rôle dans les desiderata soumis à notre appréciation.

Je n'imagine qu'un cas pouvant donner à réfléchir; encore le supposé-je, car je ne l'ai jamais rencontré : une femme débarrassée de ses ovaires et n'en ayant pas fait l'aveu. L'hypothèse est certes invraisemblable, car la cicatrice de l'abdomen, si l'opération a été faite par cette voie, tout au moins l'absence des menstrues, sont assez significatives pour que toute dissimulation soit impossible; mais la duplicité de certaines n'a d'égal que la sottise de quelques-uns. En face d'un système de réticence aussi savamment organisé, notre devoir est d'affirmer simplement l'impossibilité de la fécondation, ne fût-ce que pour décourager toute vaine tentative, mais il faut

respecter ce qui peut survivre d'une telle union, et le mieux est de nous taire sur les motifs réels de notre appréciation.

Quant à la dernière question, le remède à la stérilité, ce n'est pas ici qu'il convient de la traiter, et nous renvoyons aux livres spéciaux pour l'exposé didactique de moyens qui peuvent aller du pessaire ou de l'hystéropexie à la fécondation artificielle.

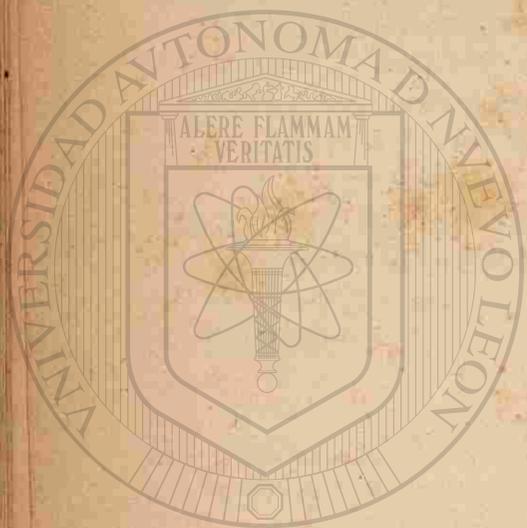


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — La discrétion professionnelle. ..	5
CHAPITRE PREMIER. — Évolution de la Blennorrhagie. ..	31
I. Blennorrhagie et gonocoque.....	33
II. Blennorrhagie et examen de l'urètre.....	51
III. Blennorrhagie et gynécologie.....	58
CHAPITRE II. — Blennorrhagie aiguë chez l'homme. ..	64
I. Avant tout projet.....	67
II. Après la fixation du jour.....	71
III. Après le mariage.....	83
CHAPITRE III. — Blennorrhagie chronique chez l'homme. ..	119
I. Avant tout projet.....	143
II. Après la fixation du jour.....	164
III. Après le mariage.....	171
CHAPITRE IV. — Blennorrhagie guérie chez l'homme. ..	172
I. Avant tout projet.....	185
II. Après la fixation du jour.....	189
III. Après le mariage.....	192

CHAPITRE V. — Blennorrhagie aiguë chez la femme	198
I. Avant tout projet.....	206
II. Après la fixation du jour.....	208
III. Après le mariage.....	209
CHAPITRE VI. — Blennorrhagie chronique chez la femme	254
I. Avant tout projet.....	265
II. Après la fixation du jour.....	269
III. Après le mariage.....	273
CHAPITRE VII. — Blennorrhagie guérie chez la femme	275
I. Avant tout projet.....	285
II. Après la fixation du jour.....	295
III. Après le mariage.....	296

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA



